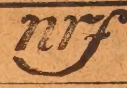
10e ANNÉE N° 120 NOUVELLE SÉRIE 1er SEPTEMBRE 1923

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIe. TÉL. : FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50

nrf **NOUVEAUTÉS** 

PIERRE HAMP

GENS

DEUXIÈME TABLEAU

UN VOLUME IN-18 .. .. **8.50**

EXTRAITS DE PRESSE

« ... A la fois précis et rêveur, en marge d'une statistique toujours placée comme une illustration émouvante, PIERRE HAMP pénètre la vie sociale des hommes, en étudie les lois, en découvre les mystères et sait encore garder un peu de pitié pour son personnage dépouillé... Nul homme, en ce moment où les divers éléments de la société se dissimulent sous des attitudes d'emprunt, n'a pénétré plus profondément l'âme populaire et les mille petits orgueils qui donnent aux métiers les plus affreux la farouche emprise de la mer sur l'homme de la côte. »

PIERRE MAC ORLAN (*La Petite Gironde*, 16 juillet 1923).

« ... Portraitiste social, passionné pour les questions sociales, politiques et professionnelles, riche d'observations directes, d'expériences personnelles, précises et attentives, sa sympathie est tout acquise à l'homme qui travaille, qui souffre de sa tâche utile ou des conditions dans lesquelles il l'accomplit...
... Pages solides, robustes, directes, où M. PIERRE HAMP dresse des silhouettes d'ouvriers victimes du travail ou de l'injustice, ou encore d'eux-mêmes : il sait être véridique et restituer la vie, l'ambiance, les forces qui meuvent les gens et les choses. Il atteint à une sorte de grandeur sobre et rude qui est bien un des aspects modernes de la beauté. »

LES TREIZE (*L'Intransigeant*, 24 juillet 1923).

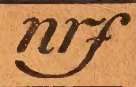
« ... Ce n'est pas là un roman, ou des nouvelles, c'est la vie même que PIERRE HAMP, en pleine maturité de son probe et fier talent, évoque avec une vigueur qui semble s'affirmer davantage à chaque livre nouveau. »

PIERRE RENAUDEL (*Le Populaire*, 27 juillet 1923).

« ... C'est la passion (au double sens de ce mot) et l'honneur du travail que chante ou conte PIERRE HAMP. Dans *GENS*, il compose de petits tableaux, des contes brefs qui approchent du chef-d'œuvre... Il n'y a qu'à admirer leur richesse d'invention, leur pathétique sobre, leur puissance et leur simplicité. Il n'y a rien qui leur soit comparable dans notre littérature. »

BENJAMIN CRÉMIEUX (*Les Nouvelles Littéraires*, 4 août 1923).

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

RÉIMPRESSIONS 

PAUL CLAUDEL

L'ANNONCE FAITE A MARIE

MYSTÈRE EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE

UN VOL. IN-18 .. .. **6.75**

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

LA MÈRE ET L'ENFANT

ROMAN

UN VOL. IN-18 .. .. **6.75**

CHARLES VILDRAC

LE PAQUEBOT TENACITY

COMÉDIE EN TROIS ACTES

UN VOL. IN-18 .. .. **6.75**

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf Commandez, souscrivez chez votre libraire

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS ....

ADRESSE ....

désire recevoir

TITRE DES OUVRAGES	Nombre d'exemplaires	
	Sur japon	Ordinaires
JEAN PELLERIN : **La Romance du Retour**	....	....
JULES ROMAINS : **Amour Couleur de Paris**	....	....
PAUL CLAUDEL : **Ode jubilaire**	....	....
ANDRÉ SALMON : **L'Age de l'Humanité**..	....	....
FRANCIS CARCO : **La Bohème et mon Cœur**	....	....
RENÉ BOYLESVE : **Ah ! plaisez-moi**	....	....
LOUIS ARAGON : **Les Aventures de Télémaque**	....	....
GEORGES GABORY : **Poésies pour Dames seules**.	....	....
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT : **Odes**	....	....

Ma commande s'élève à la somme de ....

.... que veuillez trouver en un mandat (1) — chèque — ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

A ...., le .... 192.....

(Signature.)

(1) Rayer les indications inutiles.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS ....

ADRESSE ....

déclare souscrire à

TITRE DES OUVRAGES	Nombre d'exemplaires	
	Sur japon	Ordinaires
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT : **Elégies romaines**	....	....
ROGER ALLARD : **Les Elégies martiales**..	....	....
MARCEL ARLAND : **Terres étrangères** ..	....	....
JACQUES BARON : **L'Allure poétique**	....	....
JEAN COCTEAU : **Les Mariés de la Tour Eiffel**	....	....
MAX JACOB : **Visions infernales**	....	....
VALERY LARBAUD : **Violettes de Parme**..	....	....
EUGÈNE MARSAN : **Comme le Vent**	....	....
RABINDRANATH TAGORE : **La jeune Lune**.	....	....

Ma commande s'élève à la somme de ....

.... que veuillez trouver en un mandat (1) — chèque — ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

A ...., le .... 192.....

(Signature.)

(1) Rayer les indications inutiles.

CONCLUSIONS

SUR

LE BERGSONISME[1]

M. Bergson, dans les pages de l'*Intuition philosophique* qu'il a consacrées à quelques philosophes du passé, explique qu'au fond de chaque philosophie il y a une sorte de schème dynamique extrêmement simple, dont le philosophe a vainement essayé de rendre la simplicité par la complication et l'architecture de son système : c'est-à-dire l'intuition d'une vérité unique à laquelle il a toujours pensé et qu'il n'a jamais réussi à transposer pleinement dans le langage humain du multiple et du juxtaposé. Si l'on essayait d'appliquer ce point de vue à M. Bergson lui-même, quel schème général trouverait-on derrière la série de ses pensées et de ses œuvres ?

Celui précisément que nous irons chercher le moins loin, à savoir l'intuition indivisible, inexprimable, le schème du schème dynamique lui-même. Dire *non* à tout ce qui est arrêté, réalisé en choses, juger impur et artificiel tout ce qui n'est pas schème dynamique pur, connaître l'univers sous la figure de ce schème dynamique qu'est l'élan vital, se connaître soi-même sous la figure de ce schème dynamique qu'est le centre vivant d'indétermination, voilà en quoi consiste l'idée ou plutôt l'élan vraiment original du bergsonisme. La durée réelle ne vient qu'après ce droit, et donnée dans un fait, le fait que le schème dynamique ne saurait se réaliser que par la durée.

1. Conclusion d'un ouvrage à paraître aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

Aucune philosophie ne contribue davantage à renverser le point de vue ordinaire et naturel de l'esprit. Le schème dynamique est une exigence et une essence d'action, mais son action consiste à être arrêtée en choses, et notre connaissance consiste à avoir l'œil fixé sur ces choses, comme le démiurge du Timée, afin de *faire*, de faire d'autres choses. Le principe d'identité, fondement de notre logique, serait ici presque en défaut : faire, ce n'est pas faire, c'est faire quelque chose. L'intuition fondamentale du bergsonisme, la réforme qu'il exige de nous, l'attitude paradoxale à laquelle il nous contraint, consistent à purifier de ce *quelque chose* notre schème, à penser schèmes et non choses, à penser non les objets que devant nous formule notre pensée créatrice, mais le courant créateur de cette pensée créatrice.

Dès lors aucune philosophie plus que celle-là n'exige d'être « dépassée », d'être considérée comme un escalier qui conduit sinon à une autre philosophie, du moins à plus de philosophie. La réalisation d'un schème dynamique c'est ce qui le fait être pour l'intelligence, ce qui le fait agir, et en même temps ce qui le fait déchoir, ce qui lui donne, au regard de son dynamisme, le caractère d'un lieu de passage provisoire.

Mais chez M. Bergson, la position est rendue encore plus singulière et aussi plus intéressante, plus suggestive, plus ennemie de ce repos qui est la corruption de la pensée : ce philosophe, qui pousse plus loin que les autres philosophes le souci de demeurer dans le plan du schème dynamique, il s'efforce de travailler aussi rigoureusement que n'importe lequel d'entre eux sur le tableau du mécanisme pratique, du schème réalisé. Il estime que la précision n'est pas donnée dans l'être sur lequel spécule le métaphysicien, mais il n'en tient que plus fermement à l'introduire dans le système et dans le style où s'explicitent sa métaphysique. Personne ne réalise mieux que cet adversaire des scolastiques la perfection des qualités scolaires : rigueur, clarté, composition, démonstration. C'est un lieu commun — et

superficiel — de voir en M. Bergson un ennemi de l'intelligence, mais aucun de ses innombrables adversaires n'a pu l'accuser de haïr par amour trahi, de ressembler à l'écourté dans le conseil des renards philosophes, bref de manquer d'intelligence. Bien au contraire, on lui a généralement reproché d'être intelligent avec trop de raffinement, de déployer un talent de prestidigitateur, d'exceller à couper, comme disent les chevaliers du couteau de cuisine, les cheveux en quatre. Cette philosophie devrait, semble-t-il, coïncider chez le philosophe avec un génie d'artiste, et c'est ce qui arrive, chez Schopenhauer par exemple, à une philosophie un peu analogue, celle du romantisme allemand. Or il n'en va pas ainsi. L'artiste, chez M. Bergson, n'apparaît qu'à une place accessoire, dans l'élégance de l'exposition et la nouveauté des images, et encore, quand on compare ces images à celles (de même nature) de Montaigne, on leur voit un air un peu étranger, on croit reconnaître non les enfants de la maison, mais les amies des enfants de la maison. M. Bergson pense de la philosophie ces deux choses dont il a prouvé par son exemple qu'elles ne sont pas contradictoires : d'abord qu'il n'y a de philosophie vraie que celle qui est méditée dans les profondeurs de la vie intérieure, par la tension non de la seule intelligence, mais de l'être tout entier, — ensuite qu'il n'y a de philosophie exacte et montrable que celle qui peut s'exprimer en une suite didactique, présenter, avec un langage et des qualités de professeur, l'expérience à l'intelligence. Ce dorique et cet ionique collaborent à l'Acropole des philosophes, ces deux sexes sont nécessaires pour produire la philosophie vivante et vraie. Faute de familiarité avec l'intelligence on demeure un mystique, faute de familiarité avec l'intuition on devient un scolastique. On conçoit que cette philosophie soit pénible à penser, et surtout à penser clairement. Mais il ne s'agit pas de voir si une œuvre est pénible, il s'agit de savoir si elle doit être faite.

La conscience de cette difficulté est liée pour M. Bergson

à l'effort philosophique, et nous ne devons pas l'oublier. Penser le bergsonisme avec facilité c'est le penser superficiellement, c'est rouler sur l'une des deux pentes d'automatisme qu'il comporte, soit une pente d'intuition qui le dissout en une rêverie, soit une pente d'intelligence qui le défait en une scolastique. Philosopher, c'est penser difficilement une idée infiniment plus simple que les idées faciles.

M. Bergson, dans son petit livre sur la *Philosophie française*, attache une grande importance à l'impulsion fournie par Maine de Biran et par sa philosophie de l'effort. Et en effet, d'un certain point de vue, M. Bergson nous a donné, imposé sous des formes originales, ce sentiment de l'effort qui était pour Biran au principe de sa vie intellectuelle et morale. Peu d'ouvrages philosophiques représentent une somme d'effort plus saisissante que *Matière et Mémoire*, un effort que d'ailleurs aucun lecteur ne paraît avoir pu suivre jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'*Évolution Créatrice* fût venue, prolongeant cette psychologie en cosmogonie, nous donner le levier par lequel nous l'avons enfin soulevée.

L'effort dépend du poids de ce qu'on soulève et de la force de celui qui soulève. Être philosophe, ce n'est pas seulement mesurer et tenter l'effort, c'est le réussir en partie. Être un grand philosophe c'est le réussir en un élan de génie, c'est donner sur le crâne de Jupiter le coup de hache de Vulcain. On s'est demandé si M. Bergson pouvait être compté parmi ceux qui l'ont donné, si sa philosophie partait pour prendre place dans le cortège des douze grands Dieux ou pour suspendre un instant ce qu'un de ses adversaires appelle un feu-follet d'étang romantique. M. Bergson se défend lui-même de prétendre compter parmi ces grands philosophes. Il croit sentir entre eux et lui la différence que Flaubert pensait voir entre lui et les grands classiques, sur les traces desquels il étudiait. Mais Flaubert disait d'autre part que, jusqu'au XIXe siècle, on n'avait pas écrit de prose parfaite, et M. Bergson estime que,

sur le problème de l'être, tous les philosophes se sont trompés. Croirons-nous donc à une modestie conventionnelle? Pas du tout. Les deux croyances sont également sincères et ne sont pas contradictoires. Flaubert, après son voyage d'Orient, introduit dans son art cet idéal de difficulté que M. Bergson introduit dans la pensée. Tous deux ont repéré la facilité comme un ennemi caché. Mais on ne saurait porter sans être conscient de quelque déficience et de quelque faiblesse ce sentiment de l'effort, cette angoisse de sa nécessité. Flaubert voyait Hugo réussir aussi bien et mieux que lui, et avec une facilité souveraine qui se justifiait, par ses résultats, comme l'acte d'un génie plus ailé et plus haut. M. Bergson sait que si Platon, Descartes, Leibnitz, Schopenhauer, se sont trompés sur des points où il pense être parvenu à la vérité, c'est que la vérité ne se dévoile, en philosophie comme en science, que successivement. Il a consacré son effort à un champ restreint qu'il a creusé en profondeur et auquel il a incorporé, comme un travail de laboureur, un travail de pensée énorme. Un Platon, un Descartes, un Leibnitz, un Schopenhauer, eussent probablement remué à sa place un champ plus vaste, ils représentent sinon une plus grande puissance d'invention, du moins une plus grande puissance et un jeu plus libre pour appliquer, étendre, employer ces inventions. Mais précisément M. Bergson pense que l'ère de ces grands philosophes universels est peut-être close, — que la philosophie doit progresser par problèmes particuliers, et que la solution de l'un ne saurait préjuger de la méthode applicable à la solution des autres, — qu'ensuite ces problèmes particuliers représentent des efforts particuliers, individuels. Ajoutons qu'en philosophie comme ailleurs, la succession nécessaire des individus, l'impasse, la raideur, l'automatisme auxquels arrive inévitablement tout individu, quelles que soient ses ressources, et si haut que soit allé son génie, imposent constamment une mise au point, une refonte d'une durée passée par une durée agissante, imprévisible.

Aussi la grande puissance de cette philosophie est-elle dans son ouverture vers l'avenir, dans son appel baconien à l'invention, au mouvement de l'esprit, et, pour tout dire en un mot, dans les schèmes dynamiques dont l'esprit se sent habité et sous-tendu après une longue familiarité avec elle. Schèmes dynamiques qui impliquent une vigilance et une tension, non idées faites qui absorberaient l'esprit dans un arrêt. Certes le bergsonisme, malgré son appel à la mobilité et à la fluidité, est bien obligé de se formuler en un système, de se poser en thèses, de se composer en doctrine, de comporter une matière, un corps. Mais ce corps — comme d'ailleurs tout le *corpus* des philosophes — n'est que l'instrument provisoire d'un esprit qui le déborde de toutes parts. Il nous invite par tout son rythme — j'allais dire par sa danse — à le dépasser pour coïncider avec ce flux créateur, mais à le dépasser en vivant la philosophie et non pas en la rêvant, à le dépasser en mettant au jour des corps, ou des mécanismes, encore plus souplement et plus efficacement organisés.

Ce débordement de la matière par l'esprit, du corps par les schèmes dynamiques, du présent par la durée, voilà la vision et l'intuition du monde que le bergsonisme nous suggère. Mais le critique se voit obligé de retourner contre lui, par une nécessité professionnelle, une partie du mouvement qu'il tient de lui.

On a dit que M. Bergson n'était pas doué pour l'histoire de la philosophie. Et cette opinion laissera rêveurs ceux de ses anciens élèves qui se parlent, lorsqu'ils se rencontrent, de tels cours sur Descartes et sur Leibnitz comme des Bourguignons s'entretiennent des crus de 1911. Des pages de l'*Intuition philosophique* sur Spinoza et Berkeley, on pourra dire un jour ce que M. Bergson a dit des dernières pages du *Rapport* de Ravaisson, que des générations de philosophes les ont sues par cœur. Pareillement on peut comparer le dernier chapitre de l'*Évolution Créatrice* aux *Maîtres d'Autrefois* de Fromentin. Et cependant, si richement doué que

soit M. Bergson pour l'histoire de la philosophie, si profondes qu'aient été les percées de lumière jetées sur tel philosophe, il semble bien que la forme de l'élan vital dont il ait l'intuition la plus discutable, pour un critique, ce soit l'élan vital de la philosophie.

Rien de plus naturel. Sauf à des moments dont l'*Intuition philosophique* contient des traces, M. Bergson n'a pas abordé, ne pouvait pas aborder ce problème avec désintéressement. Il a projeté sur l'histoire de la philosophie les lignes d'intérêt impliquées par l'œuvre de précision qu'il tentait, par les besoins pratiques d'une philosophie originale. Une philosophie originale, a-t-il dit lui-même, débute par un *non*, par un refus d'admettre ce qui est ordinairement admis. Sa vue de l'histoire de la philosophie, sa perception des doctrines, ont suivi le pointillé de ce *non*. De là le dernier chapitre de l'*Évolution Créatrice*. De là l'intérêt qu'il prend à Zénon et à Kant, et son indifférence à l'égard, sinon de Plotin, du moins d'Héraclite, philosophe du changement, et de Schopenhauer, philosophe de l'intelligence mécanicienne. Mais maintenant que ce travail est accompli, nous n'avons pas, nous critiques, d' « intérêt » à admettre la « vision canalisée », utilement et solidement canalisée, de M. Bergson. Notre fonction est de coïncider, de la manière la plus désintéressée qu'il se peut, avec un élan vital qui ne comporte pas seulement ces intuitions individuelles de la vérité qu'admire M. Bergson chez certains des grands philosophes, un peu arbitrairement choisis, mais l'intuition d'un progrès, d'une explicitation dans la durée même. Nous en serions empêchés par la matérialité du bergsonisme, nous y sommes conduits par son esprit. L'écart énorme aperçu par M. Bergson, du point de vue de la durée, entre sa philosophie et les autres philosophies, est un point de vue indispensable à un créateur : il fait partie de la conscience inventive, et aussi de l'efficacité pratique. Mais l'élan de la critique coïncide avec l'élan des genres, des ensembles sociaux, plutôt qu'avec l'élan des individus. La critique

sympathise avec l'élan qui crée les créateurs plutôt qu'avec l'élan des créateurs. Ou plutôt elle va de l'un à l'autre élan, elle les compose tous deux comme le calcul astronomique compose le mouvement de rotation et celui de translation.

Nous devons préférer ici ce schème de l'élan à l'idée confuse et dangereuse d'influence. Quand on nous dit, de l'un et de l'autre côté du Rhin, que M. Bergson a pris à la philosophie du romantisme allemand l' « idée de vie », on use du verbalisme le plus conventionnel ; ce genre d'influence est en contradiction d'abord avec ce que nous savons des conditions où s'est développée la pensée de M. Bergson, et ensuite avec tous les exemples que nous fournit l'histoire de la philosophie. Mais les analogies si réelles qui existent entre la philosophie de M. Bergson et celles de Schelling, de Hegel, de Schopenhauer, attestent dans la philosophie moderne l'unité d'un élan vital qui s'attache au même problème capital, celui de la vie dans ses rapports et dans sa contradiction avec les catégories de l'intelligence, celui du « monde comme volonté et représentation ». D'une part ce problème ne pouvait se poser dans toute son ampleur qu'après la *Critique de la Raison Pure*. D'autre part, en France, en Allemagne, en Angleterre, tout le XIX[e] siècle, celui de l'histoire, de la biologie, de la sociologie, de la psychologie, ébauche, postule une philosophie de la durée. Dès lors il est évident que la philosophie bergsonienne n'aurait pu se produire sans le kantisme ni sans l'évolutionnisme.

Le schème dynamique, dont l'élan vital n'est qu'un aspect, ne saurait être accueilli, utilisé que par un esprit familier avec le mode de philosopher que représente la *Critique de la Raison pure*. Kant n'a d'ailleurs pas pu écrire la *Critique* sans le trouver sur son chemin. Et la philosophie d'un être qui dure, d'un monde qui dure, ne pouvait se produire avant que les différents systèmes de l'évolution eussent étalé cette durée du monde comme un large problème à l'horizon philosophique. On ne peut donc pas

concevoir que sans Kant, sans le romantisme allemand, sans l'évolutionnisme anglais, le bergsonisme ait pu naître. Mais on ne peut non plus le concevoir sans une réaction contre tous trois, sans le *non* initial autour duquel cristallise l'originalité d'une philosophie. Et de fait il existe chez M. Bergson une véritable hostilité contre la manière kantienne de philosopher, — de l'indifférence ou de la méfiance à l'égard de toute la philosophie allemande, — un certain mépris pour la belle candeur de Spencer. D'une part, cette communauté d'élan vital et cette place irréversible dans la durée, d'autre part cette opposition et ce refus, apparaissent comme l'oxygène et l'azote qui permettent la respiration d'une pensée féconde. On apercevrait ces deux inspirations à la source de toute grande philosophie. Et jamais n'ont manqué ceux qui interprétaient par des combinaisons mécaniques d'éléments l'unité dynamique d'élan inventif et les habitudes organiques d'un genre :

> Avant lui Juvénal avait dit en latin
> Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Mais là où le philosophe met l'accent sur ce refus, qui lui permet d'être, le critique met l'accent sur cette communauté d'élan vital, sur cette place irréversible qui lui permettent de situer, de comprendre, d'utiliser le philosophe. On passe d'un schème dynamique individuel à un schème dynamique spécifique. Et nulle part ce renversement de point de vue n'est plus saisissant que lorsque l'on considère la position de M. Bergson en face de Platon.

Pour M. Bergson, le platonisme, philosophie des Idées, philosophie anti-temporelle, c'est l'ennemi. Nous naissons platoniciens parce que nous naissons *homines fabri,* et philosopher c'est transcender l'*homo faber*. M. Bergson a fait dans le platonisme, aussi sûrement que le sphex pique la chenille, la coupe utile qui donnait à sa philosophie un adversaire sur mesure. Mais le critique, désintéressé dans l'affaire, et qui a profité des leçons de M. Bergson comme

Agnelet de celles de Pathelin, ne tient pas à cette coupe utile, — il transcende le *philosophus faber*, artisan de son système. Il néglige le Platon d'école, l'homme des Idées-nombres. Il va, en sens inverse, plus loin que le Platon individuel, à cet hermès Platon-Socrate élevé à la source même de la philosophie, et il voit la courbe du fleuve se dessiner jusqu'au bergsonisme même. D'un certain point de perspective, le schème dynamique bergsonien coïncide avec l'Idée platonicienne, ou, plutôt, Idée des Grecs, loi des modernes, schème dynamique, prennent place le long d'une ligne vivante. Cette ligne vivante, c'est celle du dialogue socratique, indivis entre Socrate et Platon, et, plus loin, indivis entre tous les philosophes. Qu'est-ce que le dialogue ? Une réalité rayonnante d'où émane de la vie, la vie philosophique elle-même ; une recherche jamais terminée, — l'élan vital de la pensée. Cette pensée peut bien s'arrêter en systèmes, comme en thèses. Mais dès que cet arrêt s'est produit, le Socrate éternel vient poser la question ironique qui conduira à un aveu d'ignorance et à une quête nouvelle. Nous naissons tous platoniciens, soit. Mais quand il a vu le schème dynamique et l'Idée se rapprocher, et le dialogue socratique, élan vital de la philosophie, conduire si élégamment à une philosophie de l'élan vital, le critique conclut : Nous restons tous platoniciens.

La vérité et la fécondité du bergsonisme viennent de ceci : qu'il a le dialogue socratique derrière lui et qu'il a le dialogue socratique devant lui. Il l'a dans le plan de sa mémoire qui est sa richesse de passé, et dans le plan de son indétermination qui est sa richesse d'élan, — mais non dans la pointe de son présent, dans sa vision canalisée pour une tâche précise. Si la philosophie prend aujourd'hui l'élan vital pour objet, c'est que d'abord, en sa source vive d'Occident, le dialogue socratique et platonicien, elle s'est affirmée comme un élan vital. Et qu'est-ce que M. Bergson, qu'est-ce que la philosophie de l'élan vital lui-même proposent maintenant, sinon un retour conscient au dia-

logue socratique ? Qu'est-ce que nous demande ce prétendu anti-intellectualiste, celui que James lui-même félicitait d'avoir terrassé le monstre Intellectualisme, sinon de reconnaître en l'intelligence la seule forme de l'élan vital qui ait la voie libre devant elle, et de tenter la genèse de l'intelligence ? A cette genèse sont convoquées les puissances mêmes du dialogue. — Phèdre et Théétète, Calliclès et Protagoras, Simmias et Cébès, qu'ils descendent parmi nous de la frise panathénaïque ! Cette genèse, dit M. Bergson, sera nécessairement une entreprise « collective et progressive. Elle consistera dans un échange d'impressions qui, se corrigeant entre elles et se superposant aussi les unes les autres, finiront par dilater en nous l'humanité et par obtenir qu'elle se transcende elle-même [1]. » La vieille inscription : Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! gardera son éclat et sa vérité intacts. C'est à force de précision que la philosophie devient capable de dépasser la précision, à force d'humanité que nous obtiendrons de l'humanité qu'elle se transcende ainsi.

La véritable ligne historique du bergsonisme, il faut la chercher non dans le corps matériel des grands systèmes, mais dans cette fine substance cérébrale et nerveuse qui fait la vie de la philosophie, et que les systèmes ont pour fonction de servir, — ou plutôt dans quelque chose de moins matériel encore, dans cet élan du germe au germe auquel, lorsque nous le considérons dans son ensemble, nous pourrions donner le nom, au premier abord étrange et si diversement ravalé, d'Académie.

De Socrate à Platon, de Platon aux Nouveaux Académiciens, de ceux-ci à Cicéron, de Cicéron à Plutarque, de Plutarque à Montaigne, de Montaigne à Bayle et au XVIIIe siècle, du XVIIIe siècle à Renan, à Nietzsche et à James, on voit circuler la même flamme et se prolonger le même dialogue, né dans les rues d'Athènes et les jardins

1. *Évolution Créatrice*, p. 209.

d'Académus. Dialogue où le dogmatisme et le scepticisme n'apparaissent que comme les longues et les brèves d'un unique vers harmonieux, sur le thème infiniment varié du *Connais-toi !* Dialogue qui d'ailleurs ne se suffit pas plus à lui-même que l'Académie, et qui implique ces partenaires, le Lycée, le Cynosarge, le Portique, le jardin d'Épicure, — les grands systèmes dogmatiques, — les grands partis des philosophies ancienne et moderne, — française, anglaise, allemande, italienne, américaine ; mais qui les dépasse en ceci : qu'il représente et conserve, comme un sel marin et comme un oxygène, l'esprit même de la recherche, le schème dynamique de la philosophie. Enlevez de la philosophie ce dialogue socratique de l'homme moderne avec lui-même que sont les *Essais* de Montaigne. Vous n'en aurez rien ôté de solide. Il n'y manquera aucun des grands systèmes monumentaux. Et pourtant comme tout paraîtra lourdement transformé ! Ce sera un changement de climat : cet air léger du matin, ce ciel nuancé et doux des pays tempérés auront disparu. Et si, après Montaigne, vous supprimez tout ce fleuve frais dont il n'est qu'un moment, les systèmes ne se lèveront plus que comme des villes mortes dans un désert.

La vraie philosophie d'Occident ne va pas sans ce dialogue. Mais le criticisme kantien, l'idéalisme hegelien, le relativisme et l'évolutionnisme anglais, le pragmatisme et la pluralisme américains, le bergsonisme français nous amènent plus particulièrement à donner une place importante à ce fleuve du dialogue éternel, à voir en lui, pour le philosophe, ce que le Nil est pour l'Egyptien. Jusqu'alors le dialogue figurait comme un moment, comme un mode de la connaissance et de l'attitude de l'homme devant les choses. La succession, la relativité, la probabilité, le doute, le progrès, que le dialogue impliquait, étaient des moments et des états de l'esprit, mais non de la réalité ; ils marquaient seulement les détours et les approximations auxquels est contrainte notre infirmité. Mais le dialogue prend un tout

autre caractère, une tout autre valeur quand nous l'apercevons placé au cœur même de la réalité, quand il se confond avec l'élan vital lui-même, élan vital de la philosophie, élan vital de la nature, élan vital de Dieu. Le dialogue, c'est la pensée qui se conforme à ces deux faits : que nous vivons dans le temps, et que le monde où nous cherchons la vérité implique une pluralité d'individus, une diversité d'intelligences. Mais la philosophie vient maintenant nous dire que derrière ces faits d'expérience réelle se tient toute l'expérience possible, que cette durée et cette pluralité ne traduisent pas une déficience de notre être incapable de connaître l'éternel et l'un, mais qu'ils coïncident avec la vérité et l'efficience de l'être. Le dialogue, mouvement et respiration de la philosophie, est dès lors installé dans l'être, dans l'élan vital lui-même. Cette connaissance dans la durée et dans la pluralité, qu'est le dialogue, soutient avec l'être de durée et de pluralité qu'est l'élan vital un rapport analogue à celui de la relativité restreinte et de la relativité généralisée dans la physique d'Einstein. Le « plusieurs » du dialogue correspond à un « plusieurs » dans la réalité. C'est ainsi qu'on aurait du bergsonisme une idée aussi inexacte, aussi immobile, aussi scolastique, si on en faisait une philosophie de l'intuition pure que si on en faisait une philosophie de l'intelligence : mais il suppose entre l'intelligence et l'intuition, dont se sert alternativement le philosophe, ce même dialogue jamais achevé qu'elles comportent au sein même de l'élan vital. Pareillement, quand nous nous mettons en face de la philosophie toute fraîche, non encore déformée par les exégètes, des dialogues de Platon, nous y apercevons non la philosophie des Idées, mais la philosophie d'un dialogue continuel entre les Idées et la Vie : il diffère beaucoup de ce monde d'abstractions qu'on en a tiré pour l'usage des écoles.

Philosopher, quand on se place dans cette tradition occidentale du dialogue, ce n'est pas essayer de lire par-dessus

l'épaule de Dieu un livre déjà écrit, épeler une vérité toute faite. Il n'y a pas plus une vérité toute faite qu'une réalité toute faite. Il y a ce mouvement infiniment complexe du point de vue de l'intelligence, infiniment simple du point de vue de l'intuition, mouvement d'une réalité qui se fait et d'une réalité qui se défait, tel que la philosophie bergsonienne a tenté d'en donner un crayon imparfait. Perfectionner ce crayon, dans l'esprit du dialogue, c'est participer au rythme de ce qui se fait. Le diviser, l'immobiliser en scolastique, c'est participer au rythme de ce qui se défait, — sans que nous puissions d'ailleurs affirmer que cette défaite provisoire ne soit pas tournée finalement au bénéfice de l'élan créateur, ni que sur la voie où elle paraît réussir la marche de la pensée vivante n'implique pas le danger d'une impasse. Lorsqu'il eût lu l'*Évolution Créatrice*, William James écrivit à M. Bergson : « Nous combattons le même combat, vous comme chef, moi sous vos ordres. Les positions sur lesquelles nous devons nous maintenir, c'est le tychisme et un monde en croissance. » Soit. Mais le tychisme d'abord : et le tychisme ne va pas sans une décroissance, une décadence, une détente toujours possibles. La philosophie la plus riche peut-être d'élan vital, la plus bergsonienne avant M. Bergson, celle de Schopenhauer, aboutit à une démission de l'élan vital, au pessimisme et à la négation du vouloir-vivre. Une partie de l'Asie nous montre l'humanité conduite à une démission du même genre. L'Allemagne, après l'échec de sa grande transgression organisatrice, paraît incliner vers cette impasse et cette démission, où les imprudents qui l'y poussent ne font probablement qu'accroître leurs chances de l'y suivre. Mais Socrate, le philosophe du dialogue, était aussi le philosophe des métiers. La tradition occidentale d'une doctrine qui, si on en arrête le mouvement, peut bien sembler sur une de ses faces un anti-hellénisme et un anti-intellectualisme, mais qui n'en fait pas moins de l'intelligence et de l'hellénisme les libérateurs de l'élan vital, — ses attaches

françaises et anglo-saxonnes, et l'union originale, en elle, des deux cultures et des deux philosophies, — l'accent qu'elle met constamment sur les valeurs de lucidité et de précision, d'énergie spirituelle et de création, — tout concourt à la désigner comme la pointe d'un effort intellectuel où un délicat et solide « tychisme » a fait rejoindre, d'une façon à la fois inattendue et logique, l'élan désintéressé de la réflexion philosophique et l'élan intéressé du travail humain.

ALBERT THIBAUDET

SUCS SECS

I

ANES

Le cornichon est d'un vert si vif qu'il en paraît écarlate. Il est dodu et humide, plein de grâce et d'acide cornique, un peu libidineux et d'une forme paradoxale. Il est nourri d'urine et de bouse de vache. Il fleure le plein azote et il éclate de graisse. Il est hilare et nu.

Sur le cornichon, deux coléoptères, mâle et femelle, font l'amour avec leurs queues. Délicatement posés l'un sur l'autre, ils ont des postures célestes, des pattes bleues, des corselets d'anges. Ils se caressent les thorax avec des mandibules d'or, tout imprégnées de pollen de violettes et de crottes de mouton. Sur leur crâne millénaire on distingue au microscope, sous la conduite de quatre fellahs, un attelage de bœufs sacrés qui laboure un champ de papyrus.

Au delà du cornichon, il y a tout le jardin : tomates, oignons, haricots verts et aubergines. Les aubergines sont des évêques. L'évêque de Pampelune, à la saison, en mange deux fois par jour, cuites à la mode de Don Jacule, avec de l'huile sainte et des trésors d'ail. L'ail est recommandable aux arthritiques et aux adolescents atteints de grande vérole. Les mandarins n'en sont pas indemnes, et les habitants de la lune en gardent encore des traces. On la signale aux îles Salomon, à Tzarskoie-Selo, chez les puces et sur « gamma » de la Balance.

Près des aubergines, croît un figuier d'Aragon. Un âne est attaché à son tronc. L'âne est de peu d'origine, inégal et sans abdomen. Il s'étonne de ses oreilles. Il tend les naseaux vers la France, c'est-à-dire vers un bouquet de haricots verts, et son grand œil est tout zébré de convoitise. Il songe que tous les ânes ont fait l'amour et sont morts. Socrate a fait l'amour et il est mort. Sardanapale a fait l'amour et il est mort. Cléopâtre a fait l'amour, et elle est morte. Bayard a fait l'amour, et il est mort. Confucius a fait l'amour et il est mort. Louis XV a fait l'amour et il est mort. Iphigénie... oh ! pardon ! elle était vierge !

Au-delà de l'âne, loin, il y a Pampelune, il y a le couvent de San-Muguel, il y a Dieu !

Alice, Corne et Choléra sont assises à la tailleur sur un carré de salades. Elles songent au carré de l'hypoténuse, à la Vierge Marie, et à moi. Pendant un instant de silence, Corne m'imagine en complet de flanelle blanche, dans un square de Charentonneau, au clair de lune ; j'effeuille une marguerite ; je pisse contre un fusain ; je touche une harpe ; je pose la main sur mon cœur ; et j'attends.

Alice se gratte les jambes, sales de poussière, vertes de salade. Elle les a maigres comme les héronnes, brunes et d'or ; des veines dures parcourent la peau héroïque ; une odeur de sel et d'amour s'exhale de tous les pores. Elle se gratte, par saccades, et ses jambes sous ses ongles sonnent comme des tambours.

C'est toujours aux instants les plus pathétiques que les ânes se mettent à braire. Donc, dans cette plaine de Pampelune, soudain, l'âne brait. Aussitôt il éveille autour de lui, et jusques à l'horizon, ce goût de gaudriole et de farce, ce besoin de soulagement, que possèdent parfois les plus nobles paysages. L'une de ses oreilles s'envole, et va se jucher sur un corbeau. La croix de son échine se décalque sur le zénith. Il rue contre un nuage, et lâche sur les tomates des myriades de crottes. Peu à peu, la nature entière se fait âne (ou plutôt ânesse). Un arbre se munit de sabots

et un eunuque prend queue. Une jambe se métamorphose en rivière ; un moustique s'accroche un poitrail ; et les deux yeux de l'âne deviennent quatre planètes. Maintenant la Terre est un âne. Toulouse, Tahiti et l'Himalaya sont des ânes. Il rôde en plein firmament des constellations d'ânes. Anes Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes. Anes.

Choléra se lève, s'approche du cornichon. Elle est debout, en robe d'indigène, une églantine dans les cheveux. Elle reste un instant immobile, dans une attitude gothique. Une égratignure comme une araignée lui ronge toute la main gauche. La semelle de ses souliers est plus fine que ses paupières. Et tout à coup, elle se penche sur le cornichon, et baise passionnément l'endroit où deux coléoptères ont fait l'amour.

Et toi, Corne, que fais-tu là ? Allons, toi aussi, tu veux ton geste mélancolique ! Hé bien, aujourd'hui, mes amies, il me plaît de vous satisfaire. Plus tard, vous serez fortes, vous serez intelligentes comme des femmes. Mais voici l'heure de l'attendrissement, ô fillettes qui n'avez encore que quatre sens et demi ! Viens, Corne, donne-moi ta main ; cueille cette tomate, qui est une pomme d'amour, assieds-toi au milieu de tes larmes, et plonge ton front brûlant dans cette tomate fraîche.

Alors, délivrées de leurs cœurs, les trois jeunes filles respirent de l'air. Elles cueillent des cornichons et les mangent à pleines mains. Leur chair (aux cornichons) est d'un vert intime, d'un vert muqueuse.

Mais voici que Choléra (est-ce une indigestion de cornichons ?) suffoque ! Elle devient rouge comme une auberge. Un rayon extraordinaire, un rayon de comète ou de con-

dor, éclate au fond de ses yeux planétaires. Elle s'affaisse sous mille blessures. Elle est assise maintenant au beau milieu d'une citrouille, les jambes écartées ; et on (qui, on ?) voit au delà de ses genoux de tropicales régions. Une feuille de prunier est tombée sur son épaule, et la fructifie. Un mulot sort d'un trou, et trottine dans ses cheveux. Un guépier à l'arrière-plan. Elle mange un morceau d'Espagne, comme une côte d'orange. Un long rayon de soleil fait irruption dans son oreille, traverse son cerveau et la planète Terre, et reparaît aux Antipodes, du côté de Yokohama. Elle passe ses bras sous ses cuisses, et pose son nez sur son nombril. En vérité, il y a de par le monde, à la même heure, peu de poses aussi plaisantes. Celle d'une brebis qui met au monde un agneau ne lui est pas comparable, ni celle d'un enseigne japonais qui couche avec son canon, ni celle d'un ours qui danse, ni celles des turques les mieux épilées, ni celles des milanaises les plus poilues...

Et soudain, Choléra parle. Elle parle de moi :

« Il me donna une toupie de cuivre le 15 janvier 1922. Ce jour-là, il avait les cheveux plus frisés qu'un pubis. C'était une de ces toupies sexagonales où tournent six destins. Nous jouâmes. Je perdis un mouchoir et il gagna un baiser. »

Encore cet âne qui brait ! Mais miracle ! Cet âne aussitôt dissipe une sorte de mélancolie issue de la toupie. Les trois jeunes filles s'ébrouent en riant. Une robe tombe. Elles se bourrent de coups de poing. Elles rotent à grand bruit. Et voici le démon de la malice !

La malice, naturellement, c'est Choléra ! Elle dénoue le licol et grimpe sur l'âne. Alice et Corne se hâtent, ramassent les paniers et les bouts de pain, bouclent les sacs à main, et grimpent sur l'échine de l'âne. Alors, Choléra, droite sur la bête, les cheveux au vent, et fouettant l'âne à coups de mouchoir, s'écrie, en bon français :

— En avant, marche !

Oh ! le plus rarissime des équipages ! Cela rappelle Bar-

rès, Chateaubriand, Silène, Virgile et jusques à Abraham, et Marie, mère de Jésus. Les trois jeunes filles, assises tout le long de la colonne vertébrale, chantent la *Marseillaise*. Le tout s'avance sur la route de Pampelune, avec quatre pattes et trois visages. Peau de cuir et peaux de roses ! Il y a des correspondances mystérieuses entre les cellules de l'âne et les organes des trois jeunes filles. Un soulier touche presque la terre et le poitrail boit l'azur. Un effluve circule depuis le petit doigt d'Alice jusqu'aux cuisses du quadrupède. Intégration suprême de quatre êtres dans un joli monstre et d'un pauvre âne dans l'univers ! Je sens des lignes au crayon franchir à tire d'ailes le tableau, unir les sabots de la bête aux cheveux de Corne, nouer des hanches à une queue, pendre Alice au cou de l'âne, l'âne au cou du méridien de Greenwich et le méridien de Greenwich au cou de Bételgeuse ! Un soleil de pourpre traverse en diagonale la toile, depuis le haut jusques en bas. Des arbres la bordent, des arbres pleins de peintres et d'archevêques ! L'âne s'avance au centre ; et sur l'âne sont superbement juchées trois jeunes filles sans fleurs ; l'une du côté de la queue (c'est Alice), très chaste et très espagnole ; l'autre, Corne, entre les deux oreilles, dans la région du cervelet ; et au milieu, à califourchon, toute dramatique dans sa chevelure au soleil, Choléra !

Dans la plaine, çà et là, un chien jappe à quelque Armada. Des moissons en herbe couvent des froments. Un grand montagnard en béret de soie transporte des ballots d'oranges sur les épaules des Pyrénées. Sur un talus au gazon blanc, un berger grouille de moutons. Un laboureur laboure avec un cheval gris et deux alouettes. Une voiture de maraîcher traîne une haridelle (ou est-ce l'inverse ?) Et voici le curé ! Un grand curé espagnol, flanqué d'un grand bréviaire, et qui, un vaste chapeau sur les oreilles et une vaste soutane sur son ventre, marche à grands pas comme un cadavre. Il est glabre, et a des bras kilométriques. Il croise l'âne, et jette sur l'équipage un regard d'Inquisition.

Soudain il se retourne. Attention, ô mon lecteur ; c'est peut-être ici l'instant le plus pathétique de ma vie. Donc le curé s'approche de l'âne. Il lui tape sur les gigots, lui parle avec onction, en latin, en grec, en hébreu et en espagnol. Il est chaste, câlin et spirituel, des lèvres d'or et des mains de roses. Maintenant, il interroge les jeunes filles. Il flaire quelque équipée incorrecte. Corne rit, mais Alice a peur. Un beau serpent déroule des orbes d'émail d'un nuage à l'autre et jusques à Adam. Le curé se fait plus pressant. Il va saisir le licol, arrêter l'équipage, mener les jeunes filles devant l'alcade, les renvoyer à Charentonneau... Halte-là ! Halte-là ! Bravo, Choléra ! Vive, vive, vive Choléra ! Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! Car Choléra devine le piège. Elle se dresse, frappe l'âne à grands coups de talons, à grands coups de poing. L'âne, sous l'avalanche, rue, brait, se coupe les oreilles, avale le ciel ! Il s'enlève au triple galop. Une mouche le pique à l'œil. Un caillou lui perfore le ventre. Le curé galope derrière lui, avec des vastes mouvements. Il lâche son bréviaire et s'allège de son chapeau. Hélas ! pour lui ! Il s'embarrasse dans sa soutane et s'étale au milieu de la route. Mais Dieu vient à son aide. Il se relève en hurlant et court de plus belle. Une ardeur mystique se répand dans ses muscles jambiers et lui monte jusqu'à la face. Un instant, il parvient à rattraper l'âne. Il lui saisit la queue. Mais l'âne lui décoche un coup de pied d'âne, et brait à tout rompre. Curé, curé, songe à ta messe ! Mais survient le garde champêtre. Le curé et le garde champêtre de courir à la queue leu leu. Mais le garde champêtre a des guêtres neuves. Il craint pour elles, et fait prudemment le traînard. Le curé va comme un fol, sans Dieu ni messe. C'est un beau bougre qui me rappelle, en commençant par le commencement, Léonidas, Bayard et le pot de terre. Des paysans, des filles à vaches, des vieillards, des hidalgos se joignent à lui. Toute la campagne entre en campagne. Arbres, métairies, bœufs et anges se jettent dans la poursuite. Tout court derrière l'âne. Mais l'âne, une fois

en train, mène un train d'enfer. Le curé en est encore au ciel. Bientôt l'âne est hors de vue. Ou plutôt, il est en vue de Pampelune. Le couvent de San-Muguel est là, sur une hauteur. L'âne franchit le porche au galop, et s'arrête tout net devant l'abbesse blanche. Il salue de ses deux oreilles.

— Ane, je te nomme caporal !

II

UN AMATEUR DE TOMATES

Je me souviendrai toute ma vie de mon arrivée à Pampelune. Il est 8 h. 40 du matin. La gare est noire et rose, charbon et grès. Le train souffle et bout comme Don Quichotte sous la marquise pareille à un moulin. Tous les signaux sont des orangers et tous les fils télégraphiques des andouilles. Des wagons verts, descendent sans hâte des coiffes blanches et des bas violets — paysannes de Navarre et grands d'Espagne, cabas indigènes et malles de cuir russe. Sur le quai, un officier tout jaune fait le roi ; — en Espagne, tous les officiers ressemblent à Alphonse XIII. Des prêtres peu ou prou ; des moines comme mars en carême ; et l'amateur de tomates. (Je vous parlerai de l'amateur de tomates tout à l'heure ; en attendant, il vous est loisible de relire l'amateur d'âmes de Barrès).

Le couvent de San-Muguel, d'après le Joanne, se trouve au Nord-Est de la ville. En réalité, je m'aperçus qu'il était au Sud. Il faut suivre la Cientuga pendant quelques lieues. Un sentier de sable longe la mince rivière. Elle est claire et pleine de truites. Je marchais en respirant. A gauche et à droite, des collines plantées de citronniers, de pins et de vignes. Çà et là, des boqueteaux d'oliviers ! Parfois, passait

au trot un troupeau de chèvres ; et instantanément, tous les oliviers étaient pleins de crottes.

Au bout de trois heures de marche, je me sentis las. Je m'assis au bord de l'eau, face aux truites. J'ôtai sans aucune ostentation mes souliers, mes bas, des bas un peu sales (mélange de jasmin et de pomme pourrie). Je goûtai un bonheur sublime et sans fard à laver mes pieds dans cette rivière plus suave qu'une bouche de vierge. Peu à peu, les pieds deviennent roses. On peut compter les veines sans en omettre une seule. L'ongle de l'orteil est poli comme un crâne chauve. Je fais jouer en sifflant à perdre haleine les doigts et les jambes. Le jeu des muscles s'apparente à la géographie de l'Egypte et à la mécanique céleste. Les deux chevilles sont des planètes parfaites, dignes de servir de contrepoids aux lobes mêmes du cerveau. Les malléoles ont des contractions de chats ou de sensitives sous le cou-de-pied blanc comme un cou de cygne. Le soléaire qui va du jarret à la plante et le court péronier latéral, le jambier et le jumeau, et tout le pensionnat des pédieux, se distendent et se croisent en traçant sous la peau des signes d'enfants, filent comme des carpes, se ramassent sous des amas de poil, et éclatent en mille boxes.

Je me remis en marche. Vers 11 heures, j'atteignis la maison de l'amateur de tomates. Il était debout sur le seuil, en manches de chemise, sous un vaste chapeau de paille. Je le saluai en silence. Il me reconnut aussitôt, et, sans une parole, d'un grand geste, il m'offrit l'hospitalité.

J'entrai. C'était une immense pièce, à la fois cuisine et salle à manger. Trois trillions de maigres mouches y bourdonnaient en chœur la plus monotone musique. Au plafond étaient pendus, par bandes, des saucissons fumés et des épis de maïs. Un four dans un coin, et dans l'autre un pétrin. Un chien marron couché derrière la porte tirait une longue langue molle, toute humide de salive et de sang. Dans une cage jaune, un oisillon déplumé, la queue rare et le bec pâle, s'égosillait sur un air éclatant.

L'homme me servit des œufs à la poële et des tranches de jambon. Quant à lui, il s'assit en face de moi, à la grosse table de chêne, et se mit à manger en désordre des tomates crues. Il les saisissait dans ses poings, les partageait en deux avec son coutelas, les saupoudrait de sel, de poivre, d'ail et de clous de girofle, et les avalait d'un seul geste. Il en dévorait de grosses, épaisses, à triples mentons, toutes pâmées, toutes lourdes comme des hanches. La chair des tomates est énorme et sensuelle. Elles sont humides de jus et d'humeurs écarlates, ivres de vinaigre et de sucre. O tomates mûres, vous êtes la joie du monde et la volupté des intestins. Votre chair âcre et molle est nourrissante comme des seins, rose comme les pubis. Sous une peau transparente pareille à une paupière, vous cachez et tour à tour vous montrez une substance pure et pesante, une sorte de pâte mondiale, un éther rouge tout constellé de graines ou d'astres. Vous êtes des systèmes solaires, ô tomates, des systèmes solaires et des ventres de femmes, des ventres de femmes et les cervelles de la Terre. Vous recélez en vos flancs les rouges les plus épais et les pourpres les plus écarlates. O tomates cardinales, qui sentez le Pape, le Soleil et le Mikado, tomates qui êtes l'essence et la bile du grand Pan, tomates qui avez la densité de l'or et le volume des cœurs, vous êtes autrement belles, autrement désirables qu'une âme, ô tomates !

Barrès trouva en Espagne des amateurs d'âmes. J'y ai trouvé des amateurs de tomates. Ni les uns ni les autres ne sont indignes de la terre de feu et de cuivre. De sombres monarques et des ascètes passionnés, peut-être ! Mais surtout des hommes fins et trapus, lestes et racés, qui se nourrissent d'oignons, de couleuvres et de vin de Malaga, des hommes bruns qui connaissent le goût de l'eau et du pain, le sens du lait et des haricots, la valeur d'un radis et d'un grain de maïs, des hommes qui savent mettre une volupté parfaite dans une tomate crue.

Mon amateur mangeait maintenant des tomates menues,

rondes et sans poil. Il les soupesait une à une, et parfois il prenait avis de son chien. Puis, il les trouait avec une virole, insérait à l'intérieur une boule d'ail, les bourrait de sel, de piments et d'oignon haché, et les posait sur sa langue. Et je les suivais roulant sur l'épiglotte, s'engageant dans l'œsophage en délire, pour choir enfin avec un fracas souterrain dans la poche de l'estomac. S'il s'en trouvait une de peu mûre, il l'amollissait avec amour, longuement, de ses mains et de sa bouche, lui insufflait son haleine, lui communiquait sa chaleur. Celles qu'il jugeait trop mûres, il les perçait avec une épingle, et en suçait longtemps le jus âpre et tonique. Il les prenait dans une corbeille d'osier qui avait l'air pleine de poumons de porcs. Il y en avait dans un seau posé sur la grosse table. D'autres emplissaient des vases de grés juchés sur une commode. Il y en avait dans des bouteilles, dans des cruches, dans des verres et sur le piano (mais il n'y a pas de piano ?). Il y en avait sur un petit fût plein de vin. D'autres, liées en gerbes, étaient suspendues aux poutres au moyen de fil de fer. Et il y en avait aussi dans le four et sur les briques de la cuisine. De sorte que toute la cuisine était enceinte de tomates.

Maintenant, l'amateur, rassasié, se taisait. Il ferma son couteau, et il demeura longtemps immobile sur son banc. Puis, il saisit sa gourde de peau de chèvre, et il but une large rasade de vin noir. Alors, un contentement inouï se peignit au bout de son nez et sur son magnifique ventre. Il s'affala davantage sur sa chaise, un peu veule malgré ses moustaches. Une fois, deux fois, il rota sans faste et sans gêne. Puis, à grand bruit, il péta... Quelques instants encore, et il se mit à ronfler. Il dormait...

Alors, ivre de moi, je me levai, je sortis, et je m'enfuis dans le soleil. Et là, les bras en croix sous un ciel de figues, je fis ma prière à l'Espagne :

— Espagne, terre de fer et de peau de taureau, tes pigeons sont couleur de soufre et ton soufre couleur de miel. Tes femmes, depuis les vierges les plus vierges jus-

qu'aux enceintes de 9 mois, ont toutes ces yeux de serpent et ces hanches d'hippopotames qui présagent les plus vastes délices du monde. Tu as des mines de cuivre et de mercure, ô Dure, et dédaigneuse de tous les charbons, tu te complais en tes mines d'oranges. Ta tête repose sur les Pyrénées, ô Femme, tes côtes et ton sternum sont en Estramadure, mais tu étales au bas de ta carte, de Grenade à Cordoue, le ventre le plus beau des ventres. Tu as les cheveux africains, mais ta bouche est plus asiatique. Tu règnes sur les parfums, sur les cuirs, sur les cordes de violons et sur la Méditerranée. Devant l'Europe affolée d'industrie et de travail, tu restes l'Indolente et l'Idéale, l'Absolue et la Spéculative. Et voici qu'en guise de louange suprême, il me plaît de te nommer en face de tous : Sanssoucie.

JOSEPH DELTEIL

POÈMES

I

FORUM ROMANUM

Il ne reste des basiliques
Que le premier trait de cordeau
Et ce fleuron enfin poli
Par l'esclave qui sifflotait.

Les pierres des voûtes rencontrent
Dans le sol le penser des bases.

Dix palais, les uns sur les autres,
Se crèvent ainsi que des bulles :
La terre entr'ouverte fait voir
Comme les dents d'un ossuaire
Des rangs de blocs de divers âges.

Mosaïques, pavés, dallages
Vos trous donnent-ils la mesure
Des enjambées et des sandales
Des siècles qui ont passé là ?

Des lichens et des salissures
Possèdent les ors et les marbres.
Le bronze est mâché, recraché.

La charogne à moitié rongée
D'une déesse à l'affreux ventre :
Dans ses épousailles suprêmes
Cette colonne de granit
Fut rompue ainsi qu'une paille.

Travertins, tufs, onyx, porphyres,
Délités, feuilletés, fendus,
Oubliant l'homme, se rappellent
Peut-être les débuts du monde ?

Dans la dislocation de tout
Apparaît le pouvoir de l'herbe.

La graine attend de toutes parts.

Maître des degrés et des seuils,
Le vent les dépasse en silence.

Le rayon charnel du couchant
Ne ressuscite plus les formes.
La nuit prend par dessous les pierres
Et leur ôte même leur poids.

Et le visiteur qui s'oublie
Sur un piédestal déjeté
Sent bientôt à son vague torse
Manquer un bras qu'il ne voit plus,
Ses traits se dissoudre, l'orbite,
Non plus l'œil, verser la vision :
Éprouvant en une minute
L'outrage et la force du temps.

II

LA PORTE ROUGE

Quand, après avoir jeté
Derrière nous, par cette pente
Des joues où glissèrent tant de paroles, parfois une larme,
Et tant de merveilleux espaces,

Quand, dis-je, après avoir jeté
Derrière nous, toute une heure,
Des navires et des navires,
Idées de mâts, flancs de péniches,
Caisses jaunes, grues qui hésitent,
Çà et là quatre hommes, bras levés vers un sac qui se change en ciel,

Et poutres et tonneaux qui multiplient leurs lignes,
Et les pavés durs qui marquent deux quais
Face à face mordant l'eau grasse et les moires
Dans l'air tiède, sous le soleil du matin,

Voici que nous avons vu, contre un mur des Docks à peine appuyée,
Debout, libre, ne sachant plus rien des gonds,
Une grande porte rouge toute fraîche peinte :
Pareille, tant elle souriait
A la Mère et à l'Enfant qu'on voit aux églises.

Elle avouait des planches mal jointes et deux traverses,
Mais le grand sentiment de la matière la pénétrait,
L'explication du soleil en chaque grain.
Précise, évidente, et rouge, surtout, rouge, rouge,
Pas vermillon, pas rose, ni brique, ni sang, je dis rouge.

Un grand tas de sable, tel que Dieu le Père, régnait à côté.

*
* *

Est-ce qu'après je n'ai pas erré, largement aspirant mon souffle,
Entre maints grands objets nourris d'espoirs et d'ailleurs ?
Des verts et des bleus, du rond et du droit, des bois, des aciers
Qui se continuent et s'assemblent ; chaque présence s'entr'ouvre ;
A l'intérieur de chacune se décantait une forme d'ange.

Blême comme un écu à l'ombre, l'épicier
Fouette un cheval dans les brancards ; un chien se chauffe
Sur le pont goudronné d'où la vue descend aux cuisines ;
Et la caserne, de son long toit, sort des cheminées noires et drôles,
Cinquante diables qui chantent des cantiques dans le ciel.

Or les membrures cachées des péniches comptent et travaillent
Vaigres et boulons, la terre tient les profondes butées des écluses,
L'eau lourde, obscure, pèse et corrode dans sa vase
Maint détritus, sans doute, culs de bouteille, trognons ou os.

Tout acte d'homme, fort et vivant comme un mort qui pourrit :

Tandis que des milliers d'hosannahs, par rangées,
Sortent de l'univers par la Porte rouge.

LUC DURTAIN

LE BILAN D'UNE ENQUÊTE[1]

L'Enquête sur les maîtres de la jeune littérature conduite par Henri Rambaud et Pierre Varillon mérite, après qu'on en a goûté l'agrément qui est vif, qu'on examine avec quelque loisir son contenu qui est riche, divers et contradictoire.

Ce qu'on retient d'abord de cette enquête, ce sont des renseignements particuliers sur l'orientation non seulement littéraire, mais encore politique de la plupart des écrivains interrogés (non pas de tous) et l'on en tirerait aisément des conclusions sur le grouillement, l'individualisme, l'absence d'écoles de la littérature française d'aujourd'hui ; des fiches individuelles sur l'idéal d'art des enquêtés. C'est, avec une nuance politique plus accentuée, l'analogue en somme de l'enquête fameuse de Jules Huret aux temps du symbolisme, ou de celle de Georges Le Cardonnel et Charles Vellay publiée (sauf erreur) aux éditions du *Mercure* en 1905. C'est un livre qu'il sera instructif de relire dans dix ans pour constater la marge entre les prophéties qu'il contient et les réalités qui les auront suivies.

Mais quant à trouver dans ce recueil les concordances que soulignent dans leurs conclusions Henri Rambaud et Pierre Varillon, c'est à quoi je ne saurais me résoudre après un examen tout objectif des réponses provoquées par eux, malgré l'*a priorisme* d'un questionnaire moins préoccupé du libre avenir de la jeune littérature que de

1. *Enquête sur les maîtres de la jeune littérature,* 1 vol., Bloud et Gay.

ses rapports avec le passé (« Quels sont vos maîtres ? » telle était la première question ; « Quelles influences vous paraissent devoir commander les directions de la littérature contemporaine et que pensez-vous notamment de l'épuisement ou du renouvellement possible des genres traditionnels ? » telle était la seconde). Le moins qu'on puisse dire de ces deux questions, c'est qu'elles invitaient les écrivains interrogés à se poser le problème des traditions auxquelles ils se rattachaient, à se détourner de la part la plus originale d'eux-mêmes pour étudier leur dû envers le passé lointain ou immédiat.

Rambaud et Varillon, catholiques l'un et l'autre, Varillon, qui est d'*Action française*, se sont défendus de très bonne foi d'avoir limité leur enquête à des écrivains de « droite ». Ce ne sont pas en effet des réponses d'écrivains *politiquement* de « gauche » qui font le plus défaut dans *l'Enquête*, ce sont les réponses d'écrivains appartenant à la « gauche » littéraire. Si on laisse de côté les réponses de quelques isolés (Pérochon, Escholier), on constate qu'ont répondu à l'*Enquête* les groupes suivants : *Action française*, *Revue Critique*, *Divan*, *N. R. F.*, *Marges*, *Revue Fédéraliste*, et trop partiellement les Dadaïstes. Manquent les groupes *Europe*, *Clarté*, *Ecrits Nouveaux*, *Œuf Dur*, *Esprit Nouveau*, *Crapouillot* et les néo-classiques-unanimistes du *Mouton blanc*.

Si on regarde de plus près, on constate que deux générations (en comptant que les « générations » littéraires sont de dix ans et non pas de trente, comme le dénombre Albert Thibaudet) ont été interrogées et que, si la plupart des tendances de la génération de 30 à 40 ans (groupe *Europe* excepté, c'est-à-dire Duhamel, Vildrac, Arcos, Bloch, Durtain, Werth) sont représentées, les seuls représentants de la génération de 20 à 30 ans qui aient été interrogés sont des catholiques et des royalistes, tous traditionalistes en art.

C'est pourquoi il est impossible d'accepter sans réserves

l'affirmation de Rambaud et Varillon, à savoir que Bourget, Maurras et Barrès sont les trois maîtres incontestés de la jeune littérature. Pour Barrès, c'est certain. Pour Bourget et Maurras beaucoup moins.

Si Pierre Benoit, Martin-Chauffier, Montherlant, Variot, Camo, Marsan, quelques jeunes : Fernandat, Reynaud, dans une certaine mesure Drieu La Rochelle désignent pour leurs maîtres Bourget, Barrès, Maurras ; Béraud, Billotey, Brillant, Chardonne, Dorgelès, Escholier, Aragon, Imann, Lacretelle, Maurois, Pérochon, Piéchaud, Pourrat, Thérive, Chabaneix, Cocteau, Derême, Louis Pize, Pierre Lièvre, Soupault, Supervielle ne parlent pas d'eux, Mauriac et Salmon ne parlent que de Barrès.

Mais plutôt que mettre en avant cet argument numérique, il convient d'opérer une dissociation d'idées sur le mot « maître » et de distinguer chez un artiste des maîtres d'art (Pérugin maître de Raphaël) et des maîtres de pensée et de vie (Epicure maître d'Horace).

Bourget, Maurras, Barrès ne sont pas désignés par leurs disciples comme leurs modèles littéraires, mais comme des animateurs, des maîtres de vie. Ils sont proclamés maîtres par l'homme, par le citoyen, non pas par l'artiste. Mais ce qu'on demandait à cette enquête littéraire, c'étaient des désignations littéraires, et non pas d'ordre politique. Que Pierre Benoît homme tienne pour ses maîtres Barrès, Maurras, Bourget, qu'importe si, dans son œuvre littéraire, rien de leur influence n'apparaît. Et c'est peut-être à Benoît que songe François Mauriac, quand, dans une réponse tardive, il écrit finement : « C'est vrai qu'un romancier de l'école du cher Féval peut, dans son particulier, professer la doctrine Bourget, Barrès, Maurras, sans que ses livres en reflètent rien. » Et Drieu La Rochelle se plaint de son côté : « Je ne peux pas me consoler que le formidable effort que Maurras a suscité aboutisse, dans l'ordre littéraire qui doit seul me préoccuper ici, au triomphe de Pierre Benoît. » Un Eugène Marsan cite le trio, mais aus-

sitôt après, Moréas et Toulet : Bourget, Barrès, Maurras sont ses maîtres en nationalisme, mais Moréas et Toulet (après Stendhal et Mérimée) ses maîtres en littérature.

Notons encore, en ce qui concerne Bourget, que c'est le plus souvent le critique des *Essais de psychologie* et des *Pages de doctrine* et non pas le créateur qui est exalté, et que, si c'est le romancier qu'on loue, on loue non pas le psychologue de *Mensonges* ou d'*Anomalies* (c'est-à-dire la part d'originalité de Bourget), mais le bâtisseur de romans, le continuateur de Balzac.

C'est tout de même, dira-t-on, un signe des temps que le « politique d'abord » trouve tant d'adeptes chez les jeunes littérateurs. Mais on peut se demander si Maurras, Bourget, Barrès littérateurs ou politiques, n'ont pas simplement profité de la guerre et du retentissement sur tous les individus de ses conséquences sociales et économiques. On peut se demander également, au cas où l'influence humaine des deux premiers s'étendrait véritablement à la littérature française de demain, si elle n'en entraverait pas l'essor. Les époques où les préoccupations sociales et politiques dominent les artistes ne sont jamais de grandes époques d'art (Révolution, Empire).

Il est bien curieux d'ailleurs de constater que Barrès, dans une lettre adressée à Rambaud et Varillon, met précisément en garde les jeunes écrivains contre toute limitation et toute contrainte en art : « Une souche vigoureuse, solide aux racines, et poussant droit un épais feuillage, c'est indispensable, mais il nous faut des fleurs en surabondance. Aimez l'or, l'azur et la flamme... Nous demandons des images et des chants. » Et Maurras lui-même met en défiance contre une soumission sans critique à la tradition : « Point de table rase, mais la voie libre... N'écoutez pas les sots qui soutiennent que tout est dit ou fait. Car tant de belles choses sont possibles encore ! Dans quel ordre ? Dans tous ! »

Les droits de l'art sont imprescriptibles ; sa liberté, il n'y renonce jamais bien longtemps. C'est l'indication d'un

état d'esprit commun et non pas d'une orientation littéraire générale qu'on retire des réponses des disciples avoués de Bourget, Maurras, Barrès. Il était utile de le souligner.

Chez les poètes et les dramaturges, on trouve plus que chez les romanciers et les critiques des réponses purement littéraires. Rimbaud et Valéry tiennent la corde, avec Toulet, chez les premiers, Porto-Riche chez les seconds. Il y aurait là aussi beaucoup à dire : le vers-libre d'une part n'est pas aussi mort qu'on le fait et, d'autre part, lorsqu'on ouvre une jeune revue, on y trouve aussi souvent des épigones de Romains que de Rimbaud, Valéry et Toulet. En ce qui concerne les dramaturges, c'est évidemment une marque de la pauvreté du théâtre d'avant-guerre que de voir ces nouveau-venus réduits à citer un Porto-Riche et un Bataille, s'ils veulent citer des maîtres d'hier. Quant à dire que le théâtre nouveau qui se dessine procède de l'un ou de l'autre, je crois bien que personne ne l'oserait.

Les influences littéraires qui s'exercent sur les romanciers se dégagent assez mal, nous l'avons vu, des réponses des intéressés soit qu'ils aient répondu à côté, comme Benoît, soit qu'ils aient, comme Montherlant ou Drieu La Rochelle, dressé un bilan complet de leur culture, soit enfin qu'ils aient, comme Maurice Brillant, parlé des maîtres particuliers que le hasard a mis sur leur route, Henri Brémond, Henri Bidou, etc... Louis Pize va même jusqu'à citer l'exquis humaniste Joseph Parnin, professeur de rhétorique au lycée de Tournon-sur-Rhône, et c'est peut-être après tout lui qui est dans le vrai : ce sont nos initiateurs qui jouent le plus grand rôle dans notre formation intellectuelle (professeurs, camarades, etc....). Ce qui nous intéresse le plus toutefois, c'est de découvrir, fût-ce entre les lignes, quels sont des créateurs d'hier ceux qui se prolongent, se ramifient chez les créateurs d'aujourd'hui. Là encore, il faut différencier, distinguer les jeunes écrivains à tempérament original de ceux qui se

contentent de répéter, de recueillir les héritages et s'attacher uniquement sur ce point aux réponses des premiers.

Proust, par exemple, est cité par presque tous ceux qui brillent au premier rang depuis 1918. L'enquête est de 1922 ; Proust vivait encore. Si l'enquête avait lieu aujourd'hui, Proust mort, son influence serait sans aucun doute beaucoup plus nettement reconnue. Bien des illusions de l'après-guerre se sont dissipées encore depuis l'an dernier. Par exemple, l'appel à l'énergie qu'on trouve dans bon nombre de réponses s'y trouverait-il encore cette année ? La foi en une littérature qui rétablirait le contact perdu depuis cinquante ans entre l'artiste et le public s'y manifesterait-elle davantage ? Peut-être, mais probablement non sans correctifs, ni atténuantes. Le besoin d'affirmations, de certitudes, la nécessité de mettre de l'ordre dans le chaos spirituel où le monde se débat sont plus grands que jamais. Partout on constate un effort pour réintroduire la simplicité dans le monde ; le schématiser à nouveau par des décisions et selon la loi de l'intelligence. Et l'on peut imaginer, espérer, (l'on doit souhaiter) qu'en marge de cette chasse au normal et à l'élémentaire, trouve sa place un art robuste et clair, accessible à tous, barbare peut-être à la façon des cathédrales du moyen-âge, mais grandiose, imposant, irrésistible.

Mais à côté de cette grande littérature nouvelle dont nous n'avons à la vérité aucun signe précurseur certain, il semble sage de ménager sa place à une littérature d'avant-garde, qui obéit au besoin inverse de se livrer à une revision critique impitoyable du réel, à ne pas se contenter des données traditionnelles, et à reconstruire le monde nouveau par morceaux et non pas d'un coup.

La littérature « d'exception » n'a pas fini son temps et les domaines nouveaux que commencent à défricher, sur les traces de Rimbaud, Valéry et Proust, la plupart des jeunes poètes et romanciers, ne seront pas de quelque temps accessibles à l'ordinaire des lecteurs. Le grand

problème de la personnalité est à l'ordre du jour, lisez *le Bon Apôtre* de Soupault, dans le dernier numéro de cette revue *la Valise vide* de Drieu la Rochelle et *Par la faute de M. de Balzac* de Maurois, et vous verrez quelles possibilités et quelle variété il offre à l'art du récit.

C'est Gide et Proust qui sont là les maîtres précurseurs, après Meredith et Dostoïevski. Mais il semble que c'est sous la forme d'une inquiétude, et non pas d'une étude comme chez Proust, que ce problème sera posé le plus souvent. Un nouveau « mal du siècle » menace notre littérature de demain, se met à la traverse de toutes les grandes entreprises de construction qui en 1922 se faisaient jour.

Quel rôle Bourget, Barrès, Maurras auraient-ils à jouer là-dedans ? Il y a bien un fossé — la guerre — entre eux et les générations suivantes. Sans parler de Maurras, prisonnier d'une doctrine, quelles découvertes littéraires Bourget et Barrès ont-ils faites parmi les jeunes ? Il serait instructif de relever les titres des livres préfacés ou lancés par Bourget et Barrès depuis quinze ans ; y trouverait-on celui d'une seule œuvre originale et vraiment nouvelle ? Mirbeau avait la divination de l'avenir, Bourget et Barrès en sont privés. Barrès, ce même Barrès qui, quelques années avant la guerre, fit campagne pour le grand-prix académique de littérature en faveur d'André Lafon contre Péguy encore inconnu du public, comment lui faire crédit lorsqu'il écrit : « Je crois distinguer tout au clair ceux d'entre vous qui sont nés pour s'éterniser. »

C'est peut-être en mesurant l'incompréhension des maîtres devant les « jeunes », qu'on se rendra le mieux compte de la différence de plan entre la littérature d'hier et celle que nous promet demain.

Mais il n'est pas sans grandeur de voir les maîtres de demain rendre le salut des armes à ceux d'hier, au moment même où ils s'engagent sur la voie nouvelle. Les injures à Racine n'ont rien ajouté à la gloire du jeune

romantisme. Tout fait croire que la littérature de 1930 n'aura guère plus en commun avec celle de 1900 que celle de 1830 avec celle de 1800. Nous sommes à un tournant, mais comment ne pas adresser un adieu ému et révérent au spectacle et aux émotions qui furent ceux de notre adolescence, comment, malgré toute l'ardeur de nos espérances, ne pas douter un peu de nous devant l'inconnu et ne pas reposer un instant nos regards sur la tâche faite par ceux de nos aînés qui se soudent le mieux au passé plutôt que sur celle des maîtres qui nous précèdent sur le chemin de nos rêves ? C'est à quoi Rambaud et Varillon nous ont à raison convié. Mais, après la halte pieuse devant le reposoir où les fleurs déjà se fanent, le cortège reprend sa marche, sans se retourner.

BENJAMIN CRÉMIEUX

MON PLUS SECRET CONSEIL...

Mon plus secret conseil et mon doux entretien,
Pensers, chers confidents d'un amour si fidèle,
Tenez-moi compagnie et parlons d'Isabelle...

TRISTAN L'HERMITE
(Les Amours)

I

Palazzo Ristori, Vomero, Napoli.

« Et si je la ramenais à son mari ? »

Ça, c'est du monologue de théâtre, une de ces choses qu'il se surprenait à dire, ou même seulement à penser, pour des spectateurs imaginaires. Comment a-t-il pu retomber dans un pareil enfantillage ; un homme avec charge d'âme, et au milieu d'une si grave crise sentimentale ? C'est pour que mon ange gardien l'aille répéter à l'ange gardien d'Irène, sans doute ! Comment pourrait-il ramener Isabelle à son mari ? Il faudrait qu'elle y consentît ; mais passons sur cette impossibilité. Le mari dirait : Je ne vous connais pas ; je ne connais plus Madame ; le divorce a été prononcé. Dirait-il cela ? Rien n'est prévisible. On peut imaginer le voyage : monter, en gare de Naples, dans le Paris-Rome ; arriver à Paris, gare de Lyon. La grille du Jardin des Plantes. Vous passerez par le Boulevard Saint-Michel et vous arrêterez devant le bureau de tabac de la place Médicis. Enfin, chez nous,

non, chez moi, rue Berthollet. Il faudrait y coucher. La dernière nuit passée ensemble ! Oui, mais soutenu par cette pensée : je la ramène à son mari ; je ne l'abandonne pas, et je fais une chose surprenante, romanesque et morale. Le lendemain matin : une voiture chargée de ses bagages ; la gare de l'Est ; les rames de vagons brun-rouge, plutôt : couleur de chocolat (ce sont les troisièmes) ; pourquoi a-t-on choisi cette couleur ? Qui en a eu l'idée ? (Voilà une de ces choses qu'on ne saura jamais.) Nous arrivons ; dans une ville du réseau de l'Est. Et s'il a été nommé ailleurs ? depuis quatorze ou quinze mois qu'elle n'a plus entendu parler de lui... Enfin nous voici à la porte de son appartement. Monsieur est sorti. Attendrons-nous ? Reviendrons-nous ? Ou bien, il est chez lui. A la servante : Dites à Monsieur que Monsieur Lu-cas Le-theil désire lui parler. C'est peut être la même servante, celle qui était là avant le départ de Madame. Elle la reconnaît : Oh, Madame ! Ou bien, ce n'est pas la même, et on entre sans incident, la reconnaissance remise à l'instant d'après, quand le mari ouvrira la porte du salon et qu'il la verra. L'imaginer vieilli, attristé, — non, c'est absurde. Absurde aussi l'image de la grande scène où il pardonnerait, la tenant serrée entre ses bras, puis disant à Lucas : Monsieur, vous êtes un galant homme. Ça ne se passe jamais comme ça. Plus vraisemblable serait une scène violente et vulgaire, une retraite honteuse vers le palier ; des portes s'entrebâillant aux autres étages. Non, il est fonctionnaire ; il a une situation à faire respecter, une dignité à garder. Ce serait une mise à la porte énergique, rapide et polie ; un souvenir intolérable.

Oh, assez, de cette rêverie de collégien pendant l'étude du soir ! Elle est aussi sotte, aussi humiliante que toute cette lamentable histoire de ses relations avec Isabelle. Enfin, dans huit jours... mettons quinze... tout cela sera oublié, le sillage même effacé. Libre ! libre de toute cette médiocrité, de tout ce péché ; et la Vie Princière recom-

mencera, pour tout de bon cette fois-ci... « Et si je la ramenais à son mari » : c'est aussi indigne de lui, Lucas Letheil, aussi bassement sot que s'il avait tendu le poing dans la direction de cette porte derrière laquelle il y a la chambre où Isabelle dort. Car elle dort. Après l'abominable querelle, — la dernière ! — elle s'est endormie, croyant sans doute que cela se terminerait comme d'habitude. Elle pense même que cela s'est mieux terminé que la dernière fois, la nuit du Mensonge. Elle verra bien que non. C'est même parce qu'il a pris cette résolution qu'il n'a pas voulu acheter une semaine de tranquillité au prix d'une action brutale. Cette situation insupportable va prendre fin ; et, sans doute, ramener Isabelle à son mari serait un heureux dénouement à cette comédie sans intérêt. Plus tard il songerait : j'avais à peine vingt-deux ans ; une femme, je ne sais plus comment, s'était fourvoyée dans ma vie ; elle eût été aimable, sans les crises de fureur auxquelles elle était sujette. Elle était divorcée. Eh bien, je l'ai ramenée à son mari, et ils vécurent heureux. Il y a des hommes qui brisent des ménages ; moi, j'ai rompu un divorce... Oui, cette fin rendrait acceptable le souvenir de cette histoire ; mais telle qu'elle était, et avec la fin qu'elle allait avoir, ce serait bien, de toutes les aventures de sa jeunesse, la dernière qu'il irait chercher pour se la raconter. Isabelle serait pour lui une de ces femmes qui ne comptent pas dans la vie d'un homme, et dont le nom ne représente qu'une erreur, des ennuis, du temps perdu, une déception. Quelque chose comme ce vêtement du grand tailleur — notre tout premier effort d'élégance — essayé souvent, payé cher, et qui n'allait pas bien, que nous n'avons mis que deux ou trois fois, dont nous avons longtemps encombré une armoire, par esprit de bonne volonté, par un sentiment voisin de ce qu'on appelle le sentiment du Devoir, et que nous avons fini par donner, mais avec une sorte de remords. Isabelle ne lui allait pas bien. Sa fraicheur, l'éclat de son visage, ses manières réservées,

son esprit, l'avaient trompé. En réalité, elle était faite pour être la femme d'un bourgeois, d'un industriel par exemple, mais non pas la maîtresse d'un homme tel que Lucas Letheil, qui était... quoi donc ? Oh, bien des choses ; mais avant tout et surtout, quelque chose de plus rare, de plus haut dans l'échelle sociale qu'un grand seigneur ou qu'un milliardaire : un Poète. Et c'est pour cela qu'une fin poétique, ou au moins joliment comique, aurait convenu à cette affaire manquée. Si elle avait eu un enfant de son mari, il aurait existé un élément de réconciliation, la chose n'aurait pas été aussi désespérément impossible. Mais non : cela allait finir maladroitement, sottement... Je m'étais trompé de porte ; je n'ai pas osé m'en aller tout de suite ; à la fin, j'ai filé honteusement...

Non ; c'est une vue extrême des choses. Son départ, tout à l'heure, ne sera pas une fuite. Je suis libre. Célibataire et libre. J'ai envie d'aller, seul, faire une excursion en Sicile. Qui peut m'en empêcher ? J'y vais. Et dans une heure, le jour étant levé, je prends un train pour Messine. J'aime les départs au matin. — Ah, mais voici que j'ai encore manqué à la promesse que je m'étais faite de ne plus songer à Isabelle.

II

Son livre était resté ouvert devant lui sur la table. Il le repousse, ferme les yeux, et suit aussi longtemps que possible l'image laissée sur sa rétine : les pages, qui sont deux rectangles clairs dans le cadre noir des marges. Attention : tout va sombrer dans cette teinte mordorée. Non : il retrouve l'image fuyante, de plus en plus faible. Cette fois, elle disparaît. Mais qu'y avait-il derrière elle ? Une espèce d'amphore, confuse, bleuâtre, au centre de la nuit rouge des paupières... A quel objet, éclairé par la lampe et situé en face de lui, cette amphore correspond-elle ? Il ouvre les yeux. Ce serait ce petit vase de verre, là-bas, sur

le guéridon ? Il s'était donc trouvé dans le champ de son regard ? Du reste, il n'est pas bleu, et rien ne le fait paraître bleu. Est-ce le cas d'une impression faible faisant renaître une impression ancienne plus forte, quand déjà la mémoire et l'imagination, profitant de la coïncidence, ont modifié cette image, déformé et coloré l'objet ?

Il s'attarde, un centième de seconde, près du poteau-frontière de la chair et de l'esprit, là où les impressions nouvelles entrent et se font place, comme elles peuvent, parmi la multitude des souvenirs... Et puis, ouf! Assez. Plutôt : agir. Puisque c'est pour agir qu'il s'est empêché de dormir. Sa résolution tient toujours ? Oui. Je suis libre, et je veux être seul. En Sicile. Mais il faut surveiller la fenêtre. Il éteint la lampe électrique.

Tout est noir encore... Quand il était enfant, il s'était figuré que le volcan était assez lumineux pour éclairer, au moins faiblement, toute la ville pendant les nuits sans lune. Quelque tableau, ou une image de livres d'étrennes avaient dû lui mettre cette idée dans la tête. Il rallume, et veut se contraindre à lire ; « Les Césars » de Thomas De Quincey. Une belle lecture ; et quel dommage que tout cela soit si loin de l'homme qu'il est en ce moment, si froid, si inutile ; même les morceaux de bravoure, la mort de Néron et la description de l'épouvantable supplice dont il est menacé ; « more maiorum »... En ce moment, le seul livre qui serait capable de retenir son attention serait un « Art de rompre » ; non pas un poème ou un roman, mais un simple manuel de morale usuelle et pratique sur l'art de rompre. Oh ! pourquoi personne n'a songé à écrire un manuel de ce genre ? Une espèce de guide, dans lequel un grand nombre de cas seraient considérés et leur solution indiquée ? Cela se présenterait comme une suite de théorèmes : en italiques l'exposé de la situation, et au-dessous, en caractères différents, la solution à lui donner. Ce serait un livre plus gros que le plus gros des manuels de la collection Hœpli. Par exemple, on y trouverait un

chapitre intitulé : « *Conduite à tenir quand on a fait l'imprudence d'emmener hors de son pays d'origine la personne avec qui on veut rompre.* » Lucas avait fait la sottise d'emmener Isabelle hors de Paris et hors de France. Oui, mais ce ne serait jamais exactement son cas : si la situation était la même, les personnes intéressées seraient nécessairement différentes. Son problème à lui était trop compliqué. Cependant il a déjà commencé à le résoudre. Soit une droite joignant les points A et B. Tout à l'heure il tirera cette droite, laissant Isabelle au point A, c'est-à-dire, chez lui, à Naples, et ce soir il sera au point B, une chambre d'hôtel à Messine ou à Palerme. Après ?...

Ah, sans doute, un homme qui aurait été majeur depuis plus de huit mois et qui aurait eu plus d'expérience qu'un Lucas Letheil de vingt-et-un ans et huit mois, enfin, *un homme,* aurait dormi tranquillement sur le sofa, après la grande querelle. Tranquillement ; et à son tranquille réveil, il aurait déjeuné à l'heure habituelle ; après quoi, il aurait dit : Ma chère Isabelle, vous avez un train qui part à telle heure et qui correspond avec le Paris-Rome de ce soir. Graziella vous aidera à faire vos malles. Je vais déjeuner en ville, prendre votre billet, retenir votre place, et une heure avant le départ du train je viendrai vous chercher en voiture ici.

Et tout se passerait ainsi, et ce soir, à cinq heures, il irait chez Donna Clementina s'excuser de n'avoir pu se rendre au dîner de la veille. Ce serait l'heure du goûter chez Donna Clementina, et sans doute Irène serait là... Et, libre enfin, n'ayant plus rien à cacher, il oserait...

Voilà comment l'homme plein d'expérience, l'homme, par exemple, de vingt-cinq ans, se tirerait d'affaire. Mais pour Lucas Letheil, vingt-et-un ans et huit mois, c'était tout aussi impossible que de ramener Isabelle à son mari ; cela ne pouvait pas sortir du domaine de la rêverie. Même si elle se laissait, par dépit, emmener à la gare, au dernier moment, le cœur à tous deux leur manquerait et l'affreuse

réconciliation aurait lieu sur le quai, devant le train, et il faudrait courir pour faire retirer les bagages du fourgon, — ah, et obtenir, si c'était possible, le remboursement du billet. Et le soir même, en rentrant, toute cette fatigante comédie fournirait le sujet d'une nouvelle querelle, plus grave encore que la précédente. Non, celle-ci doit être la dernière. En s'éloignant, il rend la réconciliation impossible. La rupture se fera, probablement, par lettres, (ne pas donner mon adresse : elle viendrait me rejoindre). Son départ n'est pas une fuite. C'est un repli stratégique. C'est la meilleure façon de concilier le reste d'affection qu'il a pour Isabelle et la nécessité où il est de rompre avec elle. Une fois, elle l'a menacé de s'en aller, de rentrer seule en France. Il aurait dû la prendre au mot. Mais elle ne serait pas partie. Le voyage, seule, lui fait peur ; et surtout, elle tient à lui, ce n'est pas douteux. Le jour où il a failli tomber dans l'escalier : comme elle est devenue pâle et comme son cœur battait... Et puis, cette façon qu'elle a de venir toujours où il est, sans bruit, et comme se faisant toute petite pour ne pas le déranger quand il travaille... Aussi, son inquiétude, son malaise, quand elle croit qu'il regarde avec plaisir une autre femme, au restaurant ou au théâtre. Il a vraiment bien fait de ne pas prononcer le nom d'Irène et de vieillir Donna Clementina d'une dizaine d'années... Pourtant, c'est Irène, qu'elle ne connaît pas, qui est la cause de cette suprême querelle. « Si tu tiens tant que cela à aller à ce dîner, c'est parce qu'il doit y avoir une femme que tu veux retrouver. » Elle avait deviné. Mais à cet instant-là, il ne songeait pas à Irène, tout préoccupé qu'il était de l'impolitesse énorme qu'il commettait en ne se rendant pas à cette invitation qu'il avait acceptée, furieux de penser qu'on l'attendait peut-être pour se mettre à table.

Mais c'est fini. Dans quinze jours, au plus tard, il rentrerait ici, chez lui, et trouverait la place nette. Quinze jours sans aller chez Donna Clementina... Mais il lui

écrira, plusieurs fois même. (Tâcher d'écrire des lettres intéressantes, qu'elle lira peut-être à Irène.) Finies les scènes à propos de rien, les averses de larmes, les menaces de suicide, les crises de sanglots, les étouffements, — et les invitations acceptées auxquelles on ne va pas. Seul chez moi, avec mes livres, tranquille. Il faudra garder Graziella, qui fait bien son service ; et même augmenter ses gages pour qu'elle soit discrète, qu'elle oublie complètement l'existence de la Signora. Le premier jour ce sera dur de se retrouver ici, quel silence ! dans le salottino, dans *leur* chambre, sans elle ! Il n'y aura plus de fleurs fraîches sur sa table de travail ; Graziella n'y pensera pas, ne saurait même pas choisir les fleurs, vieille sorcière, « la strega col nome poetico ». Pour ne pas avoir, au réveil, le choc de se trouver seul, il passera toute la première nuit dehors, n'importe où, dans un cabaret du port, et ne rentrera qu'au grand jour. Sans doute il aura revu Irène le jour même de son retour — à quelle heure arrive le train de Sicile ? — ou il la verra le lendemain. Et c'est bien vrai qu'en partant ainsi il se rapproche d'Irène, puisque ce départ lèvera le grand obstacle à... tout.

Ainsi, tout à l'heure, en montant dans le train pour Messine, il se dira : C'est vers Irène que je vais...

Mouvement stratégique... Bien sûr ? Bien vrai, Lucas ? Un mouvement stratégique — pour quelle fin combiné ? Ne semblerait-il pas, plutôt, que c'est une manœuvre destinée à donner une leçon à Isabelle, à la faire réfléchir, à la corriger, à la reconquérir ?

Question embarrassante... Irène pensera qu'un simple caprice de voyageur lui a fait quitter Naples et s'éloigner d'elle. Isabelle se dira : « Je me suis rendue insupportable et si je ne me surveille pas davantage il me quittera. » Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, puisqu'il ne reviendra qu'une fois Isabelle partie ; et son retour chez Donna Clementina arrangera tout.

Irène... Se tu sapessi tutto il bene che ti veglio ! Quand

ils seront mariés depuis longtemps (un an, deux ans), il lui racontera cette histoire et pourquoi il avait manqué ce dîner chez Donna Clementina. Mais ce n'est pas racontable. Qu'était donc cette femme qui consentait à vivre chez vous ? Il lui expliquerait qui était Isabelle, son divorce, et comment il l'avait connue, et son projet d'ouvrir une école de dentellières, et de renouveler ou de perfectionner l'art de la dentelle ; toutes choses parfaitement avouables. « Alors j'étais sans le savoir la rivale d'une dentellière ! » Non, Irène ne dirait pas cela ; cela ne lui viendrait même pas à l'esprit. C'est ce que dirait la fille d'un parvenu ou quelque vulgaire mondaine. Mais pas Irène. Justement, et c'est pour cela que c'est Toi. Ah, si j'avais su, quand j'ai quitté Paris, que j'allais trouver à Naples quelque chose de plus beau que Naples ! Pourquoi n'ai-je pas songé plus tôt à me servir de la lettre de recommandation de mon tuteur pour Donna Clementina ? C'était six semaines de gagnées, et mes affaires seraient plus avancées maintenant du côté d'Irène... Mais tout s'arrange ; je vais tout arranger.

III

La Paix. C'est ce que veut dire votre nom, Signorina, et vous le savez : Irène... Dans Winifred aussi il y a ce mot : la Paix. Curieuse coïncidence. Que se serait-il passé si, au lieu de venir ici après avoir réglé ses affaires de comptes de tutelle et de majorité, il était retourné à Hastings ? Winifred entre au Conseil, telle qu'elle était lorsqu'elle revenait du tennis, dans ces beaux jours du mois d'août. Toute en blanc, sauf le tricot jaune-citron, toujours large ouvert sur sa gorge, au milieu de laquelle il y a cette grande tache rouge et rose, ce grand suçon que le soleil lui a fait. « Ah mon cher ami Liouca, je suis tirée ! — Non, Winnie, vous n'êtes pas tirée ; vous êtes fatiguée. — Oh ? Fa-ti-gaie. C'est ça ? » Il regarde ses bras nus, un peu rudes et rouges

avec le duvet clair et court qu'un rayon fait luire. Il respire son parfum chaud et songe à l'humidité qu'il doit y avoir, sous le lin et la toile pure, ici, et là, et là. Elle sourit, se lève, bondit, se met à chanter : « Vous me devez une paire de gants ! vous me devez une paire de gants ! vous me devez... — Pourquoi ? — Parce que je vous ai embrassé, sur le front, pendant que vous dormiez. Oui, quand j'ai traversé le salon, après déjeuner, et que vous dormiez sur le divan. — Je ronflais ? — Non, c'est-à-dire, oui : les vitres tremblaient ; mais je veux ma paire de gants. Demain. — Des gants courts ou montants ? jusque-là ? » Il lui prend la main et baise le poignet. « Ou un peu plus haut ? jusqu'au coude ? jusque là ? plus haut, je pense. » Ses lèvres montent jusqu'à la nuque et s'arrêtent sur la bouche. Mais c'est de l'aisselle qu'il avait envie... A la fin des vacances, elle se laissait embrasser autant de fois qu'il voulait lorsqu'ils étaient seuls. Mais Jean des Challettes était arrivé, et il avait dû s'occuper de lui. Son cousin. Lui aussi a dû embrasser Winnie. Ce n'était pas sérieux ; pas... profond. Lucas aurait dû lui demander de rester assise sur ses genoux le temps de fumer une cigarette, comme le faisait Margot Maury à Aix-les-Bains l'autre année. Un amusement. Voilà pour Winifred ; Irène, c'est autre chose. Il n'avait pas à regretter de n'être pas resté à Hastings.

Et s'il était resté à Paris, Hedvige. La présentation, un mois avant le départ pour l'Angleterre, dans le salon de thé de cet hôtel place Vendôme, et ensuite les promenades à Montmartre avec la bande de Gustave Delarue. Elle s'asseyait toujours à côté de lui, lui parlait la première, lui avait dit qu'il ressemblait à une grande vedette des salons et des sports, dont on disait qu'elle avait été la maîtresse. Ils s'entendaient bien. « Mais vas-y, qu'est-ce que tu attends ? dit Gustave. — C'est vrai que je lui plais. Mais pourquoi ? — Ah ! ça... dit Gustave ; moi à ta place... ; la femme divorcée d'un ancien ministre, mon cher, c'est

flatteur ; et puis c'est une bien bonne fille. » Pauvre Gustave ! « la femme divorcée d'un ancien ministre » ! Il trouve que c'est flatteur ; oui : elle est pour lui ce que serait pour moi la femme qui aurait été la maîtresse d'un grand poète. Il a tort et j'ai raison. « La personne qui dort avec le poète est bénie. » Oui, Hedvige... La promener, la distraire ; ces balades dans des endroits bruyants qui me fatiguent et m'ennuient...; mais il faut surveiller la fenêtre.

IV

Il éteint la lampe... L'aube ; son silence, sa frêle gravité ; la fée venue sans bruit et qui se tient debout dans la chambre. Voici arrivé l'instant décisif. Pourvu que Graziella dorme encore... L'aube, qui voit mon secret et mon agitation, et qui lit calmement mon livre resté ouvert... L'aube du 7 avril 1903... Rue Berthollet, on commence à entendre la longue chanson chuchotée, aiguë, crissante, du lait qu'on monte aux étages. Ici, bientôt, ce seront les cent mille sonnailles qui marchent en tremblant devant l'aurore. — Vite, impossible de prendre une valise, ni rien, sans éveiller Isabelle, ni faire sortir Graziella de sa chambre. — Il a son portefeuille ? oui ; environ trois mille lire en billets, et Isabelle a l'argent de la maison pour une semaine. Il a ses clés. Adieu. Regarde encore une fois autour de toi. Adieu. O ragazza mia ! chère Vous ! je suis fâché de vous quitter si vilainement, les premiers temps étaient si beaux ! Mais je n'ai pas trouvé de moyen qui fût moins brutal, moins douloureux pour elle et pour moi... Je pourrais emporter Thomas De Quincey ? Non, je serai incapable de lire, pendant ce voyage ; et demain, là-bas, je trouverai des Tauchnitz. Adieu. Il s'agit d'être seul et de réfléchir, et de trouver la solution de ce problème. Il revient sur ses pas, referme le livre, — Thomas De Quincey — le repose à sa place sur un rayon — Complete Works. Il n'aimerait

pas le retrouver ouvert sur la table, comme s'il avait rêvé ce voyage qu'il va faire. C'est un témoin qu'il écarte. C'est bien tout. Adieu, cette fois. Il a eu raison de faire graisser les gonds de la porte. Descendre l'escalier sur la pointe des pieds est un excès de précaution. Ah ! dans la rue et dans l'aurore d'avril. Personne ne l'a vu sortir. Notre place et notre rue. La lumière de la jeune journée sur les volets de la chambre où elle dort : les beaux volets verts, épais, dont le bas se soulève comme une paupière et comme un faix de palmes. Quand il les reverra elle ne sera plus là. Elle sera... où ? dormant derrière les volets gris et rigides de Paris.

Il regarde le ciel, bleu sur bleu, à chaque seconde plus bleu ; ça inonde l'infini, cette avalanche, cette dilatation de bleu ; et il en vient toujours, derrière celui qu'on voit... Dans l'aurore napolitaine, la même qui déferle sous les hautes terrasses blanches des dieux, voyez dans la rue pleine de ciel, le petit jeune homme qui vient de sortir, tout énervé encore d'une querelle définitive avec sa maî-
Il est bien fatigué ! mais il est libre, et il l'a toujours été. A cette heure et sous ce ciel, la vie est trop belle pour qu'on s'avise de se souvenir. La vie est une joyeuse escapade ; on manque la classe ! on n'a jamais eu de maîtresse !... Santo Dio ! il a oublié de prendre un mouchoir propre. J'en achèterai à Messine ou à Palerme.

V

La pente du Vomero.

Aller aussi vite que possible. Le funiculaire ? non, peut-être ne marche-t-il pas encore ; peut-être faudrait-il attendre, et il est nécessaire que chaque seconde l'éloigne de cette chambre où Isabelle dort et va s'éveiller. Il dégringolera la pente du Vomero à pied, comme s'il allait tomber dans la mer, jusqu'à la Via dei Mille où il y aura sans

doute une voiture matinale à la station des fiacres. Chemins et terrasses sur la ville et sur la mer. « Pè tutta Napole... » ; ça se chante.

Il est si fatigué qu'il ne sent même plus cette migraine qui commençait quand il est sorti. Oh, exténué. L'amour, la querelle, le grand conflit des sentiments et des résolutions, les « Césars », l'effort pour ne pas s'endormir, et par-dessus tout cela une longue journée de voyage : sûrement, ce soir, en arrivant, il aura la fièvre, tombera peut-être gravement malade. De toute façon, avec la vie qu'il mène depuis qu'il est majeur, il n'en a pas pour longtemps. Déjà, au collège, il en avait le pressentiment. « Ainsi j'aurai passé... » Son ennemi, l'Indésirable, se réjouira de sa mort. Il dira à ses fils : Voyez ce qu'il arrive quand on est libre trop jeune. Son héritière sera Tante Alice, qui ne le pleurera pas et dira peut-être : C'est bien fait, il n'était bon à rien. Et les amis de la famille : Un inutile de moins ! Il avait bien mal débuté dans la vie. Lui-même disait qu'il ne voulait suivre aucune carrière, qu'il ne vivrait que pour se plaire à lui-même et d'autres sottises du même genre. Pas tout à fait responsable, du reste. Un esprit faible, qui s'est laissé entraîner par ces artistes et ces anarchistes qu'il fréquentait... Oui, c'est bien là le point de vue de l'Indésirable et de tout le milieu qu'il représente : bourgeois ; bourgeois de province dont la vie me paraît infernale, et bourgeois de Paris, bornés à leur quartier... l'Indésirable !... Quel personnage de farce... comme il irait mal avec ce paysage, comme il serait dépaysé ici... l'Indésirable sur la pente du Vomero, avec le Vésuve à gauche et la mer à droite, si loin de Vaugirard... l'Indésirable parmi ceux qu'il doit appeler « les macaronis ». La tête qu'il ferait si je lui disais que j'ai envie d'acheter cette jolie villa toute neuve, la voilà, penchée au-dessus de Santa-Lucia et du grand désert bleu, scintillant, qui finit dans le ciel tiède. A vendre : douze mille lire. Pour nous, pour Irène et moi, si Naples lui plaît comme résidence d'hiver. « Un Fran-

çais doit vivre en France ! » dirait l'Indésirable. Tiens, pourquoi ? Expliquez-vous. C'est un paradoxe vaugirardien, sans doute... Oh, la dernière scène avec l'Indésirable, quand j'ai pris le chandelier pour me défendre parce qu'il s'avançait sur moi les mains levées...

... Drôle de scène, d'un haut comique, entre un Lucas Letheil très calme, glacial, et l'Indésirable, glapissant et écumant. « Paris ? j'en ai plein le dos. La France ? Connais pas : jamais été présenté. — Alors tu es un Sans-Patrie ? Petit misérable ! Tu seras la honte du nom sans tache que tes parents... C'est au bagne, au bagne que tu finiras ! — Je suis chez moi : allez, ouste, sortez, et plus vite que ça ! » Et la sortie de l'Indésirable écumant, et plein d'injures telles que « petit voyou », mais tout de même inquiet devant mon attitude résolue et menaçante tandis que je sifflais « l'Internationale »... Oh, il ne lui en a pas assez dit. C'est tellement amusant de secouer les deux idées qu'il a dans sa tête de vieil avare, pleine de comptes de ménage, et de faire se hérisser le bonnet de grenadier qu'il a dans le cœur. Ça lui fait du bien, ça le civilise : lui faire voir l'autre point de vue, l'autre Devoir ; lui servir les lieux-communs qui ont cours parmi les Compagnons... Et si je rentrais en France naturalisé Italien ? On devrait pouvoir choisir sa nationalité, en changer facilement, comme on change de fournisseurs. Idée à soumettre au Penseur de Vaugirard. Il m'a assez ennuyé, autrefois, avec sa philosophie anti-juive et revancharde, — tirée de son journal. De tous les amis de ma famille, il n'y a que mon tuteur... Brave homme, désintéressé, fin. Et célèbre. Un peu moqueur... Mais les autres !

En prenant cette ruelle j'arrive au Corso Vittorio Emmanuele en cinq minutes, et elle débouche dans le Corso plus bas que l'hôtel d'Irène. L'Indésirable venant m'offrir son appui moral ! « Offrir son appui moral à l'orphelin dévoyé »... Même du vivant de mes parents, je me souviens, il avait plaisir à me faire des observations déso-

bligeantes. Mais c'est surtout depuis que je suis majeur qu'il s'est acharné contre moi ; comme si, par le seul fait que je devenais majeur, j'avais commis une faute grave ; comme si je lui avais fait tort. Comme si... Non, ce n'est pas possible ! l'Indésirable, plusieurs fois millionnaire à force de privations inavouables, jaloux de moi ! Oui : une sorte de jalousie rétrospective ; il songe qu'à mon âge il était dans le bureau de son père qui lui donnait vingt francs par semaine, et il me voit, à vingt-et-un ans, orphelin, et rentier. Comment n'ai-je pas trouvé plus tôt cette explication ! Car c'était de la haine qu'il avait pour moi ; enfin, une antipathie si forte qu'elle l'obligeait à venir me faire des reproches chez moi. Ma liberté choque ses idées d'ordre et d'économie. Oh, j'ai deviné juste. Comme c'est simple, la vérité. Et maintenant, une autre vérité, sur mon compte, celle-là, que je viens de découvrir : si j'ai tant de plaisir à taquiner l'Indésirable avec mes brocarts pacifistes, c'est moins par esprit de représailles que par ce désir jeune, trop jeune, ce besoin de *gamin*, de me faire prendre au sérieux, mépriser, mais prendre au sérieux, par une grande personne... l'Indésirable... Brave homme, au fond, oui, et un peu mouchard bénévole.

VI

Il ne s'était pas trompé : il y a un fiacre, déjà, à l'entrée de la via dei Mille. Et aussitôt de la vitesse, du bruit et un air vif et frais s'ajoutent au sentiment qu'il a de sa liberté. Il arrivera à la gare centrale avant qu'Isabelle soit éveillée, là haut, au Palais Ristori. Pendant toute la descente à pied, il a eu la force de ne pas songer à elle. Oui, mais la diversion a été fournie par des objets désagréables : les ilotes (les amis de sa famille) et la très mauvaise opinion qu'ils ont de lui. N'y plus penser non plus. (Il a parlé au cocher et le cocher lui a répondu, mais tout cela s'est passé

en dehors du Conseil : ce matin, sa parole intérieure résonne plus haut que tous les bruits). Oh vite ! les rues au bout les unes des autres, vides, luisantes, fraîches, avec des amoncellements de fleurs, déjà, aux tournants et sous les porches. Surprise ainsi, à cette heure où elle dort encore, Naples n'est plus la ville que connaissent les touristes ; c'est la Parthénope éternelle, celle de l'avenir plutôt que celle du passé, décor permanent pour les scènes de plusieurs siècles ; longues perspectives de façades jaunes, blanches, roses et gris-bleu quadrillées de vert par les volets et les persiennes, de terrasses, de cirques où la lumière est toute seule au centre de sa conquête, de colonnades, de portiques, de statues. Heure vide et comme hors du temps, heure où les palais jouissent en paix de leur ombre, qui tourne lentement à leurs pieds majestueux. Pour la ville, réduite, en cet instant, à sa réalité essentielle, ce jour n'est pas plus le 7 avril 1903 que le 7 avril 1803 ou le 7 avril 2003. Dans un moment, ses passants, ses figurants d'un jour, en paraissant dans ses rues et sur ses places, marqueront la date exacte, l'instant qui est à eux ; mais la ville gardera, au-dessus d'eux, comme un secret, la garantie de durée qu'elle porte dans ses pierres, l'avenir qui est dans son ciment et dans ses pierres, et l'effrayante science de ses ruines futures, peut-être au fond de la mer, ou sous des flots durcis de lave, ou sous ce même ciel... Il se retourne ; on ne voit pas le Vomero ; mais derrière ces toits et ces autres toits qui sont plus loin encore, il y a les grands hôtels du Corso Vittorio Emmanuele, et dans un d'eux habite Irène, avec M. et Mme Andréadès, son oncle et sa tante. Elle ne sait pas qu'un homme qui lui veut tant de bien s'éloigne de la ville où elle est. Comme elle est loin de lui ! On lui dirait qu'il part, elle répondrait : Eh bien ? Ce serait simplement, pour elle, « ce jeune homme qu'elle rencontrait chez Donna Clementina » qui était en train de quitter Naples. Un peu de surprise, mais nul regret, nulle curiosité même. Comment espérer, de cet état d'indiffé-

rence absolue, atteindre ce lointain et glorieux sommet : leur arrivée ensemble, mari et femme, dans ce même hôtel du Corso Vittorio Emmanuele ? Impossible. Elle est trop belle et trop sage pour moi ; je ne la mérite pas. Comme elle est haut, comme elle est loin... Autant désirer devenir un personnage officiel dans cette ville étrangère. Il n'y a aucun rapport possible entre ce Lucas Letheil éreinté et hagard, à jeun de sommeil, qui fuit vers la Stazione Centrale, sans bagages et avec un mouchoir de la veille dans sa poche, et le personnage dont les journaux annonceraient l'arrivée, l'an prochain, de la façon suivante : « Parmi les dernières arrivées au Bertolini : M. et Mme Lucas Letheil. Mme Lucas Letheil est la fille et la nièce de MM. Andréadès, les banquiers d'Athènes et de Paris, bien connus dans la société napolitaine », — ou quelque chose comme ça. C'est aussi invraisemblable que : Il Commendatore Letheil, sindaco di Napoli. Ah ! il lui faut une grande foi, il faut qu'il se raccroche de toutes ses forces à son amour, s'il ne veut pas céder au désespoir. Il est tellement seul, et la seule personne qui l'aime un peu, Isabelle, c'est pour la retrancher de sa vie qu'il s'en va. Seul dans Naples. Ville indifférente, ville ennemie !...

Non, elle n'est pas ennemie : elle est heureuse, elle s'éveille dans le bonheur, elle entre avec joie dans l'aventure d'une nouvelle journée, dans une lumière digne de son étendue superbe et de sa richesse confiante, et pas une de ses rues, même la plus pauvre, n'est morose ; elle aime tous ses enfants, même ceux qui l'abandonnent : elle sait qu'ils reviendront. Elle est sur le point de rentrer dans le temps : elle oublie son rêve ; elle commence avec conviction, avec ardeur, son 7 avril 1903. De la monnaie pour payer le cocher...

VII

Oui, j'en ai ; j'en avais. C'est ici. « Une première pour Messine. Oui, Messine. Comment, pas de train pour la Sicile avant l'après-midi ? »

Reprendre un fiacre, aller au port, chercher un bateau ; trop long. En cet instant peut-être Isabelle s'éveille et appelle : Lucas ? Il se sent tiré en arrière dans la direction du Vomero. S'il sort de la gare... Non, et non ; il fera le coup. « Où va le premier direct ? Tarente-Brindisi ? Sept heures quarante-cinq ? » Il est sept heures quarante-cinq. « Va bene... Une première pour Tarente, aller seulement. »

Le direct Naples-Tarente, en gare.

Ce café très chaud l'a réconforté. Une cigarette, maintenant, donne au vagon désert une odeur confortable. Ce sera sa petite chambre jusqu'à Tarente. Taranto, accent sur la première syllabe.

Lucas, il faut vous habituer à cette idée : vous vous attendiez à décrire, à partir de Salerne, une courbe inclinée vers la droite et suivant le rivage de la mer, mais c'est vers la gauche que vous serez entraîné, gravissant l'arête centrale de la péninsule et redescendant ensuite vers une autre mer qui a un beau nom : Ionienne. Avertissez de ce changement d'itinéraire votre sens de la direction et votre sens géographique, parce qu'ils méritent qu'on ait de ces égards pour eux et parce qu'ils souffrent sans qu'ils sachent pourquoi, mais d'une manière qui est perceptible pour nous, lorsque nous sommes dans l'impossibilité de dire, par exemple, dans notre chambre, rue Berthollet : Orléans est devant moi, un peu sur la droite, et Nancy à peu près en face de mon oreille gauche. Ici, il n'y a aucun doute : assis de trois quarts sur la banquette, face à la locomotive

qu'on vient d'attacher au convoi, il a Tarente devant lui et il tourne, — résolument, — le dos au Vomero.

Je verrai donc Tarente ce soir, et non pas Messine ou Palerme. Peu importe : l'essentiel, c'est d'accumuler assez d'impressions nouvelles dont Isabelle soit absente pour recouvrir, ou tout au moins faire reculer, la longue série des impressions antérieures toutes associées au sentiment de la présence ou du voisinage d'Isabelle. S'éloigner d'elle dans l'espace est surtout un moyen de s'éloigner d'elle dans le temps, dans mon temps à moi, et il s'agit de faire rendre à cet espace un maximum de temps. Plus les impressions nouvelles seront nombreuses ou fortes et plus vite les impressions anciennes vieilliront. Il faut les mettre en minorité. Si, en cet instant, on venait l'arrêter, par erreur, dans son vagon, et le conduire en prison, la force des impressions reçues ainsi réduirait à de bien faibles proportions son conflit intérieur au sujet d'Isabelle et d'Irène. Nous avons donc mieux à faire qu'à laisser agir le temps : nous pouvons l'aider à nous guérir. Et cela, en étant très attentifs à ce qui nous entoure, aux objets immédiats, au décor, au paysage. Un voyage de dix heures d'une mer à une autre mer en traversant la ligne de partage des eaux offre un riche assortiment d'impressions, auxquelles il suffit de s'abandonner pour en tirer un temps intérieur beaucoup plus long que celui que représenteraient dix heures passées dans une chambre qu'on connaît au point de n'avoir plus conscience de ses différents aspects. Ainsi, le direct de Naples-Tarente, si je sais bien m'en servir, peut m'éloigner d'Isabelle plus rapidement que de Naples. Mais est-ce bien sous cette forme que... ? Il ne sait pas. Nous avons trop fumé, la nuit dernière. Il jette sa cigarette à moitié consumée. Il sent une légère secousse.

Le direct Naples-Tarente, en marche.

La machine à le séparer d'Isabelle a fonctionné : extraction sans douleur. Comment ! c'était aussi simple que

cela ? Il s'en tire à bon compte. Cette fuite est ignoble. Elle suffit à prouver qu'il n'est pas un galant homme (il peut avoir d'autres qualités, mais celle-là il ne l'a pas, et c'est grave). Il a atteint le fonds de l'abjection : sa liberté est celle du lièvre, une fuite perpétuelle. Cette journée sera la plus honteuse de sa vie.

Une quinte de toux. Ses actes sont ceux d'un malade. Il n'en est pas entièrement responsable. Sa mort prématurée expliquera, fera pardonner bien des choses. Il a peut-être en lui, depuis la nuit dernière, le germe d'une maladie rapidement mortelle, et son voyage à Tarente est un voyage vers la mort. Il va mourir sans avoir dit à Irène... Elle n'aura même pas su... ! Non, il écrira à Donna Clementina : J'aime Irène et je suis mourant (ou dans l'ordre inverse : Je suis mourant et j'aime Irène...) Autrefois, quand il était malade, il n'avait qu'à demander les choses qui lui semblaient les plus inaccessibles, les plus coûteuses, pour les obtenir. Donc, il demandera Irène. Donna Clementina s'est montrée si bonne ; et puis, sûrement, *elle sait*. Oh, qu'elle vienne et qu'elle amène Irène ! « Te spectem, suprema mihi cum venerit hora, — Te teneam moriens... » Quels beaux vers, ces deux-là ! cela réconforte, de les réciter. Thérapeutique poétique. « Te spectem suprema... » C'est un calmant tonique ; régularisateur de la circulation. « Te spectem suprema mihi cum venerit hora, — Te teneam moriens deficiente manu ! » « Te spectem... »

VIII

« Te spectem, suprema mihi... »

(*Torre Annunziata ; 3 minutes d'arrêt*).

Dire qu'ils ont peut-être été récités ici même il y a deux mille ans, avec la même passion, par l'amoureux d'une Galla ou d'une Quintilia, ou d'une belle et précieuse affranchie grecque qui pouvait ressembler à Irène... On a bien

retrouvé, gravés au couteau sur un mur romain, les vers : « Tu mihi curarum requies, Tu nocte vel atra Lumen... » Tiens, on s'est arrêté et je ne m'en suis pas aperçu. Torre Annunziata sans doute ? Oui, je me rappelle l'avoir lu. « Tu nocte vel atra Lumen, et in solis... » Ils sont beaux, ceux-là aussi ; il se les réciterait volontiers cinquante fois de suite ; mais son lit de mort, à Tarente, l'intéresse davantage, et il y retourne. Après le médecin il a fait appeler un prêtre, et voilà l'intermédiaire, le négociateur, trouvé. Le prêtre part pour Naples en même temps que la lettre de Lucas à Donna Clementina, il plaide pour l'amoureux en danger de mort, et il revient à Tarente escortant les deux femmes. Le mal impitoyable suit son cours ; il est perdu ; Donna Clementina relaie l'infirmière à son chevet, et Irène apparaît souvent sur le pas de la porte. Elle est là au dernier et terrible moment, elle lui tient la main. « Te teneam moriens... » Elle devra se considérer comme sa veuve, puisque par son testament (y a-t-il un consulat français à Tarente ?) il lui lèguera tout son bien... Tutto il suo bene. Quelle ironie !...

Mais encore : la présence d'Irène le sauve ! Il lutte ; il guérit lentement. Tout cela aura pris deux ou trois mois ; ce sera l'été, et la lune de miel se passera... où ? dans l'Engadine ? aux îles Borromées ? Non, c'est trop banal. En Suède. Ou bien dans son pays à elle... Mais oui ! sur les pentes de l'Olympe, — rien de moins. Et en octobre, installation du jeune ménage à Parigi. (Le Kyrios Andréadès, enchanté de marier sa fille unique à un garçon si sympathique et d'une catégorie sociale si élevée, met cinquante mille drachmes dans la corbeille).

Encore ces rêveries ! Sois sage, ô ma jeunesse, et tiens-toi plus... Serais-je capable, en ce moment, de résoudre une équation du second degré ? D'Alembert (est-ce d'Alembert ?) calmant une rage de dents en s'appliquant à un problème. Oh, garder l'esprit net et clair au milieu de tout ce désordre... Que la salle du Conseil intérieur soit la Chambre

Ardente pleine de sages magistrats et où les débats se déroulent gravement, presque en silence.

Il n'y a que deux moyens : ou bien donner audience au monde extérieur, au paysage, à ce qu'il y a autour de lui, à ces journaux qu'il a achetés sans regarder leurs titres au kiosque de la gare ; ou bien examiner méthodiquement chaque pièce du procès... Tiens : ce journal de modes de Paris, acheté distraitement, comme s'il allait rentrer à la maison et le poser sur le lit d'Isabelle... Modèle de tea-gown de chez X. La voilà bien la vie austère. Le rôle de l'homme, du mari, dans tout ça. Je suis un mari. Ah non alors ; plutôt la chasteté complète, et comme dérivatif ranger par ordre de grandeur croissante les racines de deux équations $fx\ ax\ bx + c — o$ ... Depuis que je suis dans ce pays les mathématiques m'attirent. C'est la route du ciel dans les cieux. On comprend que ce soit ici que les premiers mathématiciens soient apparus : on est perdu dans la lumière, entre des plans d'azur superposés, en pleine abstraction. Quelques olives, un poisson, de l'eau fraîche, une ou un esclave, et en voilà pour toute la journée, qu'on passe à tracer des lettres et des signes dans du sable fin... Mais tu es devenu paresseux ; tu ne lis plus tes dix vers de Virgile tous les matins. Tu as beau dire, tu t'es rangé. Isabelle a fait de toi un bon citoyen, un chef de famille, un bon sujet. Retourne à ta jeunesse, Compagnon. Rappelle-toi la journée de Belleville, quand, au milieu des ouvrières d'une sucrerie en grève, tu figurais dans un groupe de militants, à côté du Compagnon Lemière, l'anarchiste notoire, celui qui possédait une relique (un vieux sac de cuir) du grand Compagnon mort en brave, place de la Roquette.

Ces ouvrières en sarraux écrus, avec leurs cheveux poudrés à blanc par la poussière de sucre... Qu'elles lui semblaient aimables et belles, leur absence même d'éducation leur donnant une grâce étrange ; et comme elles l'intimidaient avec leurs yeux hardis... Oui : la femme sous un déguisement imprévu. Il était devant elles comme un jeune

ouvrier devant un groupe de belles dames. Le grand soir approchait, et ce serait parmi ces filles admirables qu'il se choisirait une compagne. Vraiment, il ne doutait de rien en ce temps-là. Eh bien, ne suis-je pas le même ? Ne puis-je me délivrer quand je veux du réseau que mes actions ont tissé autour de moi ? Certainement. Examine donc avec impartialité les pièces du procès. La première de toutes... J'ai honte. Non : pas de respect humain, la vérité.

Eh bien, la première de toutes, celle dont est sortie toute cette suite d'actions maladroites, ce sont les feuillets qu'il a brûlés presque aussitôt après avoir écrit cette chose dont il a honte. Mais il n'en a pas oublié un mot ; il connaît par cœur ce texte accablant, il en revoit toutes les ratures, chaque fin de ligne, jusqu'à la forme des lettres. Regarde. Relis.

PROGRAMME POUR L'ANNÉE PROCHAINE

Hastings, 8 août 1902.

I. — Direction générale.

Dans quelques semaines, à partir du moment où, mes affaires de tutelle étant réglées, je me trouverai libre de toute contrainte matérielle ou sociale : commencer à vivre princièrement. C'est-à-dire : progresser chaque jour dans la maîtrise de moi-même. C'est-à-dire : tout en essayant de toutes choses (en vue du choix définitif) rester en dehors de tout : me garder libre de toute habitude, camaraderie, liaison ; de tout esprit de corps ou de coterie ; même de toute mode. Ne jamais tenir compte de l'opinion des ilotes ; ne rien faire pour me justifier à leurs yeux (pas d'études intéressées, pas de carrière) ; *garder l'incognito*. La tentation de me déclarer (en suivant une carrière, en gagnant de l'argent, etc.) sera forte : la repousser, et me réjouir chaque fois qu'ils me méconnaîtront. Qu'ils apprennent par d'autres, sans que j'aie demandé qu'on intervienne en ma faveur, qui je suis. Porter le cordon bleu sous la chemise. Et plus

tard, voir la tête qu'ils feront quand [plusieurs mots effacés] comme dans une féerie. Achever d'éliminer la mauvaise nourriture : notion de l'honneur, discipline française, respect du travail non désintéressé, « gentleman », etc. — Pour rester libre même à l'égard de la raison, prier tous les soirs, comme au collège ; ne jamais oublier que je ne relève que de Dieu :

Nocera inferiore. Capostazione. Lampisteria. Merci.

« Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre ; » et ici, en Angleterre, go to Mass every Sunday.

II. — ECONOMIE.

Ne jamais, sous aucun prétexte, et quoi qu'il arrive, dépenser plus de [plusieurs nombres superposés, raturés, illisibles], par mois.

Ne rien changer à mon train de vie d'étudiant. Garder la rue Berthollet, loyer très bas qui me permettra de m'installer mieux à l'étranger. Acheter la villa sur le lac Majeur ? Oui. Non. [raturés]. Acheter une machine à écrire ? Oui. Chercher à savoir combien coûterait l'île Gallinaria.

III. — ENRICHISSEMENT.

1° de la connaissance :

Autant que possible ne rien abandonner : latin, grec, sciences, etc. Continuer le droit (2me année). Explorer les régions qu'on nous cachait : la scolastique ; la littérature et la philosophie catholiques ; aussi des gens comme Gassendi ; Louis Lemière m'a dit que la seule littérature chrétienne latine contenait tout, jusqu'à Kant et au delà, flanquait tout par terre. (Vérifier.) Pour l'anglais : lire, en prenant des notes, les œuvres complètes d'un des grands prosateurs du XIXe siècle. Finir d'apprendre à parler italien. A l'étranger lire de 50 à 100 pp. de français (XVIIe et XVIIIe seulement) par semaine. Du reste je me tracerai, à part, un emploi du temps détaillé. Apprendre enfin un métier manuel ? Oui

[souligné]. Imprimeur ? relieur ? Je verrai. — Retourner en Italie le plus tôt possible. Printemps et automne : Paris. Hiver : Italie. Eté : Angleterre.

2° de l'expérience :

a. *Les hommes.*

Ne rompre avec aucun camarade (Compagnon ou autre), mais dès que se formera l'esprit de corps ou la « petite ville », m'éloigner pour un temps. — Ne jamais refuser une occasion de connaître quelqu'un, mais sans intention de me faire des relations utiles (je serais perdu !). Eviter les raseurs et les médisants, — temps gaspillé, — mais rechercher les contradicteurs, pourvu qu'ils soient sans passion. L'idéal : connaître des gens de tous milieux et professions, Paris, Province, Etranger. — Pour l'amitié : rien de possible en dehors de ceux qui aspirent à la vie princière. Moyens de les reconnaître : indirectement : ils auront mauvais renom chez les ilotes ; directement : leur citer le mot de Saint François d'Assise, celui de Machiavel dans l'auberge près de Florence, et celui de Stendhal (« vivere da grande »). — Songer que la plupart des gens sont si bas qu'ils considèrent la vie commerciale comme la plus noble activité et la fin dernière de l'homme, et qu'ils ne la distinguent qu'à peine de la vie intellectuelle : Pasteur ou Lister, des médecins qui ont extraordinairement bien réussi ; Victor Hugo, le plus grand marchand de poésie de son temps.

Pour *nous*, la « main calleuse » commence au banquier.

b. *Les femmes.*

Ne jamais confondre les deux aspects : satisfaction d'un appétit élémentaire, et l'amour.

Pour le premier : pas de liaison (voir plus haut). Les occasions, mais y perdre le moins de temps possible. Pour l'économie du temps et la liberté complète : les filles à bon marché.

Mais toujours anonymes, et sur le même plan que les autres plaisirs initials des sens : nourriture, paysages, parfums... Comme un peintre loue des modèles ; pour l'éducation des yeux et du toucher. Inutile de jouer la difficulté et de vouloir se procurer à grands frais de temps des exemplaires hors commerce, alors que les mêmes ouvrages sont en vente partout. Pour les occasions, n'y mettre aucun esprit de vanité ou d'amour-propre ; c'est tout à fait inutile : la plupart ne valent pas le dixième de la peine qu'elles exigent qu'on prenne pour les avoir.

Pour le second aspect (l'amour) : l'idéal (mais n'y pas trop compter, et se méfier beaucoup) : la femme exceptionnelle dans les circonstances exceptionnelles. La rencontrer et se faire aussi beau que possible pour la mériter. Et s'y tenir. (Les belles liaisons de ces gens « sans cœur » : les philosophes et les grandes libertines du XVIII[e] siècle anglo-français ; plus vrais amants que les René et tous les sensuels larmoyants du XIX[e]). Causes d'erreur : l'imagination et le « trésor poétique » ; la religion de l'amour avec ses bigots et ses bigotes, qui croient aimer et qui tout simplement font, dans la douleur, ce que les bourgeois appellent la noce et le peuple de mon quartier la nouba, chose pour laquelle je n'ai, avec ou sans douleur, aucune vocation.

Toutefois, pour cette année, et en attendant l'idéal, j'aimerais faire une expérience de la vie conjugale. Six mois, un an au plus, d'intimité complète, pour *savoir*.

Possibles :

Winifred. — Coquette ; et si je m'engageais à fond : jalousie. Pour l'avoir complètement : mariage, — après qu'elle aura accordé à Bertie, à Johnny... et à Jean des Challettes les mêmes faveurs qu'à moi et peut-être [plusieurs mots effacés]. De toute façon, l'hiver entier à Hastings.

Hedvige. — Plutôt ; — mais trop d'amies et d'amis ; pas d'intimité possible ; ne voudrait pas quitter Paris et son milieu pour six mois ; terriblement pratique. En plus mondain, la femme de l'Indésirable (exactement la différence

entre le XVIe Arrondissement et Vaugirard). La grande épreuve : qu'elle consente à vivre six mois en Italie. La ligne de ses épaules, ses [plusieurs mots effacés] la nuit où [deux lignes effacées]. Pis-aller.

Attendre jusqu'après l'installation pour l'hiver en Italie ? Vedremo.

Dans tous les cas : faire passer l'enrichissement de la connaissance avant l'enrichissement de l'expérience et l'amitié avant « l'amour » ; et, en somme, en toutes choses, être digne de ma haute naissance. (Signé :). L. L.

O document bon à brûler ! (comme il le fut quelques heures après avoir été rédigé, au retour d'une promenade sur la jetée-casino de Saint-Leonards) ; monument d'orgueil insensé, d'enfance et de sottise, — à mourir de honte ou à éclater de rire. Pourtant, aussi, monument de bonne volonté, et plein de traits d'une louable naïveté. Ma haute naissance... Mon Dieu, qui m'avez fait poète, vous voyez mon cœur et comme je me débattais, et me débats encore, entre ma bassesse et le service de votre gloire. Considérez qu'un des plus grands parmi vos saints et des plus doux d'entre vos amis a osé dire à ses compagnons de plaisir au milieu des désordres de sa jeunesse : « Vous ne savez donc pas qui je suis, et qu'un jour je serai honoré dans le monde entier ? » Et vous ne l'avez pas perdu, et vous avez permis qu'il vécût pour justifier cette prédiction insensée faite dans l'ivresse de son orgueil... Pardonnez-moi donc, éclairez-moi, et délivrez-moi du mal, afin qu'un jour j'apporte un peu de ce miel, que je dois faire, à ceux d'entre les hommes à qui vous avez promis la possession de la terre !... Oui, mais c'est par ce lamentable « Programme » que tout a commencé. Et c'est même surprenant de voir à quel point sa volonté a su commander aux évènements, ou plutôt comme tout s'est arrangé pour que l'expérience de la vie conjugale eût lieu.

IX

Isabelle a été, pour ainsi dire, la première personne qu'il a vue à son retour d'Angleterre. Elle déjeunait, seule, à une table du petit restaurant où Lucas prenait depuis longtemps ses repas (« Ne rien changer à mon train de vie d'étudiant ») rue Gay-Lussac, à douze minutes de marche, exactement, de chez lui. Figure intéressante, nouvelle ; ce n'est pas une femme du Quartier ; les yeux bleus, ou plutôt gris-bleu au fond des grands cernes bleu-tendre ; un peu attristés aussi, mais francs, calmes, raisonnables ; quel beau teint, brillant, quelle blancheur... Le haut du visage encadré par les cheveux châtains à reflets acajou, mais le chapeau les cache trop. Le garçon questionné : Il y a une quinzaine de jours qu'elle vient ; toujours seule ; plusieurs fois en fiacre ; le matin seulement ; doit dîner chez elle. Ne « cause » à personne. Et, d'un ton décourageant : Une personne sérieuse. — Et mieux que cela : une bourgeoise, une dame habituée à gouverner sa maison, à commander à ses domestiques, et qui s'attend à être respectée partout et en toute circonstance. Il n'y a qu'à voir sa tenue à table et sa façon d'entrer et de sortir et comment elle sait éviter les regards trop appuyés.

Il la montre à Jean des Challettes, rentré lui aussi de Hastings (c'est sa première année d'étudiant et de Paris, — et je ne suis pas satisfait de ma conduite à son égard : j'ai beau m'observer, je ne peux pas m'empêcher de lui faire sentir qu'il débarque et que je suis un vieil enfant du Quartier). Lucas n'a jamais pu trouver de sujet de conversation appropriée à la tournure d'esprit de son cousin Jean, chasseur et connaisseur en chevaux et qui méprise les livres. « Femmes » est un sujet à sa portée, faute de mieux. Donc, cette femme, cette jolie inconnue. « Si blanche, avec son air de ne pas y toucher, de vouloir passer inaperçue, mais

le soir dans sa chambre ça doit être un éblouissement. Modestie, dignité, jardin clos. Joues de pensionnaire, comment s'appelait votre couvent ? Ses cahiers n'avaient jamais de taches, et elle savait toujours ses leçons. Méthodique, sage, raisonnable en toutes ses voies. Une femme raisonnable qui s'applique à tracer bien droit la ligne de son existence ; on ne lui en contera pas ; capable de chasser un homme comme une mouche. Comme c'est aimable, une honnête femme ; Jean. Vois celles des cafés : des sauvages ; les malheureux qui n'ont qu'elles... Et celle-ci est aussi femme qu'elles ; davantage même : plus secrètement et intimement femme. Le contraste : Madame en visite ou Madame faisant ses achats, et Madame au lit, humiliée et heureuse. Son anneau peut être celui de sa mère, je serais fâché qu'elle fût mariée, car elle doit être fidèle à son mari, ou alors ce serait un siège interminable ; bien moins facile qu'Hedvige, dont je t'ai parlé : plus de préjugés ; petite bourgeoise. Tiens, Jean, je n'en demanderais pas davantage : avoir cette femme chez moi, me consacrer à son bonheur, lui faire une vie douce et confortable, être très attentif à lui plaire : penser qu'elle m'attend à la maison et lui apporter tous les jours des fleurs ; l'aimer, la respecter. Il n'y aurait rien de romanesque, rien pour la vanité là-dedans : l'amour tout simple. Il se peut qu'elle soit mariée et abandonnée depuis peu de temps par un imbécile ; ce sont toujours ces femmes-là que les sots négligent et finissent par quitter, justement parce qu'elles sont honnêtes, aimantes et soumises, et que les hommes vulgaires préfèrent, à défaut des grandes bourgeoises libres et sans préjugés, les filles, qui leur donnent l'illusion du luxe et du vice. » Et cela finissait par des citations de Verlaine et de Baudelaire et même (sans nom d'auteur) de Lucas Letheil. Et Jean des Challettes, dans la droiture de son cœur d'illettré, se persuadait que son cousin était amoureux de cette femme, et il méditait des projets pleins d'audace et d'abnégation.

Comme Paris était morne et déprimant, dans ces se-

maines désaccordées de la rentrée... Sans les rendez-vous chez le notaire et chez le tuteur, et sans les scènes de violences verbales avec l'Indésirable, c'eût été le calme désespérant des anciennes rentrées, et cet aspect impitoyable que prenait alors la rue Soufflot quand on la remontait pour retourner au Collège après les vacances.

Oh, passer sur la rive droite... Il avait revu Hedvige. Elle habitait maintenant le grand Hôtel, avec des amis : un industriel (qui devait être l'homme le plus connu de France, puisqu'on voyait son nom sur les murs) et la femme de cette célébrité. Une partie de plaisir était projetée. Gustave Delarue, avec sa maîtresse et le mari de sa maîtresse, devait en être. Ce fut encore une de ces nuits bruyantes et tristes, de cabaret en cabaret, terminées aux Halles, dans le petit jour, la boue et les odeurs maraîchères. Au restaurant, tout à coup, un homme qui soupait près d'une belle femme se leva et se mit à hurler à la mort. Enfin il y eut la rentrée rue Berthollet, seul, la bouche sèche et les pieds douloureux. Il était mécontent de lui : il avait laissé voir son ennui, s'était attiré une remarque désagréable, avait boudé bêtement. Pourtant rien n'était perdu. C'était même une bonne occasion pour écrire, demander pardon, faire l'aveu d'un grand amour. Il le comprit mais n'en fit rien.

Les Compagnons rentrés à Paris étaient en trop petit nombre pour qu'on pût reprendre les réunions du mardi. Du reste, si elles devaient être comme celles de l'année dernière... C'est vraiment curieux : les Compagnons qui, considérés un par un, étaient tous des gens très remarquables, pleins de talent, — plusieurs d'entre eux de futurs grands hommes, — devenaient, lorsqu'ils étaient réunis, complètement idiots. Cela se passait dans le salon réservé de ce petit café, à l'entresol, rue d'Alésia. Il y avait Lydia, qui présidait nue (elle disait qu'elle ne pouvait pas tolérer le contact des vêtements) ; quelle femme assommante, avec ses discours sur Platon (un de ses amants avait

dû préparer une thèse sur Platon) et l'étalage doctrinaire de de ses vices. Et l'esprit des Compagnons... qui consistait surtout à téléphoner à des gens en vue des plaisanteries injurieuses, ou à répéter mille fois deux ou trois vers qu'ils trouvaient ridicules... Quel ennui...! Pourquoi ai-je jamais mis les pieds ...? Et si je restais, je serais moralement obligé d'y retourner... Non, pourquoi ? Ah oui, à cause de... J'aurais dû renoncer depuis longtemps à cette amitié.

Le ciel gardait son aspect campagnard, sa crudité des vacances, tandis que la ville s'assombrissait, prenait son air morose, frileux et pauvre de la semaine de Toussaint. Je flottais comme une bouée sans amarres ; j'attendais le courant qui m'emporterait et qui se formait déjà : les souvenirs de mon voyage de l'an dernier en Italie, et aussi cette grande force centrifuge : ma pension d'étudiant quintuplée. Je vais m'abonner à la copie des cours de la Faculté. Florence ? Plutôt Naples que je ne connais pas. Renouer avec Jeanne et l'emmener là-bas ? Elle n'est pas libre, a un autre amant. Il n'y a plus ici qu'une seule chose aimable ; que j'ai plaisir à regarder : l'ange-berger crucifère, debout sur la fine proue bleuâtre de la Sainte Chapelle. Ange de Paris, fidèle, modeste, tourné vers l'Orient. Sans apparat, sans attitude éloquente, ange de tout l'Occident. Ange-gardien des Poètes français... J'ai envie de revoir cette personne de la rue Gay-Lussac ; voilà quatre jours que je prends mes repas à la Madeleine et que je suis infidèle à mon programme.

Surprise (pénible ? presque) : elle causait avec Jean assis à la table voisine de la sienne. Il me fait un signe que je ne comprends pas. Enfin elle s'en va, passe sans me regarder. (Il a travaillé pour lui ; m'a coupé l'herbe sous le pied. Non, après tout, je n'avais pas fait acte de prétendant.)

« Eh bien, tu vois, Lucas, j'ai obtenu la communication. Quelle vie as-tu faite tous ces jours-ci, lâcheur ? Et moi ici travaillant pour toi. Tu l'auras, si tu ne fais pas de gaffe. Ah ! ça a été difficile. Une femme froide ; non : méfiante,

réservée ; n'aime pas mon genre, me trouve trop gai, peut-être mal élevé. — Alors, tu sais ?... — Presque tout : nom, prénom (pour ne pas te faire attendre : Isabelle) ; divorcée depuis 4 mois, à son profit : on lui a restitué sa dot et elle est revenue à Paris, où elle est née, pour monter une boutique, non, une espèce d'école de dentellières. Famille originaire du Nord ; s'était mariée en province, avec un fonctionnaire, à dix-huit ans, et elle en a vingt-trois ; a gardé quelques amis à Paris, un sculpteur et sa femme, d'autres... Un peu féministe : gagner sa vie, n'être pas une esclave turque. Aime la littérature ; je lui ai dit que tu étais poète et ça a paru l'intéresser ; a dit quelque chose sur les gens terre-à-terre qui ne pensent qu'à l'argent. Une allusion au mari, sans doute. Mais n'a rien répondu quand je lui ai demandé, après t'avoir vanté, si elle consentirait à ce que je te présente...assc. Mais demain matin, viens assez tôt pour que nous ayons cette table et je te présenterai. Après, débrouille-toi. Ah ! elle sait aussi que tu comptes passer l'hiver en Italie : l'idée de ce voyage peut contribuer à la décider... Tu vas passer un examen d'amoureux. Et je ne pense pas que tu seras recalé. » Ah ! Jean François Henri Rozier des Challettes, du château des Challettes, commune de Lalizolle, par Ebreuil (Allier), le cousin rustique qui trouvait ridicules les vers de Mallarmé, — c'est vraiment gentil, ce qu'il a fait là, mais j'espère qu'une fois la présentation faite il disparaîtra.

X

L'importance prise par Isabelle à partir de ce moment-là. Attendre les heures où il peut la voir, songer aux moyens de lui plaire. Par moments la situation semble désespérée ; elle s'installera chez elle définitivement, ne viendra plus au restaurant, sera pour lui une inconnue. Elle lui vient si peu en aide. Et quelles maladresses il

commet, dont il rougit quand il est seul ; et ce sérieux, cette gravité qui parfois tombe sur eux comme l'ennui ; mais c'est parce qu'ils attachent tant d'importance au fait d'être ensemble, à leurs paroles. Ils se sent de plus en plus engagé, et commence à voir qu'elle aussi s'engage. Réseau de paroles, de regards, de silences même, qui semble si fragile et qu'on ne peut plus rompre. Enfin nous sommes d'accord : c'est de notre bonheur qu'il s'agit.

Bientôt elle devient Isée tout court. « Je voudrais n'avoir jamais été mariée et que vous n'ayez jamais connu de femme avant de m'avoir rencontrée ; que vous fussiez très timide, très pauvre d'affection... Le passé n'existe plus. » A toutes sortes de détails, de paroles, d'attitudes maladroites, et surtout à son silence, il voit bien l'importance que cet évènement a dans sa vie de femme : sa seconde nuit de noce. Une chose peut-être désirée secrètement, mais inattendue, scandaleuse et délicieuse : l'homme et la maison, le foyer, enfin retrouvés après les mois de lutte, de solitude sévère, de défensive. Une détente, un abandon complet. Elle quittera la pension de famille où elle avait une chambre, et pour ces quelques jours qui précèderont le départ pour Naples, elle viendra vivre rue Berthollet. Que penseront ses amis, le sculpteur et sa femme ? Non, ils sont sans préjugés, trouveront cela charmant. Isée rougit lorsqu'elle présente Lucas à son amie, qui lui sourit comme pour l'encourager et l'approuver. Isée chez moi. C'est sa première femme, en somme. Avec Jeanne c'étaient des rendez-vous furtifs qui ressemblaient à des visites, à des parades d'amour auxquelles l'un et l'autre se rendaient préparés. Elle arrivait chez lui toute préoccupée de ce qu'elle venait faire et de ce qu'elle ferait ensuite : ses courses, ses visites, un dîner qu'elle donnait ce soir. Le tutoiement décrété s'oubliait souvent, et le vous habituel revenait en des instants où il était bien déplacé. Pas de véritable intimité entre eux ; même avant de sortir de la chambre elle s'était reprise tout entière. Les apparences

à garder, le protocole social, empiétaient sur leur intimité ; elle se prêtait, ne se donnait pas. Au contraire, avec Isée, c'est sa femme, chez lui, la femme au maître de la maison ; et c'est l'air, le parfum de leur intimité, qui se répand dans tous leurs rapports quotidiens, donne un sens charmant à toutes leurs attitudes de gens vêtus pour sortir, de gens dans la rue. Je vous demande la permission d'ouvrir et de lire cette lettre. Je me lève quand vous entrez, et pour m'asseoir j'attends que vous soyez assise. Vous m'en dispenseriez, et personne ne nous voit. C'est le tutoiement qui est habituel, et le vous est comme un gentil masque qu'on met pour sortir, et qui tombe parfois et alors on sourit. L'amie, la camarade, la maîtresse, Madame l'écolière d'amour. Moi aussi je trouve en elle appui et réconfort, bien que je ne le lui dise pas. Car elle entre dans tous mes intérêts, s'inquiète si je tousse ou si j'ai la migraine, s'indigne et s'attriste parce que cette méchante petite revue m'a refusé mes trois sonnets « Hampton Court, tryptique » qu'elle avait tenu à taper elle-même sur ma Hammond toute neuve. Cette manie de vouloir contribuer à la dépense du ménage. « Mais non, au retour d'Italie, et quand l'Ecole Dentellière française sera en pleine prospérité, nous tiendrons chacun nos comptes ; en attendant, dès lundi, j'irai chercher ce manteau de fourrure qui vous a plu, même si vous ne voulez pas venir avec moi. » Il l'entraîne dans les magasins, revient seul commander et payer les objets qui lui ont plu et auxquels il a vu qu'elle renonçait à regret. Une partie de ce reliquat de vingt-cinq mille francs sur quoi il n'avait pas compté (et dont la provenance, malgré l'explication du notaire, lui semble obscure, ou providentielle) est employée à ces dépenses, qui ne sont pas des générosités mais d'humbles hommages à la beauté d'Isée. « Je t'assure que ce chapeau est amoureux de tes cheveux ; que cette robe tombera en langueur et dépérira si tu lui refuses le bonheur de voiler la Personne Sacrée... » C'est si bon, tout cela, et surtout sa pré-

sence rue Berthollet parmi les objets familiers, qu'on retarde de dix jours, et encore de huit jours, le départ pour Naples. Ma femme, et toutes ces femmes pour la servir : les vendeuses empressées, les essayeuses agenouillées, et ces Panathénées en son honneur : le défilé des mannequins. (Avec Irène cela recommencerait sur une plus grande échelle). (Et penser que dix-huit mois plus tôt, avant Jeanne, le jeune étudiant Lucas Letheil aurait pu désirer comme un grand bien et considérer comme une conquête flatteuse l'amour d'une de ces demoiselles). Il avait donc grâce à Dieu (et à Jean des Challettes) trouvé la femme qu'il lui fallait. Sa vie sentimentale était fixée : une affection sérieuse et tranquille, la vertu qui fait le bonheur.

Et cependant... Lorsqu'il songeait à l'avenir, à dans deux ans d'ici par exemple, il se voyait seul. Un jour, ayant eu affaire après déjeuner, il était sorti sans Isabelle, et il avait été surpris de ne pas la trouver à dire. Il avait même flâné avec plaisir... Il y a peut-être un peu de chagrin dans l'exclamation de Tibulle : « ... et in solis tu mihi turba locis » : et tu remplis ma solitude comme une foule. Il y a pourtant des heures où on a plaisir à être seul. Alors on se retrouve, comme on retrouve un ami, et *ensemble*, on cherche en soi-même celle qu'on aime par-dessus tout : la vérité. En somme, jusqu'à présent l'expérience réussit assez bien. En quoi cela diffère-t-il, et va-t-il différer, de ce qu'aurait été un mariage avec une fille ou une nièce d'amis de la famille ? Elles ont leurs défauts, leur vulgarité, chacune un ou deux mots qu'elles prononcent mal ou qu'elles emploient dans un sens incorrect (mais c'est charmant ; ne pas corriger) ; je n'ai encore rien trouvé de cela chez Isabelle. Ah si, l'autre jour, et hier, ce mouvement de dépit, mais bien contenu, pour une petite contrariété ; aussi vite parti que venu. Sans doute parce qu'elle est dans ces jours... (j'ai vraiment des pensées d'homme marié ; voilà l'intimité). Nous nous aimons. Il est probable que nous nous montons un peu la tête :

elle n'est pas la femme exceptionnelle dans des circonstances exceptionnelles, et l'idée que je n'aurai pas d'autre femme, que c'est définitif... j'accepte... provisoirement. Surtout, cela vient au bon moment ; assez tôt dans ma vie. J'aurai épuisé ma curiosité, j'en serai revenu, à une époque où mes camarades qui habitent chez leurs parents ou qui n'auront pas songé à tenter cette expérience en seront encore au désir à moitié satisfait, aux amours faciles, aux menues faveurs des jeunes filles ou à la vanité du tableau de chasse, — et mûrs pour la grande fredaine du mariage. Cela m'aura vieilli le caractère, peut-être : je considérerai avec indulgence leur agitation, leurs crises, leurs courses, leurs succès ; je leur donnerai des conseils de prudence, moi qui connaîtrai la vie et de quel poids une femme peut peser sur les épaules d'un homme. Je ne me marierai pas, ou vieux (vers quarante ans), mais alors en toute connaissance de cause. J'ai autre chose à faire, de plus amusant, qu'à fonder une famille et qu'à élever des enfants. « J'aime mieux lire ! » comme dit Louis Lemière, qui du reste est non-conformiste (solution préconisée par les meilleurs esprits de l'Antiquité comme plus sage, plus pot-au-feu ; mais inutile pour qui a la vocation exclusivement féminine.) Mais dès à présent, et quelle que soit la fin de l'expérience, je me sens déjà plus libre, plus calme, plus maître de cette causse de passion et d'erreur, plus capable de dominer et d'utiliser cette énergie. Enfin tout ce qu'il peut y avoir en moi de désir, d'affection et de tendresse est concentré dans ma femme et satisfait par elle. — Et ainsi je sortais de ces pensées, de cette retraite, pour reprendre mes amours avec Isée ; comme un conteur, qui après avoir jeté un regard vers la fenêtre, reprend son récit.

Ah ! de nouveau la mer. Nous serons bientôt à Salerne. J'aime ces beaux portiques blanchis à la chaux, cette rangée de fournaises, pleines de soleil, d'air pur et de bleu sans fond. Irène, Irène d'or dans ce décor de grande fresque, dans la lumière des dieux et de ton pays... Ah ! il est trop

loin d'elle ! Il ne s'est pas encore « fait assez beau » pour être digne d'elle. Cette pensée vient sans cesse contrarier son amour. Je ne la mérite pas, je suis un grand collégien timide et mal appris. Et quels souvenirs ai-je, sur lesquels appuyer mon amour pour lui donner confiance ? Des regards ; le fait qu'elle semble m'accueillir avec un peu de plaisir quand je la rencontre chez Donna Clementina. Son beau sourire de remerciement le jour où elle est entrée tenant un œillet à la main et où j'ai dit : La Primavera de Botticelli. Surtout : « Venga con noi, Signor Letheil ! » le jour où tous les jeunes gens sont montés sur la terrasse du palais et où lui, timidité ? paresse ? restait avec les vieilles gens ; elle s'est retournée pour m'appeler, avec un joli ton de reproche et de prière : « Venga con noi, Signor Letheil ! » Et il est certain aussi que Donna Clementina lui a répété ce qu'il avait dit après lui avoir demandé (à Donna Clementina) qui était Irène : Comme elle est belle ! Mais oui, la bonne Clementina lui a fait la commission. Et Irène, en restant à causer avec lui après leurs salutations, la semaine suivante, lui a montré qu'elle en accusait réception. Elle attendait la suite, et trouvait peut-être qu'elle tardait à venir. Mais tant qu'Isabelle serait là, il se sentirait gêné : supposer qu'Irène le rencontre avec Isabelle ! qu'elle apprenne l'existence de cette liaison ; qu'elle l'ait déjà vue dans la rue ou au théâtre avec Isabelle... Tant qu'Isabelle serait là, — et avec l'existence infernale qu'elle lui faisait par ses querelles continuelles, — rien ne serait possible ; rien ne marcherait...

Le train même semble sur le point de s'arrêter. On entre en gare de Salerne.

Salerno.

Senta ? Quanti minuti si ferma qui ? Bene. Grazie. J'ai le temps d'aller au buffet prendre un panier, et d'acheter un horaire. Il saute sur le quai.

(à suivre) VALERY LARBAUD

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

TRAITÉ DE PSYCHOLOGIE, par *Georges Dumas*, professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne, avee la collaboration de MM. *Barat*, *Belot*, etc. (Alcan).

C'est une belle histoire à écrire que celle de la Psychologie française, si l'on y joint à l'étude des philosophes : Descartes, Malebranche, Condillac, les Idéologues et Maine de Biran, celle des aliénistes et des neurologues qui ont peu à peu préparé l'éclosion des recherches expérimentales. Ces recherches, heureusement, ne se font pas surtout dans les laboratoires, chez nous si pauvrement dotés ; la contribution de la France continue de reposer sur l'examen des faits pathologiques ; et si Taine, ou Ribot même ont parfois donné de ces faits une interprétation trop simple, du moins ont-ils aidé nos spécialistes à dépasser un point de vue trop étroitement médical. Bien que toute science devienne internationale, il y a toujours, en psychologie, un esprit français. Mais il fallait le chercher, jusqu'à ce jour, dans une collection de monographies : en dehors des manuels scolaires (sommaires et rédigés, comme il convient, en vue d'une instruction philosophique), nous n'avions pas un exposé d'ensemble qui dispensât de recourir à des livres étrangers faits pour l'enseignement supérieur, comme ceux de Wundt, James et Titchener. Voilà ce qu'a voulu nous donner enfin le Dr Georges Dumas, encouragé par Ribot. L'ouvrage était achevé en 1914 ; il a subi, après la guerre, une sérieuse révision qui l'a notablement accru. Le premier volume — un millier de pages — vient seulement de paraître, mais doit être bientôt suivi d'un second volume au moins égal.

Vingt-cinq collaborateurs se sont partagé les divers chapi-

tres : nous avons passé l'époque où une information suffisamment complète pouvait être assemblée par un seul travailleur. La division du travail risquait d'entraîner un manque de cohérence ; il fallait au chef d'équipe, avec un esprit net, la ferme volonté de maintenir son plan, d'empêcher les empiétements mutuels, de simplifier et unifier les résultats. Unifier — pour autant qu'il le pouvait sans porter atteinte à de libres convictions ; car, même entre des savants qu'un esprit commun rallie, l'accord n'est jamais total. Georges Dumas déclare avoir voulu s'en tenir autant que possible à un dogmatisme largement objectif. J'entends par là que, subordonnant toutes discussions à l'exposé positif et direct, il a dû pour cela réduire cet exposé aux vérités que l'expérience a mises hors de discussion. La frontière n'est pas facile à tracer. Ribot a beau parler de suivre simplement la méthode des sciences naturelles ; il y a de fortes raisons pour qu'une explication des faits de conscience dépende d'une conception générale du monde plus étroitement que la physique, même que la biologie. Dès qu'il s'agit de comprendre et non de décrire, tel savant ne s'écarte d'une philosophie que pour glisser aussitôt vers une autre. Ribot s'avance trop en affirmant : « La psychologie de ce traité n'est la psychologie de personne ; c'est la psychologie tout court », c'est déjà beaucoup qu'elle y tâche. Mais Ribot a raison de dire : « Si une psychologie prétend être à la fois une science et une métaphysique, elle ne sera ni l'une ni l'autre ; il faut choisir. » Ce que je traduirais volontiers ainsi : pour savoir avec certitude et n'affirmer rien qu'on ne prouve, il faut se résigner d'abord à ne comprendre qu'à demi.

En tête, vient un examen des méthodes, confié à un logicien, M. Lalande, et par là d'autant plus impartial et complet. Ensuite, les *Notions préliminaires* (l'homme dans la série animale ; le poids du cerveau et l'intelligence ; physiologie générale et spéciale du système nerveux). Plus loin, les *Eléments de la vie mentale* : l'excitation et le mouvement ; les sensations, les états affectifs et les images. Le livre III étudie les relations les plus simples entre ces éléments : les *Associations sensitivo-motrices* : l'orientation et l'équilibre, l'expression des émotions, le langage même, considéré sous ses aspects d'automatisme. Le livre IV est consacré aux *Formes générales d'organisation* : habi-

tude, mémoire, association des idées, attention et tension psychologique. — Dans le second volume apparaîtront les *Fonctions systématisées* (perception, souvenirs, opérations intellectuelles, etc.) et les grandes *Synthèses mentales* (vie consciente et subconsciente, personnalité, caractère) ; la dernière partie nous acheminant de la psychologie zoologique à la psychologie sociale, donnera une place à part à la pathologie. — Ainsi, les faits sont rassemblés par ordre de complexité. Mais l'unité de la conscience, l'incessante réaction de la vie totale sur les fonctions partielles ne permettent pas facilement d'isoler des éléments ni des relations simples : l'ordre en question ne peut s'appliquer clairement qu'aux conditions physiologiques. Aussi bien n'est-il pas suivi avec rigueur. Le rapport entre excitation et mouvement est étudié, de proche en proche, jusqu'au sommet, jusqu'au cas de la décision volontaire. On s'étonne de voir rattachés aux états affectifs simples des faits très complexes tels que les passions. D'autre part on peut reprocher un excès de concision aux chapitres sur les images et sur l'association des idées, mais c'est justement là-dessus que, dans la plupart des livres on trouve un excès de détails superflus.

Je crois plus intéressant d'insister sur les mérites de l'ouvrage, sur les précieuses nouveautés qu'il nous apporte.

Le chapitre de M. Tournay sur la *Physiologie spéciale du système nerveux* est condensé, touffu, rendu obscur par l'insuffisance des planches qui l'accompagnent. Mais, fort intéressant déjà quand il compare les deux systèmes, volontaire et involontaire, il le devient plus encore quand il touche au problème des localisations cérébrales. On sait comment la thèse de Broca sur les centres du langage a été battue en brèche par la critique de Bergson et du Dr Pierre Marie : d'où l'on a trop vite conclu qu'il existait seulement une relation d'ensemble, assez lâche, entre l'activité consciente et le cerveau. Certes, en tant que la fonction du langage dépend de la pensée entière et de toutes ses conditions, on ne saurait lui assigner un siège à part ; mais cette même fonction suppose divers automatismes, qui peuvent être localisés ; c'est ce qu'ont montré de belles observations de M. Piéron sur des blessés de guerre, tout récemment publiées. M. Tournay divulgue un fait encore moins connu du grand public : c'est que les progrès de la technique histologique

ont permis de délimiter, à la surface du cerveau, un grand nombre d' « aires » distinguées entre elles par le mode de groupement des cellules et des fibres. Sans localiser dans ces « aires » un nombre égal de facultés psychologiques, on doit supposer que leur différence de structure annonce une différence de fonctionnement.

J'ai déjà laissé entrevoir l'importance du chapitre sur l'excitation et le mouvement : en étendant aussi loin que possible la théorie des « réflexes conditionnels », en critiquant les thèses de Renouvier et de James sur la volition, Georges Dumas refuse d'admettre deux sortes d'activité superposées et distinctes dont la première servirait d'instrument à l'autre et pense ainsi chasser définitivement la notion d'une « faculté » volontaire. Le chapitre : *Excitation psychique et sécrétion* apparait pour la première fois dans un traité de Psychologie. L'*Étude sur l'Orientation et l'Equilibre* aidera les curieux à chercher quels moyens de reconnaissance guident, au cours de leur voyage, les pigeons et les fourmis. L'expression des émotions n'occupe pas moins de cent pages ; en fait, Dumas explique l'émotion même, sans oublier aucun de ses facteurs divers : c'est une mise au point achevée, capable de clore un débat qui, depuis les thèses de Lange et de James, aura duré près de trente ans. Pourtant la genèse de l'émotion serait imparfaitement comprise, si l'on négligeait la *théorie dynamique* proposée plus loin par Pierre Janet : en concevant l'émotion comme un raté de l'action, comme une décharge motrice dégradée, incoordonnée, diffuse, se produisant à la place de l'acte bien adapté que des causes multiples rendent impossible, on saisit mieux pourquoi divers individus sont inégalement émotifs. Par l'idée de tension psychologique, Pierre Janet éclaire aussi les états de fatigue, de dépression et les difficultés de l'adaptation sociale. Enfin M. Revault d'Allonnes, traitant de l'attention, dépasse la promesse de son titre : il suit le passage des images aux idées, il montre le rôle des schèmes dans toute la série des opérations intellectuelles.

Au total, ce premier volume accorde une importance presque exclusive aux interprétations physiologiques ; il laisse l'impression que cette tendance va prévaloir jusqu'au bout. Georges Dumas sait bien qu'il y en a d'autres, capables d'un rendement

utile ; il les a même passées en revue dans un article qui sera, je crois, son chapitre final. Le reproche de « matérialisme » tomberait ici mal à propos. Non seulement un tel mode d'explication s'impose pour les faits de conscience élémentaires ; mais, afin d'en tirer tout le parti possible, il convient de l'étendre systématiquement jusqu'aux fonctions supérieures où son rôle, au moins partiel, ne peut être contesté. Cet effort n'eût pas choqué le « spiritualiste » Descartes ; sans doute aura-t-il cet effet de dissiper bien des nuages. Beaucoup de nos contemporains qui désavouent le spiritualisme et refusent de suivre Bergson sur les chemins de la métaphysique, font pourtant un étrange abus de notions obscures comme l'Inconscient, les virtualités psychiques ou le dynamisme mental ; contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les auteurs animés d'un parti-pris religieux ne sont pas toujours ceux qui se montrent le plus enclins à négliger l'influence des conditions corporelles. N'y aurait il pas avantage à poser, en abordant la vie de l'esprit, que toutes forces et tendances durables, toutes dispositions permanentes sont représentées dans l'organisme, et que le fait spirituel irréductible, c'est la conscience en chacun de ses moments successifs, avec ses qualités propres et ses appréciations de valeur. Cela n'obligerait nullement à la tenir par un *épiphénomène*, pour un reflet sans action efficace. Pas davantage à dépouiller la science psychologique d'aucune de ses acquisitions récentes. Les « tendances refoulées » de Freud, que perd-on à les tenir pour des faisceaux de processus nerveux, pourvu qu'on ne leur dénie pas la qualification psychique en tout instant où elles influent sur la conscience claire ou obscure ? Mieux on connaîtra la vie organique, plus se précisera le problème des rapports qui l'unissent à la vie consciente. Car la distinction cartésienne entre étendue et pensée n'est pas près d'être abolie ; l'apparition de multiples consciences, leurs caractères et leur répartition dans le monde ne se laissent toujours pas réduire au mécanisme universel. C'est ici qu'il faut détacher des *Notions préliminaires* le chapitre de M. Henri Wallon sur le *Problème biologique de la conscience*.. Il attaque d'abord avec vigueur certaines solutions métaphysiques, surtout celle du parallélisme telle que la présente Höffding ; plus loin, je constate la satisfaction d'un philosophe qui se félicite d'avoir quitté le champ des discus-

sions sans fin pour entrer au domaine des travaux positifs. C'est fort bien ; mais M. Wallon, à parler franc, élude le problème ; on ne peut dire qu'il le résolve ou le supprime comme illusoire. La psychologie scientifique laisse donc des questions ouvertes, elle ne rend pas superflue toute philosophie de l'esprit. — Mais pour finir, n'oublions pas que l'interpsychologie et la psychologie sociale sont renvoyées au second volume. D'après Auguste Comte, tous les aspects du sentiment et de la pensée dont la biologie ne rendrait pas compte, doivent être expliqués par la sociologie. Cette doctrine fournit, pour le moins, une bonne « hypothèse de travail ». Avant de l'avoir vue à l'épreuve dans le Traité, nous ne pouvons décider si elle suffit ou non aux exigences du problème posé.

MICHEL ARNAULD

*
* *

TROIS ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SEXUALITÉ, par *Sigmund Freud*. Traduits par le *Dr B. Reverchon*. (Ed. de la Nouvelle Revue Française).

On chantait en Angleterre, au début de ce siècle, une complainte sur la théorie de Darwin où les effets comiques de notre origine simiesque étaient soigneusement passés en revue ; il est probable que le pauvre Fortugé, si la mort n'était venue l'en empêcher, nous eût chanté quelque chose comme les amours d'un bébé et de sa nourrice. Jusqu'ici cependant, les réponses du public aux ouvrages de Freud sont souvent agressives, témoin l'article de M. Bonardi, dans l'*Ere Nouvelle*, qui donne le *la* de l'hilarité et de l'indignation. Les doctrines scientifiques qui traitent des sujets intéressant l'expérience commune sont immédiatement traduites en langage commun. C'est donc en langage commun (puisqu'aussi bien une analyse technique des *Trois Essais* serait ici déplacée), qu'il convient de rappeler ce que la culture générale doit aux travaux de Freud sur la sexualité.

Freud a enrichi notre notion du *matérialisme* psychologique : grâce à lui, la série des causes *honteuses* d'un sentiment pathétique, ou noble, ou simplement humain, est introduite dans la conscience ; il y aura encore bien des modifications dans les principes et dans les détails : l'essentiel est que Freud a perfectionné l'instrumentation du psychologue, en lui donnant les

moyens de travailler dans une complète liberté d'esprit. Les conséquences de ce fait sont incalculables. Dans les milieux les plus importants pour le progrès de la culture, il ne sera plus guère possible d'obéir aux commandements de ce que Pareto appelle la religion de la sexualité. Jacques Rivière a parfaitement raison de dire que désormais les romanciers ne pourront ignorer la situation sexuelle de leurs personnages, comme ils n'avaient pu, après Balzac, ignorer leur situation pécuniaire. Et d'ailleurs, l'histoire du nez de Maître Roguin ne prêtait-elle pas déjà aux plus beaux refoulements ?

Le lecteur attentif des *Essais* ne manquera pas de reconnaître un des dons les plus précieux de Freud à la pensée moderne : je veux parler de sa conception du développement sexuel comme une histoire et de la puberté comme un drame. Certes, son histoire est plutôt une philosophie de l'histoire, et l'intelligente audace avec laquelle il définit les phases sexuelles et leur succession dans le temps rappelle l'âge héroïque des Vico et des Hegel. Cet âge héroïque a été suivi d'un âge positif qui a apporté des méthodes nouvelles, mais non point un esprit nouveau. Les psychologues futurs reprendront les détails, rectifieront les faits, ils ne modifieront sans doute pas beaucoup la théorie freudienne de la puberté. Celle-ci, d'après Freud, est comme un carrefour où s'affrontent et collaborent à la fois les différentes tendances sexuelles qui se sont affirmées au cours de l'enfance. Pour qu'il y ait sexualité normale, il ne faut pas que ces tendances se neutralisent, mais qu'elles se situent et s'ordonnent par rapport à la sexualité proprement génitale. Il n'y a perversion que lorsque l'une d'elles fixe une période prégénitale à l'exclusion des autres. L'instinct sexuel normal est donc un instinct centré. Le perverti est un excentrique. Mais il est aussi un enfant, un mal venu, un fruit vert qui ne mûrira point.

Impossible, après Freud, d'enrôler — à l'exemple de quelques romantiques et de bon nombre de décadents — les pervertis et les invertis dans une croisade superbe de l'esprit contre la nature. Les pervertis ne sont pas rares, isolés ; ils sont légion. Les squares sont peuplés de petits pervertis innocents et les rues de grands pervertis demi-conscients. La perversion est l'état normal de l'âge le plus *naturel*. Au contraire l'amour nor-

mal, résultat d'une intégration difficile des tendances sexuelles, marque la réussite toujours chanceuse d'un équilibre fragile qui sans cesse exige d'être rétabli. Voilà un des grands mérites de Freud : ce fameux état normal, que nous croyions qui triomphait dans les moyennes, il nous le montre au terme d'un véritable drame vital dont cet état n'est l'issue heureuse que si les circonstances physiques, morales, sociales sont particulièrement favorables. C'est introduire un germe d'idéalisme dans la représentation que nous nous en formons ; c'est donner une valeur épique à la conquête de la normalité.

J'ai dû emprunter le langage de Freud pour résumer une partie de son *message* à la philosophie, ou plutôt au moralisme moderne. Il est probable que ce langage sera modifié, et même qu'on lui en substituera un autre, plus riche, moins raidi par un évident parti-pris. Il est arrivé à Freud une aventure philosophique assez singulière : d'une part, toute l'efficace de sa pensée dépend étroitement de ses intuitions de la vie sexuelle, souvent profondes et originales ; et d'autre part, on lui reproche avec raison le manque de spécificité sexuelle de sa *Libido*, qui étend indûment son monopole à beaucoup trop de tendances. C'est là un *loup* assez fréquent dans les doctrines expérimentales que l'expérience ne suffit pas à remplir et que les savants-philosophes sont entraînés à combler tant bien que mal avec des raisonnements abstraits. Freud reconnaît lui-même que la psychanalyse n'est « pas encore à même de distinguer, de manière nette, la *Libido* subjective des autres énergies qui agissent dans le Moi » (p. 126). Il en conclut qu'on ne peut actuellement poursuivre une théorie de la *Libido* que par la méthode spéculative ; mais le raisonnement spéculatif est un excellent véhicule de l'idée fixe. La critique de Claparède semble irréfutable : un fait psychique ne peut être dit sexuel que s'il est en relation avec les fonctions génitales. Quand Freud nous dit, à propos des jeunes épouses insensibles, que chez elles l'amour filial « est une fixation infantile de la *Libido* », il est évident qu'il commet un paralogisme. Outre que la concomitance de la tendresse filiale et de la froideur conjugale est loin d'être démontrée, de ce qu'une épouse insensible témoigne d'une sensibilité filiale extraordinaire, il ne s'ensuit pas que sa vie sexuelle soit fixée et comme coincée dans une forme pré-génitale. Certaines femmes,

extrêmement plastiques, sont très sensibles aux milieux sentimentaux. Souvent leur instinct ne se développe qu'après que tout un ensemble de représentations, d'habitudes, de sentiments a cristallisé autour de l'acte sexuel. L'exemple de Freud prouve simplement qu'une pareille cristallisation n'a pas eu lieu, et s'il fallait un coupable, je proposerais, dans bien des cas, d'absoudre le père et de condamner l'époux.

Il y aurait beaucoup à dire sur le caractère nostalgique de la puberté telle que Freud la décrit. La vue est belle mais l'interprétation contestable. Là encore il déforme une intuition profonde par un raisonnement forcé. De même, quand il remarque que beaucoup d'invertis mâles ont été élevés par des personnes de leur sexe, il néglige malheureusement d'ajouter qu'un grand nombre de ces invertis ne se sont jamais détachés sentimentalement de leurs mères, auxquelles ils vouent un culte religieux et passionné.

Ce qui me fait croire, en outre, que la théorie freudienne de la sexualité n'attendra pas longtemps une refonte sérieuse, c'est que ses deux pôles, le traitement de l'hystérie et le schème des rapports du conscient et de l'inconscient, semblent ne pas devoir résister à la critique scientifique contemporaine. L'hystérie est passée à l'état de mythe aux yeux de nombreux psychiâtres, et quelques-uns vont même jusqu'à soutenir qu'on n'en peut donner une définition. Quant aux théories de Freud sur l'inconscient, elles sont solidaires de la définition de la conscience qui avait cours en psychologie il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui — et grâce en partie aux travaux de Freud lui-même — il apparaît que cette définition est inadéquate. La modifier, c'est modifier du même coup celle de l'inconscient. On trouvera une excellente mise au jour de la question dans le beau livre de Russell : *The analysis of Mind*. Sort fréquent des philosophes de race : Freud aura sans doute contribué à ébranler sa doctrine par la pénétration même de son analyse, qui nous a convaincus qu'entre les tendances spontanées de l'individu et les signes indélébiles de l'action, la conscience est un agent de liaison souvent infidèle, toujours insuffisant.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LES PAS EFFACÉS, mémoires, par le *Comte Robert de Montesquiou* (Emile-Paul).

Ces Mémoires du Comte de Montesquiou ne serviront pas sa mémoire. Quelle leçon de voir un gentilhomme, dont la connaissance du monde était, si l'on peut dire, la spécialité, donner si naïvement dans le piège d'outre-tombe ! Rien de plus propre à nous desservir, que ces épanchements surveillés de nos écrits posthumes, ces petites vengeances à retardement, cette immense admiration que nous y étalons sans vergogne pour notre caractère et pour nos ouvrages : c'est à croire que la pensée de la mort tue d'abord en nous la peur du ridicule. Le Comte de Montesquiou doit-il être jugé sur ses Mémoires ? Fut-il seulement cet intendant des menus plaisirs, cet ancêtre tapissier de tous les maniaques qui font profession aujourd'hui « d'arranger des intérieurs », cet esthète d'un mauvais goût si sûr, ce vieux monsieur qui ne ménageait pas les vieilles dames, ce poète aigri, affamé d'encens, et qui de tous ses amis célèbres ne nous rapporte à peu près rien, sauf les lettres flatteuses et d'ailleurs de pure convenance qu'il reçut d'eux ?

S'il n'avait été que cela, nous comprendrions mal que l'aient tant admiré plusieurs jeunes hommes fort distingués de la génération qui suivit la sienne, — admiré au point que n'ayant jamais eu l'honneur d'être présenté au Comte de Montesquiou, je suis persuadé de l'avoir connu, tant j'ai vu de ses disciples copier son port de tête et ses rengorgements. Car le Comte a fait mentir La Bruyère qui croyait que « le dédain et le rengorgement dans la société attirent précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer ». M. de Montesquiou séduisait par ses hauteurs mêmes : il offrait un intérêt d'époque, et s'il n'imitait pas les mœurs de Lauzun, du moins en possédait-il les manières. Les croisements américains et israélites rendent à peu près introuvable, dans le Monde d'aujourd'hui, cet amalgame d'élégance, d'esprit, de fatuité, d'insolence et de bel air dont le Comte de Montesquiou avait hérité le secret, mais que la connaissance qu'il avait de l'histoire lui permit de porter à un si haut point de perfection. Nul ne sut mieux que lui soigner son personnage et le retoucher d'après tel modèle étudié dans les Mémoires. Esthète à l'affût de toutes les hor-

reurs qu'inventa le « modern-style », son goût naturel allait aux palais roses et aux Trianons pour lesquels il était si visiblement fait. Nous l'imaginons assez dans la coterie de la Reine, parmi les Polignac, les Adhémar, les Besenval, les Vaudreuil, — capable de chansonner vilainement sa souveraine, mais peut-être aussi de mourir pour elle. Enfin il fut l'un des derniers gentilshommes français qui méritèrent l'épithète de fastueux, l'un des derniers qui surent donner des fêtes. (« Comptez-vous donner des fêtes ? » me demandait superbement un admirateur du Comte de Montesquiou, à qui je disais que j'avais loué trois pièces exiguës, au cinquième, sans ascenseur.) Le récit de ces solennités occupe une telle place dans les Mémoires, qu'il semble bien que le noble Comte y ait vu peut-être la part la moins périssable de son œuvre. A leur propos, il partage l'humanité en deux camps, *les élus* et *les exclus*, deux termes à quoi il faut d'abord songer lorsqu'on cherche à définir le snobisme. Ne dites point : je ne suis pas snob. Vous serez bien près de le devenir, le jour que vous aurez été « l'un des heureux élus », comme le Comte de Montesquiou appelle ses invités. Si, en effet, vous êtes une autre fois parmi les « exclus », vous risquez, sinon de souffrir, du moins d'avoir de l'humeur. Le snobisme commence à cette velléité d'humeur. *Elire, exclure*, c'est le double mouvement d'aspiration et d'expiration par quoi les Mondes subsistent et aussi les Académies et les Clubs. L'homme sage s'établira donc le plus loin possible de la zone où il risque d'être attiré puis rejeté, car il n'est pire honte que de souffrir pour des causes basses.

Pourtant, comme Pline l'Ancien périt pour avoir voulu observer de plus près l'éruption du Vésuve, il est admirable que notre Proust se soit jeté dans la gueule du monstre afin de nous en donner une peinture exacte, et qu'il se soit en quelque sorte inoculé le snobisme afin de le connaître mieux. Ce nom de Proust que j'hésitais à écrire ici, voilà qu'il m'échappe enfin. Le Comte de Montesquiou eût sans doute fait de grands éclats si on lui avait prédit autrefois qu'il n'existerait guère pour nous qu'en fonction de Proust. Il est mort assez tard pour en éprouver peut-être quelque crainte, ainsi qu'en témoigne une longue note amère et même venimeuse ajoutée à ses *Mémoires* in-extremis (mars 1920). De quoi Proust est-il redevable à son ami ? Un

témoin qui les a beaucoup connus l'un et l'autre, Jacques-Emile Blanche, m'assure que ni la personne ni l'œuvre de Proust n'auraient été, sans Montesquiou, ce qu'elles furent. Mais convient-il de parler d'une influence ? Plusieurs amis de Proust nous ont, dans cette revue même, aidés à comprendre sa méthode à demi inconsciente pour absorber ce que chacun était susceptible de lui fournir. Il ne laissait s'éloigner personne qu'il n'en eût extrait tout ce dont son œuvre pouvait être nourrie, et il est certain que le Comte de Montesquiou lui dut être d'un rendement admirable. Ce fut sans doute le grand collecteur qui fit ruisseler jusqu'au jeune romancier des millions de traits, de potins et d'ana dont s'enrichit sa connaissance du Monde. Enfin il se peut que Proust doive surtout à son noble ami d'avoir pris le Monde au sérieux, d'avoir cru à sa réalité, de lui avoir donné, si l'on peut dire, un brevet d'existence. Car, aujourd'hui, cette haute société aristocratique française des Guermantes, si on l'écume de tout ce qui s'est anobli indûment, et de tout ce qui s'y mêle d'américain et d'israélite, en reste-t-il de quoi écrire un autre ouvrage que celui qui s'appellerait : *A la Recherche de l'Aristocratie perdue ?*

Enfin le Comte de Montesquiou a fourni à Proust quelques traits — quelques-uns seulement — pour le personnage d'un grand seigneur égaré parmi nous. Gardons-nous là-dessus de confondre avec cette créature assez immonde, pas plus qu'autrefois on ne le confondit avec des Esseintes, un noble poète souvent inspiré, qui ne sacrifia jamais les grandeurs réelles et personnelles à ce que Mme de Lambert appelait « les grandeurs d'institutions », — qui rendit plus douces l'agonie de Verlaine et celle d'un enfant de Stéphane Mallarmé, — qui servit la mémoire de Marceline Desbordes-Valmore, — et qui se fit une très haute idée de l'amitié, bien que d'ailleurs il paraisse avoir été un prodigieux virtuose de la brouille.

FRANÇOIS MAURIAC

*
* *

RIMBAUD, par *Ernest Delahaye* (Messein). — LE PROBLÈME DE RIMBAUD, par *Marcel Coulon* (A. Gomès, Nîmes).

M. Delahaye fut ami d'enfance de Rimbaud, confident de ses

premiers travaux, de ses lectures, instruit plus tard de mille choses ayant trait à sa vie errante. On trouvera dans ce nouveau *Rimbaud* des notes que M. Paterne Berrichon eût pu joindre à ses volumineux dossiers. Au contraire du précédent biographe qui prétendit nous donner de son remuant modèle un portrait de face, en pied, grandeur nature, M. Ernest Delahaye dessine deux profils, l'un très clair, l'autre très lumineux.

Une « histoire sommaire de Rimbaud » précède une étude sur « la vie de son esprit ». M. Delahaye se soucie d'abord d'exactitude. Il suit les courbes d'une ombre portée, trace un itinéraire, s'efforce, au mépris même du relief, d'accentuer les contours que tant de légendes obscurcissent. Puis il se tourne vers l'être moral, fournit une explication de ses « départs » et de son dernier retour, rend le philosophe Helvétius responsable, avec Jean-Jacques Rousseau, de la formation spirituelle du jeune insurgé, montre comment *Une Saison en Enfer* nous laisse en présence de la conversion ébauchée, comment enfin l'abnégation totale ramène le voyageur au catholicisme.

L'écrivain est un peu négligé par M. Delahaye qui le proclame « possédé par les latins » et cherchant d'après eux, en même temps que Verlaine, à créer le rythme expressif. J'aimerais voir développer cette idée, n'étant pas trop certain qu'on puisse aisément la faire admettre. La démonstration ne me semble point suffisante. Je ne demanderais qu'à m'incliner, mais si nombreux que soient les vers cités par M. Delahaye comme « virgiliens », ces exemples de rejets, de doubles césures et d'harmonie imitative constituent-ils des arguments sans réplique ? La question mérite, en tout cas, d'être reprise et approfondie.

Voici d'ailleurs que sur bien d'autres points M. Marcel Coulon fait appel des jugements portés par M. Delahaye dans plusieurs études antérieures à celle que nous analysions. Il s'inscrit en faux contre certaines affirmations de M. Paterne Berrichon, accorde plus de créance aux témoignages de MM. Bourguignon et Houin, mais l'opinion de Claudel l'exaspère et, prétendant « mettre un peu de critique à côté de tant d'hagiographie..., apporter un Rimbaud non pas mesuré au compas de tel ou tel, mais un Rimbaud véritable », l'auteur envisage le problème d'un point de vue exactement contraire à celui des apologistes susdits.

M. Marcel Coulon n'a pas connu son héros. Pour ce qui concerne les détails biographiques, il a donc largement puisé aux sources littéraires, c'est-à-dire aux ouvrages mêmes qu'il combat. Surtout il a découvert dans l'œuvre de Rimbaud, si naturellement autobiographique, tout ce qu'il faut pour reconstituer le portrait d'un révolté, d'un poète antichrétien, finalement écœuré de littérature et tournant contre la beauté même le mépris que la religion, les femmes, l'amour, la politique lui ont successivement inspiré.

Reconnaissons que, dans cette exégèse, M. Coulon fait preuve d'une sensibilité esthétique, d'une perspicacité, d'une audace très supérieures à celles de ses devanciers. Le Rimbaud qu'il évoque a plus de style. Aussi bien — et sauf sur deux points importants — est-il si différent de celui que raconte M. Delahaye ? Laissons de côté la question des rapports avec Verlaine où M. Coulon pourrait bien avoir vu juste. La question religieuse est plus grave et, dès qu'il y touche, M. Coulon épouse un parti-pris, différent de celui de Claudel, mais enfin, un parti-pris. Il escamote la mort chrétienne du héros qui a tout de même une signification, si elle ne suffit point à en donner une à toute sa vie. De plus, l'interprétation d'*Une Saison en Enfer* me paraît bien tendancieuse. Celle des catholiques aussi, direz-vous. Sans doute. J'avoue simplement qu'elle me satisfait davantage.

M. Coulon dit fort justement de Rimbaud : « Versatile, non, mais antipodesque et de contrepied. » Faut-il dès lors s'étonner de voir les événements de sa vie reflétés dans son œuvre, s'accommoder de plusieurs explications toutes légitimes et logiques ? Trop de logique peut-être : c'est le reproche qu'on serait tenté de faire au dernier venu des commentateurs, et aux autres.

PAUL FIERENS

*
* *

ANTHOLOGIE JUIVE, par *Edmond Fleg* (Crès).

Deux volumes : le premier, *Des Origines au moyen-âge ;* le second, *Du Moyen-âge à nos jours.* Cinq époques : l'époque biblique depuis l'an 3760 avant J.-C., an I de l'ère juive, date mythique de la Création du monde jusqu'à 332 avant J.-C., date de la conquête de la Palestine et de la destruction de l'empire

perse ; l'époque hellénistique, de 332 à 70 après J.-C., date de la prise de Jérusalem par Titus ; l'époque talmudique jusqu'à la deuxième moitié du VIIIe siècle et à la réaction Karaïte contre l'autorité légale du Talmud ; l'époque rabbinique, de 761 à 1789 ; l'époque moderne et contemporaine enfin. En tête de chaque époque, un bref résumé historique, une chronologie sommaire des principaux faits de l'histoire juive pendant la période étudiée.

Pour chaque époque, sauf pour la première, une série de textes historiques, une série de textes doctrinaires, moraux, littéraires. A la fin de chaque tome, un index contenant des renseignements généraux sur les sectes, rites, etc... et des renseignements bio-bibliographiques sur les principales personnalités hébraïques.

On voit quel énorme travail représente cette compilation de textes en toutes langues : hébreux, grecs, latins, allemands, anglais, etc... Les textes de l'époque biblique sont tous empruntés à la Bible ; ceux de la période hellénistique aux *Apocryphes de l'Ancien Testament*, à Flavius Josèphe, à la *Lettre d'Aristéas* ; les textes de l'époque talmudique et rabbinique sont des auteurs les plus variés ; enfin les textes de l'époque moderne sont de préférence empruntés à des Juifs de langue française. La seule critique à faire sur le choix des textes porterait sur ceux de cette dernière époque : il est en effet des textes essentiels pour l'histoire du judaïsme qui ont été écrits par des non-Juifs : du Prince de Ligne et de l'abbé Grégoire à Edouard Drumont et à Anatole Leroy-Beaulieu. M. Fleg n'a voulu introduire dans son *Anthologie* que des textes écrits par des Juifs. Et on pourrait l'en chicaner, car son *Anthologie* est bien plutôt un précis d'histoire et de doctrines qu'un recueil de « styles » juifs comparable à l'*Anthologie franciscaine* ou à l'*Anthologie de la poésie catholique* parus dans la même collection.

Ce qui frappe le plus dans cette anthologie, c'est l'extraordinaire diversité de la pensée juive à travers les siècles, sa ductilité, la souplesse avec laquelle elle s'est soumise aux influences étrangères : grecque, arabe, chrétienne. Que d'interprétations contradictoires du messianisme par exemple !

La partie la plus curieuse et la plus riche de cette anthologie est certainement la réunion des textes concernant l'époque tal-

mudique et l'époque rabbinique. Leur groupement systématique par M. Fleg en fait une véritable histoire de la pensée juive à travers le pré-moyen-âge et le moyen-âge. On peut se demander si un exposé de M. Fleg lui-même, coupé de très nombreuses citations, n'eût pas été plus clair encore que cette mosaïque de textes souvent très courts assemblés sous une multitude de paragraphes et d'alinéas, de titres et de sous-titres.

La trop grande brièveté des textes (surtout pour la période moderne) est parfois gênante et donne une impression de papillotement.

Tel qu'il est, ce livre est l'instrument de travail et le document « culturel » sur le judaïsme le plus important qui ait paru en France depuis le livre sur l'*Antisémitisme* de Bernard Lazare.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE BOURG (Emile-Paul) ; JOB LE PAUVRE (Povolozky), par *Jean de Bosschère.*

Livre blanc et livre noir ; le jour et la nuit, dira-t-on. Oui, Jean de Bosschère est une espèce de loup-garou. Il n'a rien du poète crépusculaire et, graveur sur bois, ne peut user de transitions, contours estompés, demi-teintes. Il lui faut le soleil à midi sur la grand'place du village, le bourdonnement de la ruche, tous les métiers au travail : coups de marteau, tour qui ronfle, rabot, truelle, enclume et la musique du rouet, de l'aéroplane et de l'horloge ; — ou bien l'obscurité de la chambre, la solitude, les yeux fermés, l'appel des profondeurs et les monstres qui se réveillent.

Celui qui tout à l'heure contait aux grands enfants des histoires un peu symbolistes, celui chez qui Francis Jammes avait cru reconnaître la voix d'un frère, change de personnage sans vouloir se renier. Il nous offre, de la main droite, *Le Bourg*, dont ses *Métiers Divins* semblent un tirage avant la lettre, — et, de la main gauche, *Job le Pauvre*, que *The Closed Door* annonçait.

Dans *Le Bourg*, soixante-six travailleurs (entre autres l'imagier qui « construit ses marionnettes avec du papier et de l'encre ») nous sont montrés par le meilleur ami de Max Elskamp. Les gravures tiennent lieu de texte et les proses d'illustrations. Les

unes et les autres se distinguent par un trait spirituel, appuyé, mordant bien la mémoire, et certain amour de la fioriture qui chez *Job le Pauvre* disparaît.

Les poèmes du livre noir sont des hallucinations réalistes. Il me semble que tel *Portement de Croix* de Jérôme Bosch présente des analogies de style avec les cauchemars de notre Anversois. Dans la peinture à laquelle je fais allusion, on voit grimacer, autour d'un Christ pâle et d'une discrète Véronique, tous les profils du vice et de la haine, caricatures obtenues, comme celles de Léonard, par la combinaison de traits particuliers, chacun pris à la nature, et leur introduction dans un ensemble librement organisé. Ainsi, du fond des enfers terrestres où Jean de Bosschère se plaît à nous conduire, surgit le visage d'un homme qui souffre. L'univers est là comme un décor kaléïdoscopique. Assis sur son fumier, Job a vu s'écrouler des empires et se réfugie dans un stoïcisme où il y a plus de résignation que d'orgueil, mais tout de même un peu d'ironie. Il a voué son âme au diable.

Par quelles épreuves a dû passer Jean de Bosschère pour arriver à ce point de dénuement, de lassitude, à ce mysticisme à rebours ? — La guerre ? L'exil à Londres ? — Non, cherchons en lui-même les raisons de son tourment. Job n'est pauvre qu'en esprit. Il se détache, il se libère. Ne devinez-vous pas qu'il est sur le point d'acquérir la seule véritable richesse ?

PAUL FIERENS

*
* *

DICTIONNAIRE AJOUTEZ UN ADJECTIF EN IQUE, par *Henri Vandeputte* (Société littéraire de France).

Parmi les compilateurs de dictionnaires, Arouet fut, à notre connaissance, le dernier qui ne se soit pas laissé asservir au seul souci de la lexicologie. Avec une fermeté impitoyable, on bannit des glossaires tout ce qui pourrait spirituellement les embellir. Henri Vandeputte nous apporte au contraire un lexique où les mots essentiels du langage sont traités par hypotypose. Dans son livre — dont une élégante typographie ne constitue pas l'unique attrait — on peut étudier le jeu de la passion mieux que celui du verbe. Jeu que l'auteur mène avec un entrain parfois excessif car, mystique et sensuel comme l'Autre, il brûle,

lui aussi, de la « fureur d'aimer ». Cette fureur, il s'y abandonne, sans prendre garde qu'elle le pousse souvent à bousculer les règles pour gagner la partie. Qu'importe, s'il nous fouette le sang, s'il accélère les battements de notre cœur, à qui un peu de sport ne peut que faire du bien ? Puisqu'il nous y convie, complétons son titre bizarre et intitulons *Dictionnaire lyrique* ce recueil qui ravit et déconcerte à la fois.

VICTOR LLONA

LA POÉSIE

VANIKORO, poèmes, par *Lucien Fabre* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Ces beaux élans brisés, départs de conquérant, poursuites, retours amers, dont *Connaissance de la déesse* perpétuait le sillage, nous les retrouvons ici. Vestiges épars sur le sable de l'île, au lieu d'une piste continue ; mais le même effort, parfois interrompu en faveur de quelque jeu gracieux. La corde est alors moins tendue. Les plus beaux cris pourtant ressemblent à la vibration déchirante qui suit le vol de la flèche. Ce « cœur mille fois dardé » retombe sur le sol avec un bruit mat. La moindre forme entrevue dans les nuages, une ombre, une apparence, lui redonne l'espoir d'un but avec la certitude de ne jamais s'y fixer. Obéissant à ce rythme intérieur, les poèmes de Lucien Fabre naissent et meurent comme des êtres, conduisant leur auteur au seuil de toutes les douleurs et de toutes les voluptés.

« Ce livre n'a qu'un sujet et c'est la bête verticale qui porte la tête en haut ». Il s'adresse à l'intelligence en même temps qu'il fait la peinture des passions. Une terrible clairvoyance accompagne le poète aux instants que d'ordinaire elle nous quitte. Et dès qu'il a, « toute vergogne poignardée », touché l'horreur de son asservissement, il retrouve la pudeur de sourire. A nous de comprendre

Que l'homme puisse vivre et bâtir son empire
Entre ce ciel et ce néant.

Lucien Fabre a toute la mélancolie des grands païens, philosophes et poètes, celle que les *Odes* d'Horace dissimulent sous le fard et couronnent de roses. *Vanikoro* pourrait dater d'avant

Jésus-Christ, n'était une hantise de la chair, mêlée d'ardeur et de dégoût, qui semble supposer, latente, la notion du remords et du péché, piment nouveau.

Il est rare qu'une œuvre contemporaine et poétique fournisse un prétexte à des réflexions de cet ordre. J'en signale deux ou trois, mais un lecteur attentif ne manquera pas d'en faire davantage. On n'a plus dès lors grande envie de chercher le secret d'un langage dont certaine affectation n'est pas toujours absente, mais où les idées simples s'expriment d'ailleurs simplement :

Ces formes, cette chair et ces parfums sauvages
Qu'âprement ta pudeur nouvelle me dérobe,
Ce corps que tu veux rendre aux puretés de l'aube,
Je les sais trop pour n'en point craindre les ravages,

Je pars !... Mais dans l'instant où je fuis tes morsures,
Où je veux éluder ta nudité torride,
Qu'il jaillit vif, ton cri, de ce cœur qui se vide,
O Pâleur ! et rougit ma cire à ses blessures !...

PAUL FIERENS.

*
* *

PLAIN-CHANT, par *Jean Cocteau* (Stock).

Alors que plus d'un, non sans avoir longtemps douté, se préparait à célébrer la folie de Jean Cocteau, celui-ci voulut être loué pour sa véritable sagesse. Etait-ce chercher le scandale ? Répudiant le « moderne » et la littératnre, le poète accordait de nouveau la rime et la raison, opposait l'ordre au délire et, comme il dessinait, d'après le chef-d'œuvre grec, une *Antigone* aux fermes contours, noir sur blanc, il achevait dans le *Secret professionnel* son portrait par lui-même, sérieux, sévère et plus vrai que le vrai.

Plain-Chant semble une illustration du livre de critique où Jean Cocteau nous a fait connaître son ange et ses muses ; du roman dans lequel il met à nu son « cœur trop gros » ; et de certain fragments du *Potomak* où, parlant de l'amour, il dit « la sourde horreur de l'irréciprocité ».

Cocteau n'a jamais coupé les fils qui le rattachent à l'invisible. Autour de ses expressions les plus dépouillées, il reste un espace pour le rêve. Mais aujourd'hui, les blancs de la page se

remplissent, les substantifs se relient, le fluide circule aisément de l'une à l'autre lampe et la nuit s'éclaire tout à coup.

C'est peu que d'admirer ici la rigueur et la perfection du langage, de justifier les tours ingénieux, inversions élégantes, que l'auteur a tendance à trop multiplier. Le mot définit la pensée sans la circonscrire. Il est faux que toute œuvre « achevée » se dresse comme un obstacle devant l'esprit. La poésie de Jean Cocteau, pour être la plus nette et lisse qui se manifeste aujourd'hui, n'en conserve pas moins sa transparence et si nous regardons plus loin que l'écriture, nous voyons se mêler aux miroitements de la surface, un éclairage tamisé, venu du fond.

PAUL FIERENS.

*
* *

LES QUATRE SAISONS, par *André Castagnou* (Spolète).

Nonchalance ou préméditation ? C'est la question que l'on se pose en feuilletant cet album de croquis. On y distingue des profils estompés, des paysages suggérés en peu de lignes, beaucoup de navires en partance, et des sources, des projets. Puis, voici les réminiscences classiques, souvenirs de Sicile et du Paris cher à Moréas. Dans tout cela, beaucoup d'air. Le souffle qui balance les strophes les fait agréablement frémir et se détendre. Affectant un laisser-aller dont il n'est jamais dupe, André Castagnou cherche et trouve une juste élégance.

Mon Dieu, que la vie et l'amour semblent faciles...

La poésie aussi. Ce n'est d'ailleurs qu'une apparence. On aime qu'un artiste la sauve, s'il le fait exprès, et nous offre le fruit d'un long travail comme un prélude improvisé.

PAUL FIERENS.

*
* *

LE CATALOGUE DE L'ANTIQUAIRE, par *Pierre Albert-Birot* (Ed. Jean Budry).

Caresser les flancs d'une grosse commode Louis XV, fermer la main sur un amour de bronze, interpréter les sujets de tapisseries allégoriques, et décrire, décrire pour décrire : tel fut, pendant un mois de pluie et de journées courtes, le passe-

temps de M. Pierre Albert-Birot. Il catalogue les objets, les acheteurs aussi. Il nous fait grâce d'évocations historiques qui seraient faciles et pourraient être fastidieuses. Il regarde les vieilles choses sans trop s'attendrir sur leur âge, sinon pour découvrir leur jeunesse.

En somme, peu de poussière dans ce livre où il eût été naturel d'en trouver beaucoup. Mais rien non plus de la poésie profonde qu'un Ramon Gomez de la Serna extrait de son *Rastro* comme l'or d'une mine. Pas mal d'esprit, des « mots », de la fantaisie (surtout dans la ponctuation !) et de l'intelligence dans le choix du détail.

PAUL FIERENS

*
* *

AMANTE DES FONTAINES, par *Paul Leclère* (Stock).

Le titre contient un avertissement qu'un vers de Chénier, mis en épigraphe, réitère : « Ma muse jeune et fraîche, amante des fontaines... » C'est bien celle qui se montre ici, baigneuse assez farouche, inclinée sur son image, dans l'ombre propice à ses graves et tendres jeux. Les vers souples et réguliers de M. Paul Leclère se poussent l'un l'autre comme des flots tranquilles ; sa pensée a quelques détours imprévus qui brouillent les images et ternissent l'éclat primitif de la source. Au style coulant, ondoyant, de la plupart des poèmes, certains préféreront le dessin vif d'une *Marine* chatoyante. D'autres notations exactes percent de temps en temps le brouillard irisé. Même alors, nulle sécheresse.

PAUL FIERENS

*
* *

MUSIQUES, par *Louis Thomas* (Le Divan).

Les meilleures de ces proses empruntent au style de la ballade un thème assez quelconque, une affabulation discrète et des procédés connus. D'autres ne sont que fragments, jolis exercices, repris et délaissés nul ne sait pourquoi. « Ce que dit le silence est parfait : il n'y a rien à ajouter. » Pourtant M. Louis Thomas chante et fredonne afin de se donner du cœur. Il y a des jours où, sans écouter les paroles, on peut se griser de roulades, et, d'un hochement de la tête, approuver les modulations.

PAUL FIERENS

*
* *

MOHAREM, par *Henri Hoppenot* (Au Sans Pareil).

L'Asie « dont nous gardons tous plus ou moins en nous l'empreinte héréditaire et inavouable » inspire au poète et cette ardente soif d'anéantissement qui le dévore, et cet amour d'une architecture illogique, de lourdes chimères brodées sur soie. « Je reste l'artisan de moi-même en édifiant cette destruction », avoue-t-il ; et ses proses, comme celles de Rimbaud dont l'influence est évidente, concluent toujours au renoncement, à l'évasion, à la perfidie du langage. Ce ne sont parfois que visions cruelles, imaginations de meurtres, paroles violentes et dures. « Simple jeu d'adresse » ? Je ne le crois pas. L'homme a beau se cacher derrière les paravents et les grandes murailles, son souffle le trahit. Je le vois anxieux, perdu, aspirant à la « foi qui traverse les déserts », poussant, mais seulement quand sa gorge malgré lui se contracte, des clameurs courtes, stridentes, orchestrées par l'écho. PAUL FIERENS

*
* *

DÉNOUMENT, par *Eric de Haulleville* (Editions du Disque Vert, Paris-Bruxelles).

L'auteur mérite qu'on le définisse un poète distrait. Aux yeux de bien des gens encore l'une de ces qualités ne va pas sans l'autre et si vous oubliez de mettre une lettre à la poste ou de prendre un parapluie, on vous traite assez facilement de poète. N'entendez point que je reproche à M. Eric de Haulleville les trop nombreuses coquilles qui de son « livre poétique » feraient une plage cruelle aux pieds sensibles des grammairiens. C'est la démarche de l'interlocuteur qui m'intéresse, son allure capricieuse et sautillante, ses fausses sorties, ses regards toujours mobiles. Serait-il incapable de suivre l'idée jusqu'au gîte ? Une autre se lève, il fond sur elle aussitôt. N'est-ce même qu'une image, il tire. Il est bon tireur. Un nouveau lièvre détale à vingt pas.

Eric de Haulleville nous fait voir du pays. Il connait la géographie, l'histoire, ses auteurs et l'art de ne pas ennuyer son public. Il peut demeurer grave deux minutes, mais il éclate de

rire à la troisième, esquisse une pirouette et tire la langue.

Distrait, il nous distrait. Pardonnons-lui ses brusques sautes d'humeur. Il est jeune et saura le rester. Nullement vulgaire, il garde jusque dans une certaine loufoquerie, qui ne m'a jamais déplu, le sens des valeurs et des proportions. Enfin, si *Dénoûment* n'est pas un ouvrage parfait, je ne voudrais pas qu'Eric de Haulleville y changeât quelque chose. Ce livre n'est pas un cadavre.

PAUL FIERENS

*
* *

JAZZ-BAND, par *Robert Goffin* (Editions des « Ecrits du Nord », Bruxelles).

Tandis que les nègres chantent, le poète, derrière un comptoir, agite ses gobelets. Nous prépare-t-il, selon l'une des trois cents recettes de l'*A. B. C. of mixing cocktails,* la boisson délicieuse au palais, terrible au cerveau ? Pas précisément. Robert Goffin continue ses expériences (il est en bras de chemise) mais les liquides de densités diverses refusent de se mélanger. Les poèmes en arc-en-ciel sont d'ailleurs pleins d'agréables surprises. On retrouve des saveurs connues ; parfois quelque chose d'aigre ou de pur présage les ivresses nouvelles.

Entre Jules Romains et Blaise Cendrars, le jeune homme hésite. Il sait ce qu'il doit à l'un et à l'autre. Mais comment ces deux forces, centripète et centrifuge, agiraient-elles de concert sans se neutraliser ? Un tourbillon se creuse : il est difficile de préciser quel courant s'en échappera. Jules Romains, qui a préfacé *Jazz-Band*, reconnaît chez l'auteur, « homme chargé de poésie », l'aspiration vers un ordre neuf. Le maître a certainement raison.

L'important, aujourd'hui, c'est de constater que le disciple a quelque chose à dire : l'étonnement du campagnard qui sent un trottoir sous ses pas, qui s'assied dans un bar à côté d'une femme peinte, qui boit du champagne sec. Il prend tout cela très au sérieux. Il parle avec une égale ferveur de la ville et de la vie. Il apprend la géographie au cinéma, les belles manières au dancing, l'amour dans les chambres garnies.

Il y a dans le livre de Robert Goffin deux ou trois petits

drames. Il y a aussi un dernier poème qui remet bien des choses au point.

PAUL FIERENS

*
* *

HARMONICA, par *Jean Teugels* (Editions de la Jeunesse Nouvelle, Bruxelles).

Encore un de ces Flamands que le « tempérament » sauvera, s'il ne les perd, et pour qui le folklore est plus un moyen qu'un but. Aigres musiques et refrains de kermesse, instrument très imparfait, notes cassées, fausses notes et de quoi mettre en fuite les connaisseurs et les délicats. Que ceci ne nous empêche point de rendre hommage à la puissance du souffle, à la sincérité des convictions.

De quelques sujets rustiques, et sans le vain réalisme où s'engluent facilement les meilleurs de sa race, Jean Teugels a compris la beauté sobre, pesante, immuable. Il a taillé, dans un bois plein de nœuds, des figures émouvantes et rugueuses. Il se délasse, le dimanche, en famille, à voir les processions passer.

PAUL FIERENS

*
* *

LE ZÈBRE HANDICAPÉ, par *Paul Neuhuys* (Ça Ira, Anvers).

Dans la ville commerciale qu'habite Paul Neuhuys, je connais un beau jardin. On y voit des fauves, des singes aussi. Aujourd'hui, les préférences du poète, que charmaient naguère *Le Canari et la Cerise*, vont au zèbre, choisi pour sa robe et son jarret, son discret exotisme et son mordant capricieux. Sur le Pégase aptère de la poésie moderne, Paul Neuhuys est bien en selle. De la gare au port, dans Anvers aux banques pavoisées, il fait jaillir du vieux pavé mille étincelles rapides. Son cœur, son cœur est gai « comme un poisson d'avril dans un arbre de mai ».

Un scrupule tout à coup, un remords, un aveu peut-être :

Les poètes n'ont plus rien à dire
ils ont trop de choses à raconter.

PAUL FIERENS

*
* *

LE ROMAN

LES INNOCENTES OU LA SAGESSE DES FEMMES, par la *Comtesse de Noailles* (Fayard).

Il faut penser que nous aurons un jour une grande peinture de l'amour écrite par une femme, sur l'amour des femmes. Livre sincère, profond, qui présenterait sous un angle différent le problème sentimental. La littérature féminine ? Sans doute, ici et là des notations justes, des traits de la plus subtile clairvoyance ; mais le plus souvent la conduite des sentiments chez la femme y est appréciée selon les valeurs masculines que la femme a acceptées. Bien entendu, un tel livre ne serait pas de pure analyse, mais jailli de l'intuition directe il serait tout de suite un peu suspect. Il pourrait bien aussi s'appeler *La Sagesse des Femmes* puisqu'il serait situé « par delà le Bien et le Mal », là où la femme est irresponsable, où habite et se justifie son inconsciente et organique ruse, sa multiplicité décevante. A cause de tels lointains, les hommes ni les femmes n'y reconnaîtraient pas leur humble vérité quotidienne.

Il en est ainsi dans *Les Innocentes*. Mme de Noailles a de l'amour la plus noble et la plus héroïque conception. Pas plus que cet autre méditerranéen, Annunzio, elle n'a perdu le sens des antiques mythologies, et c'est dans l'ivresse panique qu'elle trouve les voies de sa « Sagesse». La passion n'est pour elle qu'à la condition de tendre sans cesse à cet « emmêlement affreux et sacré où nul ne reconnaît plus sa part ingrate », où n'existe que la joie de se répandre, de se sacrifier, où il n'est plus de prudence ni de possibilité de retour. Le bonheur n'y a qu'une forme : cette joie même et celle des sens qui en est l'aliment mystérieux, et l'amère satisfaction de connaître ce qu'on donne et ce qu'on reçoit. Ainsi sont les dieux et les déesses : sans illusions. Mais non les mortels à qui la Comtesse de Noailles confie le soin de réaliser ses desseins.

Elle n'est vraiment à son aise que lorsqu'elle peut dire l' « homme », la « femme », parler de l'être général, métaphysique ; esquisser de nobles figures olympiennes, un peu plus grandes que nature ; donner à cet « homme » la beauté d'un

dieu et la faiblesse d'un enfant (et de ce point de vue-là on peut évidemment parler de la faiblesse enfantine de l'homme) ; à la « femme » l'expérience innée, la ruse souple, l'appétit de joie et aussi l'acceptation tacite de toutes les souffrances ; à tous deux la solitude et le dénuement en dehors des brèves fulgurations du désir (*L'Adieu.* — *La meilleure part.* — *Le conseil du printemps*).

Il est difficile de situer de semblables couples, de les individualiser, de les enfermer dans un état-civil. Bien que le lyrisme de Mme de Noailles — puisqu'il s'agit ici d'intuition poétique — ne comporte aucune idéologie (elle abonde en formules heureuses, fruits de la plus lucide sensibilité), ne lui demandons pas de s'astreindre à suivre le problème sentimental qu'elle pose, dans sa stricte réalité psychologique. « Ici s'arrête ce que « nous pouvons imaginer de ces âmes violentes nées pour pro« voquer la douleur et la joie, pour les posséder, pour les « servir, pour les faire sans cesse alterner. » Oui, pourrions-nous lui demander, « que deviennent ces créatures au grand « cœur à qui ne plaisent et ne suffisent que les moments « excessifs de la vie ? » La Comtesse de Noailles ne daignera pas nous le dire. Son sens de l'héroïsme ne lui permet de s'intéresser qu'au point culminant des passions. Elle ne visite que les sommets, et celui même de la douleur, elle préfère l'atteindre d'un bond (*Pour souffrir moins...*) sans souci des pentes paisibles où chemine l'effort, l'ennui ou le renoncement. Mais de tels exemples ne comportent pas de « moralités ». Une fois au sommet, il ne reste qu'à redescendre.

Si l'on veut bien ne pas tenir compte, plus qu'elle-même, de son intention première, ne pas lui demander d'asservir à un dessein trop précis une aussi tumultueuse sensibilité, ni à la durée la sincérité de ses cris ; tenir ces pages pour des poèmes plus dénoués, les méditations lyriques d'une âme fervente ; ne pas lui demander de se priver et de nous priver — l'économie est une vertu de pauvre, — on retrouvera ici encore le vaste poète du *Cœur innombrable* et sa poésie bondissante. Poésie qui a l'irrésistible élan, le débit irrégulier de l'eau qui vient des altitudes. Poésie chargée de voix, de pollens, de résines, d'essences sauvages, et de la douceur de certains mots lisses comme des cailloux longtemps roulés, qui mêlent leur hellé-

nisme assagi à l'âpreté d'un paganisme plus direct et plus essentiel.

EMMA CABIRE

*
* *

LE RÉVEIL DES MORTS, par *Roland Dorgelès* (Albin Michel).

M. Dorgelès écrit des livres populaires. Son dernier roman, plus que *Saint-Magloire*, est une heureuse rencontre avec les sentiments de ce peuple de lecteurs, dispersé mais non pas disparate, où voisinent les gens du monde, la petite bourgeoisie et quelques ouvriers, qui achète par milliers l'*Atlantide*, la *Garçonne* et *Maria Chapdelaine*, prouvant en même temps sa bonne volonté et ses faiblesses. Dans cette foule se mêlent, sans toujours se confondre, la grivoiserie, la sensiblerie et le romanesque ; elle s'ébaubissait hier devant le prestige de la passion, aujourd'hui les trucs du vice l'étonnent, mais l'attrait de la vertu ne la sollicite pas moins. C'est le même public qui remplit les music-halls et les petits théâtres où se réchauffe chaque soir notre éréthisme national, l'Opéra-Comique, le Théâtre Sarah-Bernhardt. Il faut qu'il y ait une littérature populaire. Il y a une littérature populaire, elle tire un meilleur parti qu'on ne croit des ressources spirituelles que laisse à la nation la misérable éducation actuelle. En dépit de la décadence du goût dans les classes modestes de la société, et parce que cette décadence n'est pas achevée, une telle littérature peut nous offrir encore bien des réussites touchantes. Je veux en trouver un exemple dans cette rhapsodie de M. Dorgelès sur la misère et la grandeur des Régions Dévastées, sur l'agonie de la guerre dans l'âme des Anciens Combattants. Voilà un livre à succès qui est moins rusé que l'*Atlantide* ou la *Garçonne*, plus proche de nous, plus efficace que *Maria Chapdelaine*.

Pourquoi les écrivains raffinés qui aiment tant le cirque, la foire, les théâtres de quartier, les cafés-concerts, les bals-musettes, les bordels, feraient-ils la moue devant un roman comme *le Réveil des Morts*, dont chaque chapitre pourrait recevoir en épigraphe un refrain célèbre : *Sous les Ponts de Paris* ou *le Plateau de Lorette ?* C'est, me répondront-ils, ignorant leur prochain en délicats qu'ils sont, que M. Dorgelès est conscient et que cela gâte tout. Mais croient-ils donc que *les Ponts de*

Paris se sont formés peu à peu du murmure de la foule ? Pas plus que la chanson de Roland. Et M. Dorgelès n'est pas si conscient qu'ils le veulent croire. Le fait est qu'il est en communication avec la sensibilité inconnue de ce qui reste du peuple, qui échappe aux yeux de l'élite. Les lectures et les relations cosmopolites, les conventions littéraires, l'infatuation font croire aux mondains ou aux artistes qu'ils ont rejoint l'âme de cette grande famille oubliée quand ils ont traîné pendant une heure dans le Vieux-Port de Marseille ou à Ménilmontant. Qui peut le plus ne peut pas le moins, ce qui veut dire que chacun a ses limites. Que chacun donc se taise un moment pour écouter le voisin.

Donc voilà un roman populaire. Vous savez comment cela se fait : on mélange un sujet de roman et un sujet d'actualité. Le couple du héros et de l'héroïne s'enlace et se délace au premier plan, tandis que, dans le fond de la scène, s'agite une foule. Dans chaque chapitre, deux ou trois thèmes alternent régulièrement.

Je me retourne encore vers les délicats qui ricanent, et je leur déclare que cette simplicité traditionnelle ne me décourage pas. Je vous dis que c'est une grande romance, et non pas un roman. Tout est dans l'accent qui accroche un pan de ma mémoire : ce sont mille réminiscences vulgaires, qui m'engourdissent peut-être.

Mais, par exemple, il ne faudrait pas que M. Dorgelès me coupe l'herbe sous les pieds. Qu'il ne vienne pas nous parler de Zola. Car d'un seul coup tout changerait de signification : je me sentirais gêné, mécontent. Certes Zola est de l'espèce des romanciers populaires, mais il est grand. (Le chef-d'œuvre du genre, *Les Misérables*, c'est Victor Hugo qui l'a écrit).

Quand je pense à *Germinal*, je trouve que les études de foule de ce *Réveil des Morts* sont bien sommaires, que l'Histoire des Régions Dévastées est bien écourtée, que dans la grisaille du second plan cinq ou six bonshommes montrent à peine le bout de leur nez. A plus forte raison, devant les passages à effet de ce livre, j'aime mieux ne pas songer à la robustesse du procédé dramatique, chez Maupassant.

Enfin je considérerais comme déplacé que l'on me parlât de Balzac et que, par le seul prononcé de ce nom, on me suggérât

ce qui n'a point seulement été soupçonné par Dorgelès de ce merveilleux sujet de roman social. Quelle coupe miraculeuse nous offrait sur les assises de la société française ce bouleversement d'un quart du pays !

Mais je ne songe nullement à être ironique, si M. Dorgelès me donne l'exemple de la mesure. Je ne le chicanerai certes pas sur les sentiments un peu brefs de son héros et de son héroïne, unis par la peau, séparés par une hantise qui entre dans le cerveau de l'homme, par une jalousie bien particulière, aidée par la solitude, nourrit les idées issues de la guerre et qui rôdent encore partout. Car déjà je commence à être pris par la romance.

Je me laisserai encore une fois entraîner par ce qui me ramène vers la guerre. Je me gausserai de la critique littéraire et je cèderai à notre commune passion, aux rages incurables, aux souvenirs affolants, aux attendrissements mâles, aux griefs inexpiables, aux injustices acharnées des hommes marqués par le sang. Tant pis si ce romancier n'a pas su retenir la matière de son roman, si sa main a glissé sur une surface poisseuse. Eh oui ! il y a des trucs, de gros trucs, dont l'ambition contraste avec la modestie de l'écriture. Qu'importe ? Une ingénuité emporte tout. L'homme n'était pas assez habile, et il était trop bon pour résister à ce qui était plus fort que lui. Il a été débordé. Son livre avoue de ces surprises naïves qui me conquièrent.

Comme derrière la gouaille toute frelatée d'une Damia au café-concert, j'écoute le hurlement effaré des hommes, une fois entendu, jamais oublié, tourné petit à petit en plainte puérile.

Enfin voilà le livre sur la grande Pagaille des Régions Dévastées qui, joint au Plutarque de Pierrefeu sur les massacres militaires et à la décisive Jérémiade qu'il faudrait récrire sur la dépopulation, indique honnêtement au Monde les trois principaux griefs qu'il peut former contre la France dans le débat des Réparations : n'ayant pas assez d'hommes elle a dû demander à l'étranger de l'aider à remplir ses fonctions de Grande Puissance ; les hommes qu'elle avait, elle en a fait tuer inutilement deux sur trois ; elle gaspille d'avance dans la Reconstruction une partie de l'argent qu'elle réclame.

Pourtant ce livre ne finit pas sur une note pessimiste : la dernière image qu'on en garde c'est de quelques hommes jeunes, endurcis par la Guerre et le funèbre Amour, qui se dressent encore au milieu d'un pays éternellement battu par les invasions et les immigrations et qui jettent encore à la Destinée un sobre défi. Donc ce roman populaire est un bon livre.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE.

*
* *

LE BLÉ EN HERBE, par *Colette* (E. Flammarion).

Le Blé en herbe est d'un accent assez nouveau dans l'œuvre de Mme Colette. Toujours cette touche heureuse posée comme un trait de soleil sur les choses et les êtres, moins d'ailleurs pour les colorier que pour les éclairer, mais une touche peut-être plus fraîche.

Mme Colette n'a probablement pas eu, à la Flaubert, l'idée d'un ton, — « j'ai la pensée quand je fais un roman de rendre une coloration, une nuance, » — et cependant il y a sur ce roman un bleu d'argent, lumineux et cendré, le bleu du chardon des sables, et celui des yeux de Vinca.

Phil et Vinca, nés d'industriels parisiens, ont les seize et quinze ans de l'idylle. Phil est le héros, comme on dit, du *Blé en herbe*, mais Vinca en est le secret et la vie. La voici debout et droite, douce peau d'or sur une fibre vermeille. Dans le roman contemporain quelle figure de jeune fille semble avoir autant que celle-ci sa vie à soi ? Elle est la joueuse de tennis, et la zélée ménagère, et l'amoureuse, emportée, secrète, mais plus humble et rusée qu'une squaw, complexe de par sa simplicité même. Tout sagesse et paix, la voit-on pourtant moins romantique que son ami Phil, travaillé, lui, par le pathétique naïf de la jeunesse, son dénuement et son intolérance ? Phil, « honnête petit athée », à qui l'éducation laïque n'a pas donné Dieu comme spectateur, et dont « l'amour méditait de faire un amant trop pressé de vivre et impatient de mourir... » Romantique, elle l'est autrement, avec à la fois un réalisme résigné et je ne sais quelle fougue profonde. Plus jeune que son ami elle est plus femme qu'il n'est homme encore... Entre eux deux, s'attardant un peu plus longtemps qu'entre Daphnis et Chloé, passe une femme de trente ans, une belle démone autoritaire.

Autour de Phil et de Vinca, l'air circule sur le pré de mer, sur les roches de la côte cancalaise. Telle notation de ces aspects d'août-septembre se hausse parfois à une valeur étrange, tout ainsi que certains bleus du feuillage « prennent l'accent d'un sentiment ». Chez Mme Colette il ne s'agit jamais de décor, mais d'atmosphère et même de quelque chose de plus. Ses personnages, les personnages féminins surtout, tiennent toujours par mille fils de soie au grand milieu originel. Demi-nus et dorés devant la mer, ces enfants ont ainsi mieux figure de jeunes êtres naturels, quasiment instinctifs, qui réinventent l'amour parmi les tourments du corps et de l'âme. — Et peut-être périront-ils « de porter un butin trop lourd, trop riche et trop tôt conquis ».

Beaucoup plus intelligent que la pastorale de Longus, on est en droit de dire que *le Blé en herbe* est pourtant plus naïf, naïf ayant ici son vieux sens : naturel. Plus humain, plus près de la vérité de toujours que le petit roman de la décadence grecque.

On parle de classicisme. Qu'on puisse renoncer au terrain conquis en divers domaines, cela ne s'imagine guère ; disons pour parler vite, à un certain sens des choses naturelles, à certaines amitiés végétales, animales ; aux lumières, aussi, portées dans la vie obscure de l'âme où s'élaborent esprits et sentiments, — et *le Blé en herbe* va loin dans la peinture de l'homme et de la femme naissants. Le romancier doit, tout en donnant peu, tout avoir, tout donner. Le classicisme n'est pas une sorte d'ascétisme, ami du linéaire : c'est, quand le mot est valable, la nature et l'ordre. Et *le Blé en herbe*, tout de notre époque, reste d'allure classique. Mme Colette qui a marié au génie poétique ce « génie du soupçon » que Stendhal voyait venir au monde, se place sur la ligne même des grands écrivains à la française.

HENRI POURRAT

*
* *

LE ROMAN DES QUATRE, par *Paul Bourget*, *Gérard d'Houville*, *Henri Duvernois*, *Pierre Benoît* (Plon).

La gageure a été tenue ; le roman des quatre a paru. En trichant un peu. Ce n'est pas un corps composé qui se puisse, en utilisant à la façon des chimistes les initiales des auteurs, définir : PBg^4 GH^3 HD^2 PBt^2 par exemple. Ce n'est qu'un mélange

où les corps simples gardent leurs propriétés. Ou si l'on préfère une autre métaphore : un habit d'Arlequin. Au lieu de se mettre à quatre pour écrire le livre entier, ils ont écrit chacun un quart du livre. Et pour le faire commodément, ils ont imaginé un roman par lettres à quatre personnages et se sont distribués les rôles. Paul Bourget a joué le père ; Gérard d'Houville, la fille ; Duvernois, l'homme aimé ; Pierre Benoît, l'amant (au sens du XVII[e] siècle) malheureux. (On imagine volontiers Benoît proposant de confier le rôle du père à Gérard d'Houville, de la fille à Paul Bourget ; mais cette proposition a dû être écartée d'emblée).

Le résultat ? Par le sujet, l'évolution du récit, un roman de Bourget. Par le ton général, un roman de Duvernois traversé par instant d'un lyrisme inaccoutumé (dû à Gérard d'Houville). Très peu de Pierre Benoît. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il avait généreusement accepté le rôle le plus ingrat.

Le tort du scénario est de manquer de rigueur ou plutôt d'être double. Mis en œuvre par un seul auteur, il eût été possible de l'unifier. Cette dualité a été au contraire accrue par la collaboration et la forme du roman par lettres. Les sentiments d'une fille envers son père, en apprenant qu'il a assassiné sa mère parce qu'elle le trompait, tel est le sujet principal qui a été refoulé au second plan. L'amour de cette Juliette pour son cousin maternel, nouveau Roméo, qui se termine par leur mariage, tel est le sujet accessoire, qui occupe le devant de la scène.

Le plus vif agrément du livre est sans doute dans les mauvais tours que se sont joués réciproquement les auteurs en introduisant dans leurs lettres des incidents et des questionnaires destinés à embarrasser leurs partenaires ou en laissant sans réponse des allusions très précises (c'est ainsi que Gérard d'Houville a refusé de s'intéresser à un mouflon imaginé par Benoît et fort embarrassé Duvernois avec une histoire d'actrice).

Ce n'est qu'un jeu que ce *Roman des Quatre*, mais vivement mené, surtout par Gérard d'Houville et Duvernois, Bourget s'essoufflant un peu à suivre et Benoît n'aimant pas beaucoup se bousculer. Un jeu de quatre coins où le lecteur fait le cinquième.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

IGNACE OU L'ÉCRIVAIN par *Jean Rostand* (Fasquelle).

Après la satire de la richesse (*La Loi du Riche*) présentée sous forme d'apologue et de maximes, M. Jean Rostand nous offre aujourd'hui le portrait satirique de l'écrivain. Est-ce le début d'un recueil de *Caractères* à la façon de La Bruyère ?

L'art de M. Jean Rostand fait de précision, de réalisme aigu et nuancé, empruntant volontiers le vocabulaire des sciences naturelles, contraste avec le lyrisme d'Edmond et de Maurice Rostand ; il fuit l'éloquence et atteint la simplicité.

Il y a dans ce portrait d'un écrivain non seulement bien des traits justes et finement observés, mais encore des découvertes, des *mises à jour* psychologiques remarquables, traits et découvertes fournis par les à-côtés, les en-marges du métier d'écrire, par exemple tout ce qui se rapporte au « lancement » d'un ouvrage, à l'attente des articles de critique, aux réactions provoquées par eux, etc...

Mais l'essentiel du portrait est à peine esquissé, la satire s'applique à un ambitieux, à un envieux médiocre dont l'ambition et l'envie ne sont pas spécifiquement déterminées par sa profession d'écrivain. Bien des pages s'appliqueraient aussi bien à un acteur, à un peintre, à un candidat à la députation. D'autre part et surtout, il manque à Ignace toute une série de sentiments et de besoins propres aux gens de lettres même les plus médiocres.

La conception de l'écrivain, de la gloire littéraire, de la bataille littéraire que prête M. Jean Rostand à son héros ne diffère pas beaucoup, en définitive, de celle que son père prêtait au Merle de *Chantecler*. Mais le Merle est une figure romantique et périmée de littérateur impuissant et jaloux.

Le réalisme apparent de M. Jean Rostand pourrait donc bien être pur produit introspectif, amplification et déformation de sentiments éprouvés par lui à l'état naissant, ou observés dans sa famille.

Dessiner un portrait d'écrivain véridique était peut-être une tâche impossible, il y a tant de sortes d'écrivains. Pour trouver une image de la gent littéraire, nous nous tournerons, plutôt que vers *Ignace*, vers le *Manuel de stratégie littéraire* de Fernand Divoire ou vers les *Scènes de la Vie Littéraire* d'André Billy.

Mais si l'on renonce à chercher dans *Ignace* un type synthétique d'écrivain pour n'y voir qu'un exemplaire particulier d'humanité, M. Jean Rostand mérite qu'on le complimente de son petit livre comme d'une réussite.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LETTRES ÉTRANGÈRES

CORRESPONDANCE ENTRE GŒTHE ET SCHILLER (1794-1805), traduite par *Lucien Herr* (Plon).

Toutes relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne doivent, encore aujourd'hui, s'ordonner autour de Gœthe, pris pour centre. Non seulement son œuvre, après un siècle, apparaît grande entre toutes ; non seulement elle est d'esprit « européen » ; mais son influence peut agir encore, n'ayant pas déjà donné tous ses fruits. Il est fort à propos que Lucien Herr édite, — dans cette collection d'auteurs étrangers que dirige Charles Du Bos — un document émouvant et sincère qui n'avait, jusqu'à ce jour, été traduit « ni complètement, ni convenablement ». La confiance que le public français accorde trop volontiers à tant de traductions insuffisantes ne sera pas cette fois, égarée. Lucien Herr veut qu'on la lui donne à bon escient : il explique, il justifie sa méthode de transposition. On peut la tenir pour modèle : malgré les différences qu'impose la variété des langages, et des auteurs, et des genres, les règles de travail qui sont ici tracées résument fort bien les droits et devoirs de tout traducteur.

L'Avant-Propos dégage l'intérêt permanent de la *Correspondance* ainsi présentée. Herr définit avec vigueur ce qui fait le caractère et la grandeur originale de l' « amitié unique » entre Gœthe et Schiller : « C'est qu'elle fut, non pas l'accord spontané de deux cœurs et de deux esprits jeunes et faits l'un pour l'autre, mais le don volontiers, volontairement offert, volontairement accepté, de deux hommes mûrs d'âge, façonnés par la vie, et que tout semblait séparer... C'est qu'elle fut sans entraînement sentimental, sans aveuglement... c'est qu'elle fut, au plus haut degré, intellectuelle et volontaire. » Schiller eut le mérite de faire le premier pas vers le rival heureux, duquel il avait dit : « Cet homme est en travers de ma route, et ne cesse de me

remettre en mémoire la dureté de mon destin. » Gœthe, connaissant son ami, lisant en lui comme en un livre ouvert, lui passa bien des faiblesses, lui pardonna bien des offenses, « parce qu'il mesurait exactement l'honnêteté impeccable, la noblesse de ce grand cœur. » Mais aussi parce qu'il savait qu'à l'heure la plus critique de sa vie, quand sa veine poétique paraissait tarie ou plutôt glacée, la naïve ardeur de Schiller avait ranimé en lui, comme une troisième jeunesse inespérée, la fièvre inventive et la soif de création.

Certes, une fois réveillé, Gœthe, en échange de ce bienfait, apportait à Schiller tout autre chose : mieux que des conseils, mieux que des encouragements, l'exemple de son travail et de sa force bien assurée. L'émulation entretenue par un commerce incessant a seule rendu possibles les meilleures ballades de Schiller, et *Wallenstein*, et *Guillaume Tell*. Et pourtant, des deux amis, il n'est pas certain que le plus grand, le plus fort soit celui qui a moins reçu et plus donné. Herr en quelques passages nous oblige à prendre (pour une fois !) la défense de Schiller : Cette fougue indiscrète qu'il lui reproche, je n'y vois pas tant désir de conquête que besoin d'épanchement. Etant le plus pauvre, Schiller met au partage tout ce qu'il possède — avant tout, l'idéologie dont il est sans cesse obsédé. Il aimerait se sentir, en toutes choses, d'accord avec Gœthe ; celui-ci avait dit, trop tôt : « Je vois que nous pensons de même sur tous les points essentiels. » Mais, s'étant imposé d'abord un grand effort de clairvoyance pour marquer leurs différences d'esprit, de points de vue et de méthodes, je ne crois pas que Schiller veuille plus tard les effacer. Herr a raison de signaler « son outrance, son formalisme, son verbalisme échauffé » ; fallait-il ajouter encore « son audace de systématisation, sa promptitude à construire, son ardeur prédicante, sa scolastique et sa sophistique, les arguties emphatiques ou captieuses de son âme d'avocat, la fougue de ses affirmations péremptoires, l'allure plus oratoire que lyrique d'une éloquence de rhéteur philosophe et d'une dialectique spécieuse et inventive, qui n'est jamais prise de court » ? Tant de reproches n'en font qu'un, et le ton paraît excessif. Il se justifierait pourtant, s'il était vrai que l'insistance de Schiller eût égaré dans les voies du sentimentalisme romantique « l'intelligence voltairienne et en quelque sorte cartésienne, objective

et concrète, de Gœthe. » — Cartésienne ?... Pas précisément. C'est tant mieux, et c'est tant pis. Confiant en la valeur de l'intuition sensible, et de cette imagination concrète qui prolonge l'intuition, Gœthe saisit maints aspects de la nature et de l'histoire que le système abstrait d'un Descartes néglige ou laisse échapper. Mais son besoin d'explication intelligible n'exige pas l'évidence des idées claires et distinctes. C'est avec raison qu'il constate en soi-même « je ne sais quoi d'obscur ». Plus profondément que les lois, dans tout l'Univers il sent vivre les forces, véritables Mères. Son dédain des conceptions mécanistes, son vitalisme, son panthéisme lui gardent une porte ouverte sur ce qu'il nomme le monde des rêves, des visions, des pressentiments. Sauf dans les quelques années qui suivent son retour d'Italie, un courant mystique circule à travers toutes ses œuvres et parfois surgit au jour. Ce qui rend imprudent de dire que « sans Schiller, Faust n'aurait jamais été achevé, ou aurait été conçu autrement. » J'oserai même aller plus loin : L'idéalisme de Schiller tient beaucoup du XVIIIe siècle ; à mi-chemin entre Rousseau et Fichte, c'est comme un rationalisme à forme sentimentale, relativement inoffensif. Les romantiques allemands s'en sont bien vite détournés, n'y trouvant presque rien que ne leur eût livré la tradition du *Sturm und Drang.* L'œuvre de Gœthe leur offrait d'autres ressources : Incapables d'en retenir le sens total — large, lucide, bienfaisant, — par une instinctive adresse et au prix de maintes méprises, ils ont su tout justement en extraire les plus pernicieuses essences, les philtres les plus troublants.

L'amitié des deux poètes devait se tourner en alliance, les armant en commun contre les petitesses d'une époque ingrate, d'un milieu mesquin. Herr les montre bien « rivés par les pieds à la réalité la plus provinciale et la plus morne », dans cette Allemagne d'alors « dont on se fait une idylle alors qu'elle n'est qu'un désert ». En fait, cette Allemagne, en cent foyers épars, préparait la plus belle période de sa culture. Même dans la jeunesse de Gœthe, en faisant la part de cette recherche avide qui lui permet de tout surprendre et tout capter, on admire comment les rencontres heureuses se produisent comme à point nommé ; il semble que leur succession même et leur retard favorable, renouvelant son génie, le gardent d'une hâtive maturité.

A la fin du siècle, il n'y a pas de vibrations sonores qui, de toutes régions de l'Europe, ne parviennent jusqu'en Thuringe. Au vrai, nos poètes ne se plaignent pas d'être mal informés, de mal entendre, mais seulement d'être mal écoutés. Ils envient cette puissance de diffusion qu'assure, dans un grand Etat, l'existence d'une capitale, même à qui s'en tient éloigné comme Voltaire à Ferney. Vivant de nos jours, ils sauraient comment des influences trop promptement exercées interfèrent et s'annulent ou se dévient, et comment une voix se trouble, étouffée ou faussée par des échos prochains. L'action spirituelle à longue portée ne sera jamais plus fortement tendue que dans le recueillement, disons même dans l'abandon d'un Weimar.

Herr aura jugé superflu de rappeler quel intérêt s'attache aux discussions esthétiques menées entre les deux amis. Il vaut encore la peine de les suivre, étant entendu qu'on n'y cherche point des règles pour l'avenir, mais des lumières sur le passé. En face de la doctrine d'art, aux fermes lignes, établie par le XVIIe et le XVIIIe siècle français, voici une doctrine étrangère qui, prétendant la dédaigner, s'en éloigne moins qu'elle ne pense ; une autre interprétation des Anciens ; une réflexion plus souple, plus largement informée, tenant compte d'autres genres littéraires, comme le lyrisme et le roman. Il ne s'agit pas ici de choisir, mais de comprendre. Pour une complète intelligence du classicisme, il serait bon que ces deux doctrines fussent à nouveau confrontées.

MICHEL ARNAULD

*
* *

LECTURES ALLEMANDES.

J'ai eu une petite émotion en voyant le titre de ce livre : *die Maske und das Gesicht Frankreichs* (Perthes-Gotha). De quel geste à la Molière M. Otto Grautoff allait-il donc « arracher le masque » à cette pauvre France ? La lecture m'a vite rassuré. M. Otto Grautoff n'a guère fait là autre chose que ce qu'il a l'habitude de faire. Courriériste des lettres françaises, intéressé aussi au marché artistique, il conte à bâtons rompus ce qu'il a lu, vu, entendu. Une mine d'informations. Pourtant il a cette fois annoncé son intention d'exploiter le pur métal et — heureusement sans trop insister, souvent en oubliant son propos —

il y est allé de sa thèse, que sous un masque républicain se cachait le visage nationaliste de la France (une espèce de « France éternelle » dans le genre de « l'éternelle Allemagne » que certains Français ont assumé la mission de dénoncer).

Que M. Grautoff me permette de lui dire courtoisement mon regret de ce que je considère comme une erreur. Il n'a plus le pied parisien, et l'irritante atmosphère dans laquelle l'Allemagne est actuellement tenue explique peut-être que de Berlin on ne voie plus au fond du courant français. Mais M. Grautoff avait avant la guerre élu domicile à Paris. Si son expérience d'alors n'était point troublée, s'il lui était donné de dominer la situation, il se rendrait compte que son titre est raté. Il y a chez nous, il y a toujours eu, non une face et un masque qu'il faut arracher, mais une réalité à double visage, une France attachée d'une part à la tradition, et d'autre part libre, mobile, audacieuse à se renouveler.

Le livre à faire, et qui servirait la vérité en même temps que les bonnes relations internationales, serait celui où précisément à ce qu'il y a de fermé, de durci, de « nationaliste » dans la vie française d'aujourd'hui — et qui est surtout accidentel, qui nous est venu en partie par la faute de l'Allemagne impériale, qui a été une défense contre elle — l'on opposerait ce qu'il y a de délié, de généreux, d'ouvert à bien des choses, y compris les craintes allemandes. Pour avoir de l'unité notre fond national n'est point si étroit, et nous ririons si l'on prenait pour duplicité une complexité qui demeure en somme assez harmonieuse ; il faut seulement y regarder de près pour découvrir l'harmonie. Oui, de près, et ne pas dire qu' « André Gide fit un accueil très chaleureux aux Déracinés de Barrès » (p. 107). Voyons, M. Grautoff, avez-vous lu Gide ? Si oui, vous ne pouvez ignorer qu'un trait capital de son activité fut toujours précisément la lutte contre tout enracinement et spécialement contre l'enracinement à la Barrès. Et quant à la publication de son Dostoïewski à la *Revue hebdomadaire*, est-ce être enraciné et nationaliste que d'aller chercher inspiration en Dostoïewski ? Nous pouvons tous laisser échapper une inexactitude, mais il est des erreurs de fait, et des erreurs d'interprétation qui sont particulièrement regrettables.

Geistige Kämpfe im modernen Frankreich (Kempten), le gros

ouvrage de M. Herman Platz qui traite des luttes intellectuelles dans la France contemporaine, témoigne d'hésitations dans la manière de prendre le sujet — trop de noms et de choses y défilent au petit bonheur — et il pèche lui aussi par excès de certitude. C'est en se raccrochant à son passé que la France aurait repris de la substance, à son passé national et surtout chrétien. Conclusion : que les Allemands prennent exemple. Malgré la touchante admiration de l'auteur pour nos manifestations néo-catholiques, je ne vois pas trop comment les Allemands opéreraient leur redressement en fondant des cercles Jeanne d'Arc ou même en s'inspirant du Sillon.

Il est dangereux de procéder par informations journalistiques quand on veut donner l'idée de l'activité intellectuelle d'un pays. La masse des broutilles ramassées ne saurait en aucun cas tenir lieu de choix. Aller en profondeur comme l'a fait E. R. Curtius, voilà la vraie méthode. Elle a été suivie par Walther Küchler dans son *Renan* (Perthes-Gotha). De cette analyse psychologique amoureusement conduite les Allemands apprendront sur l'esprit français ce qu'ils n'ont pas trouvé dans des compilations. Les Français aussi pourraient lire avec profit le chapitre sur « Renan entre l'Allemagne et la France », où je me plais à retrouver le mot de Renan : la Prusse passera, l'Allemagne restera.

Signalons quelques ouvrages dont le manque de place nous oblige à ne donner guère plus que les titres. Un *Goethe* (Cotta) en trois volumes, où Emil Ludwig évoque en vivantes esquisses psychologiques la personnalité du grand homme ; et du même auteur un *Rembrandt* (Ernst Rowohlt Verlag) agréablement présenté. Le *Stefan George* (Georg Bondi Verlag) de Gundolf, indispensable désormais à ceux qui veulent mieux comprendre la pensée aristocratique et un peu hermétique du poète rhénan. Un *Marceline Desbordes-Valmore* de Stefan Zweig dont l'intelligence déliée joue aussi avec une gracieuse aisance dans le recueil de nouvelles intitulé *Amok* (Insel Verlag). Un *Mozart* (Insel Verlag) en deux volumes, de Schurig, qui intéressera, outre les musiciens, les historiens de la civilisation. *Verkündigung* (Roland Verlag), une anthologie du lyrisme récent à laquelle Rudolf Kayser a donné une intelligente et incisive préface. La publication par S. Fischer en

édition de luxe des œuvres de Gerhart Hauptmann dont le douzième volume contient des fragments inédits. *Siddhartha* (S. Fischer Verlag) un poème en prose où Hermann Hesse, comme tant d'autres Allemands d'aujourd'hui, est allé demander son inspiration à l'Inde. De Jakob Wassermann un Erziehungsroman : *Oberlins drei Stufen* (S. Fischer Verlag), qui évoque les troubles où se trouve jeté un adolescent d'éducation allemande.

De Kasimir Edschmid *Frauen* (Paul Cassirer Verlag), où l'expressionniste s'assagit sans perdre de son brillant, et *Das Bücherdekameron* (Erich Reiss Verlag), un livre d'essais où à propos de tout il est question de tout — genre difficile qui ne se peut soutenir qu'à force de talent, — mais l'auteur en est plein. Nous reviendrons d'ailleurs à Edschmid ainsi qu'à Otto Flake : *Das kleine Logbuch*, *die Stadt des Hirns*, *Ruland* (S. Fischer), *Dinge der Zeit* (Roland Verlag) méritent mieux qu'une brève analyse : il y a là des témoignages qui importent à la connaissance d'une Allemagne en crise, mais riche d'idées et de volonté.

A côté de ces témoignages spontanés, il est bon de recueillir des documents moins personnels, plus généraux, d'établir une sorte de consultation, scientifiquement menée. L'intelligente initiative de Crès nous permet d'espérer toute une série d'enquêtes de ce genre. Le premier volume a paru, signé de M. Henri Lichtenberger, et l'on y trouve examinées lucidement les manifestations politiques de *l'Allemagne d'aujourd'hui* dans ses relations avec la France. On ne pouvait trouver de guide plus objectif et plus sûr que l'auteur. Les collaborateurs qu'il s'est adjoints doivent dans d'autres domaines apporter chacun leur faisceau de lumière.

Dans le même esprit, avec plus de détails, M. Edmond Vermeil publie aux éditions Istra (Strasbourg) une étude sur *la Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*. Travail qui par sa haute probité intellectuelle fait lui aussi honneur à l'Université. Si vraiment l'exemple est suivi, et si d'autre part nos dirigeants veulent bien, comme semble les y inviter M. Edmond Vermeil, se renseigner sur l'Allemagne auprès de ceux qui passent leur vie à l'étudier, il y aura quelque chose de changé en France et les méthodes de la Sorbonne n'auront pas été stériles.

Analyser ces ouvrages ne servirait guère : il faut les lire. On y verra, je crois, de nouvelles possibilités pour l'Allemagne... et pour la France. La démocratie allemande n'est pas encore, mais elle devient. Elle ne sera sans doute point à l'image de la nôtre — qui n'est pas la seule dont on puisse rêver — elle se fera en respectant la double tendance, centrifuge et centripète, anarchique et autoritaire, du peuple allemand. Et surtout elle deviendra realité dans la mesure où nous aiderons à l'accouchement. « L'intérêt de la France, c'est d'aider l'Allemagne à éviter la réaction et d'y favoriser l'évolution démocratique », ainsi conclut M. Edmond Vermeil. Ainsi concluait Breitscheid au Reichstag. Ainsi pensent ceux qui savent.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LA TRAGIQUE HISTOIRE DE HAMLET, PRINCE DE DANEMARK, traduite par *Guy de Pourtalès* (Société Littéraire de France).

Max Beerbohm ayant écrit un jour dans la *Saturday Review*, à propos d'une traduction française de *Hamlet*, que notre langue, pour de telles transpositions, manque de mystère et de force suggestive, Maurice Baring répondit sagement que le français est aussi suggestif pour un Français que l'anglais peut l'être pour un Anglais. Un professeur survint qui, avec autorité, affirma que la langue française est bâtarde et que le Parisien, quand il dit : « Cette jeune fille est beaucoup belle », parle latin de cuisine. Sur quoi cent lecteurs écrivirent que le professeur parlait français de cuisine. Sans doute le débat dure-t-il encore (cette nation aime les jeux sans fin), mais j'aurais souhaité faire entendre au professeur *Mesure pour Mesure* chez les Pitoëff, dans la version de Pourtalès. Langage dru, naturel, truculent ; forme même des phrases shakespeariennes conservée ; justesse de ton poétique : c'était un spectacle délicieux.

Les mêmes qualités se retrouvent dans la traduction de *Hamlet*, tâche de toutes la plus difficile. Lisez dans Montégut, puis dans Pourtalès, le monologue de Hamlet à la fin de l'Acte II, la scène des fossoyeurs, ou encore le discours de Polonius à Laertes. Montégut juxtapose les contresens avec application, allant jusqu'à traduire : « *Be thou familiar though by*

no means vulgar » par « *Sois familier, mais évite par tous les moyens posibles d'être banal.* » — « *Sois familier, jamais vulgaire* », écrit Pourtalès et toute la tirade garde dans sa version la forme brève et sentencieuse de l'original. Ainsi du reste. Wilhelm Meister n'a jamais mieux fait sa besogne ; que Serlo se hâte de faire la sienne.

ANDRÉ MAUROIS

*
* *

YOUMA, roman martiniquais, par *Lafcadio Hearn*, traduit par *Marc Logé* (Mercure de France).

Je sais un enseigne de vaisseau parti pour les Antilles avec un grand espoir qui n'en revint pas sans quelque désenchantement. Il avait rêvé mieux. Et la confiture de goyaves gardait un relent de pétrole... Ils sont rares ceux qui savent, même après leurs songes, se laisser enchanter par les choses. Lafcadio Hearn était de ceux-là. Une espèce d'amitié reconnaissante et émerveillée soulève ses livres. Peut-être parce que ses voyages furent vraiment des cas de mimétisme. Il ne semble pas pourtant que ces îles, dont il eut la nostalgie même en Extrême-Orient, lui aient dit autant de secrets que le Japon.

Youma est un petit roman fort joli de ton et tout charme, bâti sur deux de ces anecdotes qui trouvaient place dans les almanachs de jadis : *Trait de courage d'une jeune cafresse*, et *Dévouement d'une esclave lors des troubles de la Martinique.* C'était en des temps patriarcaux, avant 1848. Youma, la petite Mayotte, Gabriel le commandeur, ont l'air de sortir d'une de ces estampes où l'on voit, travaillant au son du tambour, des noirs en pantalon de canevas tracer une sente parmi les verdures du morne. Ou bien, au fond d'une anse à beaux ombrages, le nègre et la cafresse s'entretiennent près de la petite fille qui joue avec des coquillages roses. On voudrait aller chercher Francis Jammes.

Un roman romancé peut-être, mais fait tout entier de cela, traits de mœurs, historiettes, folklore, qui est la mémoire même d'une race et qui livre le mieux ses esprits et sentiments. Plus réelle que le réalisme, la poésie. Et la version donnée par Marc Logé a laissé à l'original tout son parfum, mi-tafia, mi-vanille.

HENRI POURRAT

*
* *

AUX LISIÈRES DE LA MORT, par *Ambrose Bierce*, traduction *V. Llona* (La Renaissance du Livre).

Nous semblons peu instruits de la littérature américaine. Il convient donc d'être reconnaissant envers des écrivains compétents, comme M. Llona, lorsqu'ils nous font connaître des ouvrages dont les Etats-Unis peuvent à juste titre s'enorgueillir.

L'influence profonde et lente d'un Poë, l'immense rayonnement d'un Whitman, ont suffi à alimenter un intérêt dont nous aurions pu faire profiter d'autres poètes, d'autres romanciers, parfois remarquables. C'est ainsi que jusqu'à l'apparition de cette traduction, composée par M. Llona avec un choix judicieux, Ambrose Bierce, ce conteur original et fort, ce polémiste violent et représentatif, cette curieuse figure, était à peu près inconnu chez nous. Journaliste, poète, romancier, Bierce a eu une vie exceptionnelle et exemplaire que son talent vient confirmer, éclairer. Il appartient déjà au passé. S'il vivait, s'il vit, il a plus de quatre-vingts ans. A une époque où la célébrité, lorsqu'elle doit venir, ne se fait pas attendre, on peut enregistrer au détriment du vieil Américain un retard assez inexplicable.

Il est, je sais bien, peu rare qu'un écrivain qui a mis autant de passion, de talent dans sa vie, se voie frustrer d'une gloire posthume. Or Bierce fut avant tout un homme d'action. Son œuvre, elle-même, est l'acte d'un homme. La bataille et la mort sont ce qu'il a chanté. Avec une virilité prodigieuse. Non satisfait de les célébrer, il a voulu mourir ou disparaître (ce point n'est pas encore fixé) comme le héros d'une de ses nouvelles. On n'a jamais su au juste ce qu'il était devenu.

L'ouvrage le plus important de Bierce est un recueil de contes fantastiques et psychologiques à la fois qui s'intitule *In the midst of Life*. Cette formule biblique n'eût été guère évocatrice pour des lecteurs français assez ignorants de la Bible. M. Llona a bien fait d'inventer cet autre titre : *Aux lisières de la Mort*, qui souligne heureusement le sens du livre. C'est avec les plus marquantes de ces « histoires de soldats et de civils » que le traducteur s'est efforcé de nous donner une impression exacte et complète de ce talent net et fruste, authentiquement américain.

Bierce a positivement vécu, écrit aux lisières de la mort. Elle

a toujours charmé cet aventurier. L'a-t-elle vaincu pour jamais ?

Par la rapidité du trait, l'effet amené avec autant de force que de sobriété, Bierce se range dans la famille des grands conteurs, à côté des Mérimée, des Maupassant, des Kipling. Son originalité réside principalement dans sa façon de découper la narration, de renverser l'ordre chronologique, enfin et surtout dans le sang-froid qu'il conserve devant les pires extrémités.

Ce procédé est particulièrement frappant dans un de ses meilleurs contes, celui-là même qui parut à la *Nouvelle Revue Française* : Un incident au Pont d'Owl Creek.

La traduction de M. Llona sait conserver au texte original toute sa saveur, tout son intérêt.

Un beau jour, lors des insurrections mexicaines de 1913, Bierce, âgé de soixante-treize ans, quitta des états trop pacifiques et rejoignit l'armée Carranza. On ne l'a jamais revu.

On imagine assez bien une nouvelle écrite simplement, à sa manière, qui serait l'histoire tragique et inachevée de sa vie.

JACQUES POREL

*
* *

THÉATRE, d'*Antone Tchekhov*, traduit par *Denis Roche*, t. I et II (Plon).

La traduction du théâtre de Tchekhov dont M. Denis Roche vient de nous donner les deux premiers volumes arrive à son heure ; il se pourrait qu'on fût en droit d'attendre d'elle des services comparables à ceux que rendirent au public et même aux auteurs dramatiques français d'il y a trente ans les premières traductions d'Ibsen. Ce n'est pas que Tchekhov puisse être comparé même de loin à l'auteur de *Rosmersholm*, mais il semble bien que nous soyons préparés aujourd'hui non seulement à l'écouter avec recueillement et amitié, mais encore à méditer pour notre compte l'exemple que, sans aucune emphase, par son œuvre il nous propose.

Théâtre singulier en vérité. Théâtre de plaine où les personnages se découpent sur l'immensité, où les existences s'étendent au loin comme l'ombre des promeneurs quand le soleil décline ; théâtre où les vies se rapprochent, se coudoient, se bordent les unes les autres, s'entrecroisent, mais ne se

nouent jamais ; où chacun reste allongé dans sa destinée particulière comme dans une voiture de malade.

Non seulement Tchekhov ne se préoccupe jamais d'*amener* une situation conçue d'avance, mais on serait tenté de dire que ce mot même de situation n'est pas applicable à ses pièces ; celles-ci font penser aux compositions de certains musiciens contemporains, dans lesquelles il n'y a pas à proprement parler d'accords, mais seulement des développements simultanés qui sont destinés à être saisis à la fois, non point à se détailler d'une part, à se fondre de l'autre dans des consonances successives. Là est peut-être la raison pour laquelle on ne peut songer à raconter l'*Oncle Vania*, la *Cerisaie* ou les *Trois Sœurs* ; le récit réaliserait en effet l'unification fictive d'éléments qui doivent précisément rester distincts. Mais ce caractère essentiellement *contrapunctique* du théâtre de Tchekhov ne constitue pas une simple particularité technique de celui-ci ; il se lie sans doute à ce qu'il y a de plus intime et de plus original dans la vision que l'auteur de la *Mouette* a eue des *êtres* eux-mêmes. « Cette vie nous enlise. Autour de soi rien que des originaux. En vivant avec eux deux ou trois ans on devient peu à peu sans s'en apercevoir un original. Destin inévitable ! » Ces paroles d'Astrov dans l'*Oncle Vania* ont, me semble-t-il, une portée singulière. « Mes sentiments se sont comme émoussés, dit le même personnage. Je ne veux rien, n'ai besoin de rien. » En d'autres termes, on dirait que pour Tchekhov les conditions d'existence auxquelles sont soumis les êtres qu'il nous dépeint, bien loin de les agglomérer les uns aux autres, tendent, en les usant par les frottements réciproques qu'ils subissent sans relâche, à les rendre de plus en plus semblables, mais aussi de plus en plus distincts. L'infinie tristesse qui se dégage du théâtre de Tchekhov, et d'ailleurs de son œuvre en général, ne tient-elle pas en partie au sentiment aigu qu'il a de la multiplicité des vies et de leur anonymat ? Le dessin orchestral qui accompagne la « leçon de géographie » dans *Boris Godounof*, ce dessin sinueux, monotone, indéfini qui est comme la figure musicale de l'espace, de la dissémination dans l'espace pourrait convenir à n'importe laquelle des pièces de Tchekhov. « Villes. Celle-ci, et puis celle-là encore. Posées sur la terre. Distantes. Pareilles. Distinctes. »

L'individu paraît voué à une solitude toujours plus opaque, malgré l'ardent besoin qu'il aurait de se fondre dans une unité substantielle qui l'envelopperait et le pénétrerait à la fois. Et, comme il est naturel, l'impuissance du groupe à exister, à étreindre l'homme, trouve sa contre-partie dans l'âme même de ce dernier. Cette âme est dénuée de consistance intérieure, elle ne forme pas une cité avec elle-même, elle n'est guère que la conscience douloureusement ironique ou ingénument étonnée de son propre éparpillement. Ainsi s'explique sans doute l'ennui sans remède qui mine la plupart des personnages et auquel n'échappent, semble-t-il, que les enfants et les maniaques. C'est comme si l'individu ne trouvait ni en soi ni hors de soi de quoi entretenir cette attention au réel, faute de quoi l'âme s'immobilise et se décompose. Rêveurs dépris de leurs propres rêves, mais incapables de s'en détacher, parce qu'il n'y a pas en eux assez d'être pour que rien leur résiste, pour que le réel les affecte et les délivre — les personnages de Tchekhov voguent dans la vie comme sur un étang aux souffles légers du crépuscule ; peut-être ont-ils ramé naguère, ils croient se le rappeler en effet, mais depuis longtemps leurs avirons ont disparu ; la nuit descend, la brise va tomber, ils resteront là sur l'eau morte — dans l'attente de quel secours ? de quelle aurore ?

A cette incapacité de se déterminer eux-mêmes se lie sans doute le charme étrange qui émane si souvent des personnages de Tchekhov ; leur réalité personnelle, impuissante à se concentrer en vouloir, flotte autour d'eux comme un halo aux irisations incertaines... Et ce sentiment n'est-il pas chez eux une sorte de *défense* désespérée contre la torpeur et l'ennui, contre le néant intérieur où ils savent qu'ils s'enlisent lentement ?

Les arrivées et les départs, qui occupent tant de place dans les pièces de Tchekhov, sont ainsi comme les battements même du drame ; la maison se remplit soudain de rires, de cris, d'agitation ; l'âme invoque ardemment la présence magique qui fera tomber les cloisons invisibles, circuler l'amitié dans l'atmosphère renouvelée des chambres et des jardins. Hélas ! ces cœurs sont semblables à des pièces trop longtemps closes qui ne savent plus retenir l'air et la lumière du dehors : sitôt

la fenêtre refermée, on étouffe entre ces murs que le passé semble avoir imprégnés d'on ne sait quelle odeur indélébile. Quelque chose d'innommé qui est à la fois l'ambiance de ces êtres et le tréfonds d'eux-mêmes tient en échec les puissances d'enchantement. Déjà le départ approche ; on attelle la télègue, les voyageurs endossent leurs pelisses de fourrure, de pâles visages apparaissent aux croisées, les mouchoirs s'agitent... Peut-être à la saison prochaine, quand la sève gonflera les jeunes pousses...

Sans doute l'œil est d'abord déçu par tant de grisailles ; ce n'est que peu à peu qu'on discerne l'intense originalité de ce théâtre où la tristesse des contes de fées pèse sur l'humble réalité quotidienne. Mais c'est par cette dualité même qu'il peut être fécond : c'est sur ces confins du réalisme et de la poésie la plus intérieure qu'une littérature dramatique nouvelle peut trouver le sol nourricier où elle prendra racine.

GABRIEL MARCEL

*
* *

AU PAYS DES CONTES, par *Knut Hamsun* (Rieder).

« Choses rêvées et choses vues en Caucasie, » cela promettait plus que ne tient le livre et l'on est un peu déçu de ne trouver qu'un assez intéressant récit de voyage alors qu'on s'attendait à de plus rares délices. A vrai dire, les premiers chapitres ne laissent pas d'inquiéter, l'auteur voulant faire de l'esprit et n'y réussissant guère. Va-t-il nous offrir un voyage « humoristique » dans le genre de ceux qui sévirent jadis et furent quelque temps appréciés ? Non pas : la suite nous rassure. En s'élevant de la steppe russe vers les contreforts du Caucase, le narrateur se reprend, sa manière s'allège, se purifie. Certes, ses plaisanteries sur l'abondance et la ténacité des punaises n'ont rien de très original. Qu'est-il besoin d'aller en Caucasie pour chanter la punaise ? La Bolivie, l'Indochine et la Bretagne serviraient aussi bien ; d'autre part, nous savons qu'un voyageur, fût-il norvégien, risque, dans un pays dont il ne connaît pas les nombreux dialectes, de se faire mal comprendre. — M. Knut Hamsum tient à le redire.

Mais nous voici en pleine montagne devant de beaux paysages, convenables décors à des scènes de haut goût telles que

celle-ci où quelques Caucasiens, vaguement païens encore, et M. Knut Hamsun lui-même, qui vraiment n'est pas dégoûté, font ripaille sur un quartier de cheval crevé, cuit dans son jus. Cela se passe, la nuit, autour d'un grand brasier, sur une route bordée de murailles à pic et de précipices, et ce repas est si bien décrit, il répand un si héroïque fumet qu'il donne faim au lieu d'écœurer. On songe à la Saga norvégienne, aux jours heureux où Wotan et ses enfants, comblés de gloire, faisaient au Walhall des festins tout pareils. — C'est ainsi que M. Knut Hamsun emporte ses dieux en voyage.

D'autres passages intéresseront : des notes sur Tolstoï, sur Dostoïevski, quelques détails de mœurs plaisamment contés, mais on se lasse de suivre à la piste un faux policier russe qui inquiète l'auteur plus qu'il ne nous amuse, enfin la traduction, d'un français difficile, ne doit pas, je pense, nous donner une très juste idée du style de M. Knut Hamsun.

GILBERT DE VOISINS

LES ARTS

EXPOSITION ODILON REDON. (*Galerie Druet*).

Un écrivain me disait récemment : « Vous autres, peintres, on s'essoufle à vous suivre ; vous changez vraiment trop vite d'opinion. Il y a quelques années, Gauguin était votre idole, après, ce fut Cézanne, puis Renoir ; on parle beaucoup, maintenant, de Corot et du douanier Rousseau — et cela au nom de principes fort différents les uns des autres. L'aspect de vos Salons de jeunes se ressent de ces fluctuations. Colorés outrancièrement il y a quelques années, ils arborent aujourd'hui une tenue sévère à faire frémir. Comment voulez-vous que nous puissions nous passionner pour des jeux aussi capricieux ? »

Mon ami n'avait pas tort. Rien ne peut égaler l'engouement des jeunes artistes pour un aîné, si ce n'est leur ingratitude vis-à-vis de ce même peintre, quelques années plus tard. Le fait se vérifiait une fois de plus à l'exposition Odilon Redon, une des dernières de l'année qu'organisa la Galerie Druet. J'y rencontrai des peintres de mon âge qui portaient sur ce technicien multiple et savant des jugements fort sévères, que rien, il me semble, ne justifiait. En effet, si Redon ne peut prétendre à une gloire très grande, à cause d'un certain goût pour l'ornement

précieux, le colifichet pictural, qui enlève à ses toiles la sérénité dépouillée à quoi doit tendre, en fin de compte, toute œuvre d'art, il n'en demeure pas moins un très noble artisan, cultivé, et plein de connaissances diverses.

On a écrit tout ce qu'il était possible d'écrire au sujet du mystère qui se dégage de ses compositions, mystère à mes yeux trop recherché pour demeurer investi de pouvoirs réels. On sent un peu trop l'artifice dans ces toiles aux sujets étranges, dans ces lithographies dont les légendes mêmes semblent forcer le spectateur à rechercher une émotion d'un ordre particulier. Intituler une litho « *Et dans le ciel un regard interrogateur...* » c'est déjà exercer une certaine pression sur le spectateur, c'est avoir recours à un subterfuge qui, pour être naïf, n'en est pas moins en marge de ceux que peuvent se permettre la peinture et le dessin. On pourrait appliquer à Redon à peu près les mêmes reproches qu'à Gauguin, ce qui ne le supprimerait pas pour cela de la liste des petits maîtres de ce siècle. Redon, en effet, s'avérait à cette exposition, un véritable peintre, et dans une certaine mesure, un précurseur. Une des recherches de l'école nouvelle est, on commence à le savoir, l'organisation des tons sans aucun souci de représentation formelle ou atmosphérique. Or, si on compare un tableau de Redon à un tableau impressionniste, on s'aperçoit immédiatement que, dans ce dernier, les tons passent les uns dans les autres, alors que dans une toile de Redon, ils tendent à ne vivre que par leurs réactions réciproques. Dans un tableau de Sisley, par exemple, les tons les plus puissants sont toujours atténués par un soupçon de gris coloré du reflet du ton voisin, gris dont la répartition systématique aboutit à ce velouté atmosphérique par quoi valent tant d'œuvres de ce maître. Chez Redon, au contraire, les objets semblent situés dans une espèce de lumière idéale, abstraite, purement picturale ; les tons dont ils sont recouverts s'isolent, se rétractent, et n'empruntent les uns aux autres que des influences au lieu de passages. Redon fut peut-être le premier, en plein impressionnisme, à débarrasser les objets de cette buée, de ce duvet charmant et dangereux, pour laisser leurs couleurs vibrer dans toute leur pureté et résonner plus fortement les unes sur les autres. Les accords qu'il réalise ainsi, s'ils sont moins délibérément recherchés pour eux-mêmes que

ceux auxquels s'appliquent les peintres d'aujourd'hui, n'en sont pas moins les premiers qui aient été poursuivis par ce procédé d'épuration. Rendons justice à un artiste dont l'existence fut laborieuse et qui facilita, sans que personne s'en doutât — ni lui ni ses disciples — l'émancipation des peintres nouveaux.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LES REVUES

HOMMAGE A PASCAL

La REVUE HEBDOMADAIRE a consacré son numéro du 14 juillet tout entier à Pascal. Maurice Barrès, Paul Valéry, l'abbé Brémond, Jacques Maritain, François Mauriac, Paul Desjardins, Julien Benda, Lucien Fabre, Charles Du Bos, Joseph Baruzi, Guy de Pourtalès ont collaboré à cet hommage.

Tous ces écrivains, à vrai dire, n'ont pas témoigné, pour Pascal, d'un enthousiasme égal ; du moins l'admiration n'a-t-elle pas empêché certains de prendre position d'une manière assez indépendante. Du côté catholique, d'assez fortes réserves sont formulées, comme on pouvait s'y attendre, touchant le jansénisme de Pascal, par l'abbé Brémond et par Jacques Maritain. Ce dernier dénonce d'autre part assez curieusement son inaptitude et même sa répugnance à la métaphysique, ce qu'il appelle son « expérimentalisme » :

> Sur lui-même les vérités d'ordre métaphysique n'avaient que très peu de prise, son génie exclusif était trop prodigieusement mathématicien et physicien pour que l'absolue immatérialité de l'abstraction métaphysique lui pût sembler respirable. Bref on voit déjà poindre chez lui cette singulière infirmité de la raison pure et ce culte étroit du fait (physique ou historique) dont l'intelligence souffrira tant après lui.

Mais c'est, au rebours, non pas exactement de trop de métaphysique, mais d'une dramatisation inutile de la connaissance, que Paul Valéry fait reproche à Pascal. Commentant le fameux mot : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie », il prétend y découvrir l'expression d'un sentiment forcé, théâtral et, en tous cas, absolument antiscientifique.

Et il montre comment « l'esprit » normalement doit « se

défendre par ses pensées » contre l'énormité et l'étrangeté de la nature céleste :

Nous trouverons donc en nous deux ordres de réponses à la sensation que j'ai décrite, et que donnent la vue du ciel et l'imagination de l'univers. Les unes seront *spontanées* et les autres *élaborées*. Elles sont bien différentes, quoiqu'elles puissent se mêler et se combiner dans la même tête ; mais il faut les séparer pour les définir. On les distingue souvent en attribuant les unes au *cœur*, les autres à l'*esprit*. Ces termes sont assez commodes.

Le cœur finit presque toujours, dans sa lutte contre la figure effrayante du monde, par susciter, à force de désir, l'idée de quelque être assez puissant pour contenir, pour avoir construit, ou pour émettre, ce monstre d'étendue et de rayonnements qui nous enferme, qui nous menace, qui nous fascine, qui nous intrigue et nous dévore. Et cet Être, ce sera même une Personne, — c'est-à-dire qu'il y aura quelque ressemblance entre lui et nous, et je ne sais quel espoir d'une entente indéfinissable. Voilà ce que le cœur *trouve*. Il tend à se répondre par un dieu.

On sait bien, d'ailleurs, par l'expérience de l'amour, que l'unique a besoin de l'unique, et que le vivant veut le vivant.

Voyons maintenant quel autre genre de pensées peut nous venir, si nous différons notre sentiment, et si nous essayons d'opposer à l'énorme pression de toutes les choses, une patience infinie et un immense intérêt. L'esprit *cherche*.

L'esprit ne se hâtera pas d'imaginer ce qu'il lui faut pour soutenir la considération de l'univers. Il examinera, sans égard au temps, ni à la durée d'une vie particulière. Il y a un contraste remarquable entre la promptitude, l'impatience, l'inquiétude du « cœur », et cette lenteur faite de critique et d'espoir. Ce retard, qui peut être illimité, a pour effet de transformer le problème. Le problème transformé pourra transformer le questionneur.

Nous observerons que nous ne pouvons penser à notre univers qu'en le concevant comme un *objet* nettement séparable de nous, et distinctement opposé à notre conscience. Nous pourrons alors le comparer aux petits systèmes que nous savons décrire, définir, mesurer, expérimenter. Nous traiterons le tout comme une partie. Nous serons conduits à lui ajuster une logique dont les opérations nous permettront de prédire ses changements, ou d'en limiter le domaine.

. . . .

Notre travail consistera, en somme, à rapprocher ce qui était si stupéfiant et si émouvant, de ce qui est familier à nos sens, accessible à notre action, et qui se conforme d'assez près à nos raisonnements.

Mais il résulte, — il doit nécessairement résulter à la longue, de ce travail illimité, une certaine variation (déjà sensible) de ce *familier*, de ce *possible*, de ce *raisonnable*, qui constituent à chaque instant les conditions de notre apaisement. Comme les hommes ont accepté les antipodes, ils s'apprivoiseront avec la « courbure d'univers », et avec bien d'autres étrangetés. Il n'est pas impossible, — il est même assez probable, — que cette accoutumance transforme peu à peu, non seulement nos idées, mais certaines de nos réactions immédiates.

Ce qu'on pourrait nommer « la réaction de Pascal » peut devenir une rareté et un objet de curiosité pour les psychologues.

Le génie tout méridional et tout « mécanicien » de Valéry se trahit curieusement dans l'antipathie, à peine voilée, qu'il témoigne à travers tout l'article pour le génie sombre, passionné et complètement « intraverti » de Pascal.

*
* *

DEUX PORTRAITS DE HENRY JAMES

Dans la Revue de Genève de juillet, Georges Moore, au milieu d'un enthousiaste article sur Walter Pater, trace, avec plus de froideur, un crayon de Henry James :

C'était un homme corpulent, et tellement distant qu'on ne parvenait vraiment pas à l'associer avec le *Portrait d'une dame*. Il ne me donnait aucunement l'impression d'un homme qui avait connu les femmes de première main et intimement, mais celle de quelqu'un qui les avait observées avec un intérêt plutôt littéraire que personnel. Et, tout à cette idée, je considérais sa tête ronde, déjà presque chauve, ses petits yeux noirs rapprochés, et cette grande surface de visage bien rasé. Il avait les jambes courtes, de grandes mains et de grands pieds ; il était assis sur sa chaise, à la façon d'un oracle, parlant avec un peu d'hésitation et beaucoup de soin, avec le désir de vous éblouir à chacune de ses phrases, ou à tout le moins, à chaque troisième ou quatrième d'entre elles.

*

M. Jacques-Emile Blanche, qui commence dans la Revue Européenne du 1er août, une étude sur le grand romancier anglo-américain, se montre plus indulgent, bien que plusieurs traits de sa peinture aillent dans le même sens que ceux qu'avait notés Georges Moore :

Sous les girandoles d'un lambris surdoré, au-dessus des cristaux et

des fleurs qu'éclairait d'en bas la neige de la nappe, le buste lourd d'un monsieur entre deux âges se penchait à droite, puis à gauche, régulièrement selon les lois de la justice distributive de la politesse anglo-saxonne, qui ordonne à un gentleman de se « rendre agréable » tour à tour, avec une régularité « minutée », à chacune de ses voisines de table. L'admirable masque — soigneusement rasé — de ce gentleman avait une plénitude de plans sculpturale, des arêtes nettes en dépit d'un embonpoint déjà menaçant la plus fine des ossatures, « good bones ». Les cheveux grisonnants, un peu longs, lustrés, s'harmonisaient avec la pâleur mate de la physionomie où deux yeux d'une acuité extraordinaire se fendaient en amande. La bouche fine, ironique, peu sensuelle, sous un nez aquilin de médaille romaine, souriait ; ou bien, soudain, se plissait. Le noble front de César se fronçait, les sourcils s'arquaient ; le visage devenait grave, pathétique ; ou s'égayait, selon sans doute le sujet de la conversation à laquelle le maître affectait de prendre un intérêt intense. Mimique napolitaine, d'une mobilité toute latine : les bras s'agitaient, la tête se secouait, le monocle s'agitait au bout d'un cordon de moire, tombant sur le plastron cylindré, se recollant dans l'orbite, ou glissé dans la poche d'un immaculé gilet blanc que faisait bomber un ventre de dîneur en ville bien nourri, d'un sédentaire....

Henry James ne se départait pas de ses « bonnes manières », lui, si nerveux, si sensible, et qu'irritait tant la bêtise des autres ; bien habile eût été son partenaire mondain, dans ces joutes de civilité et de grâce, qui aurait pu discerner l'instant où le maître-joueur commençait de « le porter sur ses épaules ».

* *

Une nouvelle « jeune revue » paraît à Grenoble. Elle est intitulée TENTATIVES et dirigée par Henry Petiot. Elle paraît 4 fois par an. Le premier cahier (1er juin) contient un poème inédit de Serge Essenine et des articles ou poèmes de Mme Renée Dunan et de Gabriel Audisio, Franz Hellens, André Vigan, Henry Petiot. D'abondantes chroniques renseignent le lecteur sur le mouvement littéraire, en particulier étranger. La présentation typographique du recueil est originale.

* *

A l'Université de Genève, notre collaborateur Albert Cohen a fait récemment, devant un public d'étudiants étrangers, un cours sur Marcel Proust.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

POUR LES PORTEURS DE FONDS RUSSES

Combien y en a-t-il, hélas, parmi les lecteurs de ces *Chroniques* qui regardent chaque jour avec angoisse la cote des fonds russes dans lesquels ils avaient mis jadis tout leur espoir ? Un petit mouvement de reprise se dessine-t-il, qu'ils se sentent tout ragaillardis ; mais ce n'était qu'une hausse éphémère : leurs cours retombent le lendemain et en même temps les illusions de leurs possesseurs.

Et comment se débrouiller au milieu des informations contradictoires qui tendent à nous donner une idée de la situation politique économique et financière de ce qui fut jadis l'Empire des Tzars dont la façade éclatante cachait d'assez beaux éléments de trouble ? Les innombrables communications officielles des administrations russes font toujours croire à une amélioration continue. Elles demanderaient d'ailleurs de longs commentaires, parce qu'il faudrait rapprocher des chiffres de production et de ventes qu'elles fournissent ceux des années antérieures à la guerre, en tenant compte naturellement des amputations de territoires qu'a subies la Russie. Si les petits Etats Baltiques, Finlande, Lithuanie, Lettonie, Esthonie, ne représentent, tout au moins au point de vue population et industrie, qu'un élément secondaire, encore que le rôle d'Helsingfors, de Riga, de Reval et même de Libau soit fort important dans le transit international, — la Pologne avec ses 27 millions d'habitants, ses charbonnages, ses mines, ses usines métallurgiques, ses filatures et ses tissages tenait auparavant une assez belle place dans l'activité économique générale de la Russie.

Mais, pour s'en tenir à quelques éléments essentiels, est-il possible de savoir ce que produit actuellement ce pays comparativement à 1913, en blé, charbon, fer, pétrole et combien y marchent de hauts-fourneaux ? Je voudrais, pour répondre à cette question, essayer d'extraire quelques chiffres des statistiques que j'ai sous les yeux.

Peut-être conviendrait-il d'abord de noter que les exportations de céréales russes qui étaient restées interrompues pendant neuf années, ont repris en février dernier. A la fin de mai, le gouvernement des Soviets avait déjà pu en exporter 500.000 tonnes, dont 250.000 tonnes en Allemagne, 50.000 au Danemark, le reste en Finlande, en Suède, en Hollande et même en Grande-Bretagne. Cependant, il y a plus de 6 millions de Russes qui souffrent de la famine et la Russie est obligée d'importer des

céréales étrangères. Cette situation contradictoire donne une idée exacte de sa situation.

La Russie produisait en moyenne avant la guerre 180 millions d'hectolitres de blé. Or, d'après certaines estimations officielles, l'exportation se chiffrerait cette année à 60 millions d'hectolitres, ce qui est la moitié des chiffres de 1912 et de 1913. Mais on se garde bien de publier les chiffres de production des dernières années, pour éviter des comparaisons fâcheuses. Pour l'alimentation genérale, il fallait avant la guerre de 530 à 610 millions de quintaux de céréales, blé, seigle, avoine, orge, etc. ; la récolte de 1922 n'est évaluée qu'à 377 millions de quintaux. De plus, les difficultés de transports sont parfois presque insurmontables.

Passons maintenant à l'industrie. La production actuelle de charbon n'est que le tiers de celle de 1913 ; la fonte et l'acier ne représentent que le dixième des quantums d'il y a dix ans ; pour le pétrole, la situation est meilleure, grâce surtout à des coups de sonde heureux dans le bassin de Grosnyi : sa production est de 40 % de celle d'avant-guerre. La lamentable torpeur des hauts-fourneaux, des aciéries et des ateliers de constructions mécaniques, explique l'état déplorable où est tombé le grand outillage des transports en Russie. Pour ce qui est d'importer du matériel, le gouvernement qui a la haute main sur le commerce extérieur ne s'y résout qu'à la dernière extrémité, car il a déjà épuisé ses dernières réserves d'or et il ne lui est pas facile de se faire ouvrir des crédits à moins d'offrir des gages. Le plus curieux dans cette question des importations, c'est qu'elles proviennent actuellement pour 45 % de l'Angleterre, pour 25 % de l'Allemagne, pour 12 % de la Finlande. Il est vrai qu'il y a avec de nombreux groupes anglais des tractations plus ou moins obscures de concessions.

Ceci dit, il resterait à constater qu'une industrie dépasse là-bas toutes les autres en développement : c'est celle du papier-monnaie ; mais je renonce à écrire ici le chiffre qui représente le total du papier émis à l'heure actuelle par les Soviets. On parlait l'année dernière de la stabilisation du rouble, stabilisation dans le genre de celle de la couronne autrichienne. On s'est contenté de créer de nouveaux types de roubles : il y en a actuellement une dizaine dont le rouble 1923 qui vaut un million de roubles soviétiques.

Et que conclure de ce rapide exposé ? Rien, hélas, qui permette aux porteurs de Fonds Russes d'entrevoir le moment où, les affaires de Russie s'arrangeant tant soit peu, les cours de ces titres pouvaient enfin se raffermir. Ceci ne veut pas dire que nombre de capitalistes anglais ne les ramassent pas en ce moment à bon compte, pour s'en servir plus tard, Car qui parlera dans l'avenir avec le plus d'autorité dans la Russie nouvelle ?

PETIT COURRIER

Julien. — Il faut pour cela : 1° m'indiquer s'il s'agit d'actions ou d'obligations ; 2° m'en donner le nombre ; 3° votre adresse ; la place me manque ici.

Romont. — La plupart de ces arbitrages vous occasionneraient une perte importante. Je ne vous le conseille pas, d'autant moins que beaucoup de vos valeurs reverront certainement de meilleurs cours.

J. O. — Il y a une différence entre la devise chèque et la devise papier. De laquelle s'agit-il ?

LÉON VIGNEAULT

★★

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 .. .. **7** fr.

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918). Vol. in-16 **7** fr.

Confession de Minuit. Vol. in-16 .. .. **7** fr.

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16. .. .. **7** fr.

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16 .. **6.50**

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16 .. .. **7** fr.

Les Plaisirs et les Jeux. *Mémoires du Cuip et du Tioup.* Vol. in-16 .. .. **7** fr.

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16 .. .. **7** fr.

Entretiens dans le tumulte, *Chronique contemporaine, 1918-1919.* Vol. in-16 .. .. **7** fr.

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16 .. .. **5** fr.

THÉATRE

Le Combat, pièce en 5 actes. Vol. in-18 .. .. **7** fr.

Le Vieux Colombier

21, rue du Vieux-Colombier, PARIS, VIe

Réouverture
1er Novembre 1923

Si vous voulez recevoir pendant toute la saison 1923-1924 la carte-programme hebdomadaire des spectacles du " Vieux-Colombier " donnez votre nom et votre adresse au Secrétariat du Théâtre (21, rue du Vieux-Colombier, VIe) accompagnés de DEUX FRANCS en timbres-poste.

Seuls les membres de l'Association des Amis du Vieux-Colombier (membres fondateurs, membres bienfaiteurs, membres actifs) et les abonnés continueront, sans autre avis, à recevoir gratuitement notre carte-programme.